

ADOLPHE
MORY



NOUVELLE VILLAGEOISE
PAR URBAIN OLIVIER

SAMIZDAT

Adolphe Mory : nouvelle villageoise. par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1864. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. [NdE = Note de l'Éditeur] Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Dans ce système, parfois le «é» remplace le «è» et il arrive que le «è» remplace le «ê».

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files : We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservée une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu à la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que, dans un sens, les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**
(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)

La piété avec le contentement d'esprit est un grand gain.

À la jeunesse de mon pays.

Vous avez accueilli l'**Orphelin** avec un empressement dont je garderai toute ma vie un souvenir reconnaissant. Je vous présente aujourd'hui **Adolphe Mory**, non point comme un frère cadet du tuilier des Marelles, mais bien comme son aîné. Plus grave que **David** dans ses allures, il laissa passer devant lui ce jeune homme simple et candide, qui n'eut pas de fortes luttes à soutenir, si ce n'est avec les difficultés matérielles de sa position. **Adolphe** attendit dans l'ombre et se fortifia contre lui-même. À vous, mes amis, je le dédie. Qu'il apporte à vos foyers une pensée sérieuse, confiante, bénie d'en haut. Qu'il n'en chasse ni la gaieté honnête de votre âge, ni le rire franc qui part d'un esprit droit. Alors, je serai plus que récompensé d'un long travail, et nous aurons, encore une fois, refait bonne connaissance, vous en lisant, moi en écrivant.

Ū. Olivier.

Givrins, le 15 octobre 1863.

Table des matières

PREMIÈRE JEUNESSE	1
<i>Chapitre Premier</i>	
LA CONFIRMATION	2
<i>Chapitre II</i>	
L'HÉRITAGE PATERNEL	8
<i>Chapitre III</i>	
LE MOIS-DE-MAI	13
<i>Chapitre IV</i>	
DE VAUDRAMONT À ROUHINGE	20
<i>Chapitre V</i>	
DE CHARYBDE EN SCYLLA	24
<i>Chapitre VI</i>	
LES HEURES DE TÉNÈBRES	33
<i>Chapitre VII</i>	
DÉPART ET RETOUR	37
<i>Chapitre VIII</i>	
L'ENTERREMENT DU MOIS-DE-MAI	41
UNE CRISE	45
<i>Chapitre IX</i>	
TENTATIONS	46
<i>Chapitre X</i>	
CONSULTATIONS	54

<i>Chapitre XI</i>	
MONSIEUR RAUTHE	59
<i>Chapitre XII</i>	
VOYAGE SOLITAIRE	66
<i>Chapitre XIII</i>	
LA ROUTE CONTRAIRE	76
FORCE DE LA VIE	84
<i>Chapitre XIV</i>	
DES TEMPS MEILLEURS	85
<i>Chapitre XV</i>	
ANCIEN BATAILLON VAUDOIS	91
<i>Chapitre XVI</i>	
BÂLE-CAMPAGNE	96
<i>Chapitre XVII</i>	
UN COUP DE FEU	101
<i>Chapitre XVIII</i>	
FAITS DIVERS	108
<i>Chapitre XIX</i>	
DIMANCHE À BÂLE	115
<i>Chapitre XX</i>	
COURRIERS ET DÉPÊCHES	121

<i>Chapitre XXI</i>		
PRATTELN		129
<i>Chapitre XXII</i>		
LA JEUNE FEMME		134
ROUTES DIVERSES		138
<i>Chapitre XXIII</i>		
LES CLOUS D'UN FER À CHEVAL		139
<i>Chapitre XXIV</i>		
RÉALITÉS		144
<i>Chapitre XXV</i>		
PROJETS D'HONORÉ		148
<i>Chapitre XXVI</i>		
ÉTABLISSEMENT DES DEUX FRÈRES		153
<i>Chapitre XXVII</i>		
CHRONIQUE VILLAGEOISE		159
<i>Chapitre XXVIII</i>		
LA TRISTESSE DE CE MONDE		163
<i>Chapitre XXIX</i>		
ÉVÉNEMENTS À VAUDRAMONT		168
<i>Chapitre XXX</i>		
LES ANXIÉTÉS D'UN AVARE		173
<i>Chapitre XXXI</i>		
UN PARVENU		178
<i>Chapitre XXXII</i>		
DERNIERS APERÇUS		187

PREMIÈRE JEUNESSE

Chapitre Premier

LA CONFIRMATION



À ce moment où commence cette histoire, une femme d'environ quarante-cinq ans, la veuve Mory, ferme la porte d'une vieille maisonnette. Soulevant ensuite le loquet, elle essaie d'ouvrir. Tout va bien. Elle prend la clef et se met en route. Cette femme est vêtue d'une robe de mi-laine brun foncé, jolie étoffe, quoique grossière, qui se fabrique dans les environs de Berne et dure longtemps. Celle de bonne qualité, où la laine n'a pas été épargnée au profit du coton et du lin, coûte encore assez cher : au moins trois francs l'aune. Pour une robe de paysanne, il en faut cinq aunes, grande largeur. — Un bonnet en tulle blanc et un ancien chapeau rond, de paille, à fond élevé, complètent le costume de cette femme. Elle tient d'une main son livre de psaumes et un mouchoir plié sur le volume ; de l'autre main, elle relève la jupe de sa robe. Les chemins sont boueux dans le village, car c'est le moment des travaux du printemps. On transporte les fumiers aux champs ; on plante les pommes de terre : s'il pleut pendant une heure dans la journée, il n'en faut pas davantage pour que le va-et-vient des chars amène de la terre autour des habitations ; et, vers les huit heures du matin, avant que les paysans aient raclé, amoncelé toutes ces boues, la voie publique n'est guère agréable à parcourir.

À peu de distance de sa maison, la veuve Mory rencontra une voisine :

— Bonjour, M^{me} Juliette, lui dit cette femme ; vous allez avec votre fils à la réception. Il faut espérer qu'il fera une bonne journée, et vous aussi. Les garçons vous attendent au bout du village.

— Merci, Jeanne, répondit la veuve : vous ne venez pas avec nous ?

— Non ; je n'ose pas laisser la maison seule : ma chèvre doit faire les cabris ces jours-ci. Sait-on qui récitera le vœu du baptême ? Un de

la ville, sans doute, car on les favorise toujours, ces beaux messieurs. J'aurais été assez curieuse d'entendre réciter le vœu du baptême.

— En vous dépêchant un peu, vous auriez encore le temps d'arriver.

— Huit heures sonnent : non, c'est trop tard ; l'horloge n'avance plus depuis hier.

— Au revoir, donc.

La veuve Mory rejoignit bientôt les trois garçons qui l'attendaient devant la maison d'Édouard Gétroz.

Ceci se passait le dimanche d'avant Pâques, en 182.. Le souffle du printemps, arrivé sur de chaudes pluies, réveillait la nature endormie par l'hiver. Un doux soleil faisait éclore les fleurs dans les haies, gonflait les boutons sur les arbres, et ramenait la vie dans les prés. Les poules affairées caquetaient du matin au soir autour des maisons et jusqu'au bas des vergers, sans souci de l'oiseau de proie. Aussi bien que toute créature, l'homme sent venir le printemps. L'oiseau chante ; le vent caresse la fleur embaumée ; le bœuf aspire l'odeur de l'herbe verte ; la vache mugit au souvenir des hauts pâturages ; mais l'homme pense dans son âme au renouvellement de toutes choses. Heureux celui dont l'adoration monte avec amour jusqu'au trône de Dieu !

Adolphe Mory fit quelques pas à la rencontre de sa mère, et lui donna un petit bouquet de violettes foncées, cueillies au bord du chemin en attendant ses deux compagnons.

— Merci, mon cher enfant, dit la veuve, en plaçant le bouquet sur le mouchoir blanc qu'elle tenait à la main : tu fais bien de penser à ta mère. Comme ces violettes sont fraîches, et quel délicieux parfum !

— Veux-tu me donner ton livre ? dit Adolphe ; je puis le mettre dans ma poche.

— Non, merci ; allons seulement comme cela.

Adolphe avait dix-sept ans : plus formé qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge, c'était un joli garçon, aux yeux vifs, les cheveux très noirs. À la vue de cette figure dont l'expression grave s'animait cependant bien vite d'un sourire aimable et joyeux, quelqu'un qui n'aurait pas connu Adolphe Mory lui eût certainement donné deux ans de plus. Adolphe n'avait ni frère ni sœur. Il faisait la joie de sa mère, pour laquelle il était un fils dévoué, aimant, respectueux. Une réunion pareille de qualités morales et physiques est rare à cet âge : mais elle peut exister, lorsque tout a concouru, par l'éducation et la nature, à en activer le développement. Or c'était le cas pour Adolphe Mory.

Édouard Gétroz, l'un des deux compagnons d'Adolphe, était encore plus grand et plus fort. Mais celui-ci, brun-clair aux yeux bleus, avait dans l'expression de la physionomie quelque chose de commun, qui ne ressemblait point au regard franc et sérieux d'Adolphe. — Le troi-

sième se nommait Ferdinand Lube : cheveux blonds frisés et bien pommadés ; les parements de sa veste retroussés, le chapeau sur l'oreille, une chaussure brillante : évidemment il s'occupait beaucoup plus de sa toilette qu'Édouard et Adolphe de la leur.

Le village de Vaudramont, dont ils étaient bourgeois tous les trois, faisait partie de la paroisse de ***. Le temple étant situé à la ville, une demi-lieue plus loin, les trois jeunes gens s'y rendaient pour la cérémonie de la confirmation. Le dimanche suivant, ils devaient être admis à la sainte Cène pour la première fois. De leur village, ils étaient les seuls catéchumènes qui eussent terminé leurs deux années d'instruction religieuse ; mais la volée dont ils faisaient partie se composait d'une trentaine de garçons et d'un nombre à peu près égal de filles. Tous devaient se rencontrer à la cure, un peu avant l'heure du culte public. Comme la veuve Mory accompagnait son fils, les parents des deux jeunes gens se dispensaient de se rendre avec eux chez le pasteur ; mais ils iraient, selon l'usage, le remercier en sortant de l'église.

Chemin faisant, Édouard demanda si l'on savait déjà qui ferait les réponses devant l'assemblée. Ferdinand répondit que ce serait probablement Alfred Beegle, le riche étranger en pension chez monsieur le pasteur.

— Qu'en dis-tu, Adolphe ? ajouta-t-il.

— Nous le saurons dans une demi-heure : l'essentiel est que chacun de nous sache bien les réponses, comme s'il devait les réciter, — et surtout les sente, reprit-il d'un ton grave et réfléchi.

— Pour moi, dit le grand Gétroz, il n'est pas probable qu'on me les demande : puis il partit d'un éclat de rire.

— Moi, dit Ferdinand, je les ai apprises par cœur, à tout hasard : il faut être prêt ; c'est l'ordre.

— Mes chers enfants, dit la veuve, croyez bien que ce n'est pas d'être choisi pour réciter le vœu du baptême, qui fait qu'on soit meilleur que les autres. L'important pour vous tous, si vous voulez être de véritables chrétiens, c'est de donner votre cœur au Seigneur, non pas seulement dans cette solennelle circonstance, mais chaque jour de votre vie.

En entrant dans la cour du presbytère, ils trouvèrent leurs autres camarades qui les attendaient. Les filles étaient déjà entrées. On appela les garçons ; parents et jeunes gens se réunirent dans la plus grande pièce de la maison.

— Mes amis, leur dit le pasteur, j'ai désiré prier encore une fois avec vous avant d'aller au temple. Je pense que chacun de vous a appris par cœur le formulaire de la réception des catéchumènes ; mais

comme un seul sera appelé à répondre au nom de tous, il faut que je puisse compter sur lui au moment fixé. — Adolphe Mory, serez-vous en état de répondre, si je vous adresse les questions ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, demandons au Seigneur qu'il soit avec nous tous par son Saint-Esprit.

Une demi-heure après, le pasteur prêchait sur ces paroles du prophète Ésaïe :

« Les jeunes gens se lassent et se travaillent ; même les jeunes gens d'élite tombent sans force ; mais ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent de nouvelles forces ; les ailes leur reviennent comme aux aigles ; ils marcheront et ne se laisseront point ; ils courront et ne se fatigueront point. »

Adolphe récita, au nom de tous, ce qu'on appelait le *vœu du baptême* ; puis, lorsque le culte et la cérémonie furent terminés, chacun s'en retourna chez soi.

Dans l'après-midi, les jeunes garçons se réunirent de nouveau, non plus pour se rendre à l'église, mais pour faire une promenade aux environs. C'était l'usage. Personne n'y voyait le moindre mal. Cependant, lorsque Adolphe reprit le chemin de la ville avec Édouard et Ferdinand, sa mère lui recommanda d'être prudent et de se comporter comme un jeune homme qui vient de prendre devant Dieu les engagements les plus sérieux. Adolphe regarda sa mère avec tendresse et respect : cela suffisait à la veuve, et il s'éloigna.

Ils allèrent donc, de la ville, dans un autre village, causant comme de bons camarades pour qui la vie va commencer d'une tout autre manière. C'était peut-être la dernière fois qu'ils se retrouveraient tous ensemble, et ce qu'ils avaient entendu le matin au temple, ils ne l'oublieraient jamais. Tous, plus ou moins, paraissaient convaincus de la vérité de l'Évangile et de la nécessité de se conduire toujours comme de vrais chrétiens. Hélas ! au lever du soleil, toutes les plantes des champs sont couvertes de fraîche rosée : une heure après elle a disparu. Est-ce qu'il n'en est pas ainsi, le plus souvent, pour la piété naissante des jeunes hommes, même de ceux qui sont vraiment sincères dans leur adhésion aux vérités delà foi chrétienne ? La moindre tentation, le plus léger obstacle suffit parfois pour faire tomber lourdement celui qui n'a pas encore appris à se défier de lui-même et à compter sur la force qui vient de Dieu.

Nos garçons entrèrent à l'auberge ; ils y demandèrent du vin. Ceux qui étaient de la ville avaient déjà l'habitude du cabaret et en firent les honneurs à leurs amis villageois. D'après les idées reçues dans les campagnes, la confirmation à l'église donnait le droit d'entrer dans les

établissements publics de boissons, et d'être membre des sociétés de la jeunesse. Il n'y avait plus de permission à demander, ni aux parents, ni au pasteur, ni à personne. C'est ainsi qu'on agissait parmi nous il y a quarante ans. Sur un point si grave, les choses ont-elles dès lors changé? Comprend-on mieux aujourd'hui le scandale résultant d'une conduite pareille, et peut-on espérer que pas un catéchumène dont l'admission à la sainte Cène vient d'être prononcée en public le matin, ne se permet, dans l'après-midi du même jour, d'aller au cabaret avec ses condisciples?

Adolphe ne se sentait pas à son aise dans cette salle, où quelques buveurs de profession se trouvaient aussi attablés. Voyant que les verres se vidaient, et que Édouard Gétroz en avait déjà avalé plusieurs, il proposa de reprendre le chemin de la ville.

— Je crois que nous ferions mieux de nous en aller, que de rester ici davantage, dit-il. Ce jour est le plus beau de notre vie, ne le gâtons pas.

— Partons, reprit un grand blondin, qui jeta sur la table une pièce de deux francs de France : c'était le prix du vin bu.

— Mais non, dit Adolphe : reprends ta pièce, Flammint, et mets ici un demi-batz comme moi. Nous sommes vingt-huit, c'est plus qu'il ne faut pour chacun. Faisons nos comptes justes ; chacun entend payer sa part.

— Allons donc ! que tu es simple avec ton demi-batz, répliqua le grand Flammint ; puis, appelant l'hôte : — Tenez, M. Braun, voilà ce que nous devons. Le compte est réglé. Nous allons bien nous mettre une trentaine pour une misère pareille, n'est-ce pas ? Si je vais te voir chez toi, Adolphe, et que tu m'offres une bouteille de vin bouché au cabaret, me la laisseras-tu payer ?

— Non, sûrement pas, Flammint. ; mais quand tu viendras à Vaudramont, je t'offrirai de notre vin, à la maison, du vin tout ordinaire.

— Nous verrons ; nous verrons bien. Allons-nous-en donc ! Pour vous autres, qui restez dans ce pays, c'est bien commode : moi, je vais dire adieu au canton de Vaud. Dans quinze jours, je serai de retour à Lyon pour y commencer mon apprentissage de commerce ; et là j'aurai assez d'ouvrage sur les bras. — Toi, Adolphe, que vas-tu faire, dès à présent ?

— Je reste avec ma mère.

— Mais tu n'y trouveras pas le moindre avenir ! Est-ce que tu comptes piocher la terre toute ta vie ?

— Pourquoi pas ?

— Un joli garçon comme toi, instruit et intelligent ! c'est bien dommage. Et avec ton air monsieur, ta belle écriture, etc. !

— Ah! bah! laissons cela tranquille, répondit Adolphe : occupons-nous d'autre chose aujourd'hui.

Peu à peu la conversation s'alanguit, et, quand les jeunes gens se séparèrent dans la rue, un silence complet s'était, depuis un moment, établi au milieu d'eux. Ils se quittèrent, en disant de divers côtés : — Adieu, Charles ; — adieu, Franck ; — adieu, *un tel* ; adieu, *un autre* ; au revoir ! — Porte-toi bien. — À dimanche prochain ! etc.

La nuit venue, Adolphe raconta à sa mère leur promenade de l'après-midi, et termina son récit par ces mots :

— J'aurais mieux fait de rester avec toi, ma pauvre mère ; il me semble que nous avons bien mal employé la moitié du jour. Si c'était à recommencer, je n'irais pas.

Chapitre II

L'HÉRITAGE PATERNEL



Les Mory descendaient d'une ancienne famille noble de protestants français, venus en Suisse à l'époque des grandes persécutions religieuses. Complètement ruinés, ils s'estimèrent heureux d'avoir pu sauver leur foi et leur vie, pendant que des milliers de leurs frères étaient massacrés. Jean de Mory, gentilhomme campagnard des environs de ***, en Normandie, fit comme beaucoup d'autres émigrés de sa condition : il se mit courageusement au travail ; mais il ne put faire donner à son fils et à sa fille une éducation en rapport avec son ancienne fortune. De génération en génération, ses descendants se rapprochèrent toujours davantage de la classe des cultivateurs, car il est bien plus facile de descendre l'échelle sociale que de la monter. L'un d'entre eux, qui était le bisaïeul d'Adolphe, finit par acheter la bourgeoisie de Vaudramont, et devint citoyen suisse. Déjà à cette époque, il avait pris l'habitude de signer simplement *Mory*, comme son père, sans l'adjonction de la particule nobiliaire. Le nouveau combourgeois fut inscrit de cette manière dans les registres de la commune, et celui qui représentait les anciens comtes de Mory devint simplement Michel Mory, de Vaudramont, allié aux Valan, petits propriétaires et vigneron dans ce village. — Le fait n'est point isolé dans l'histoire de ces nobles familles de réfugiés. Tel paysan qui, de nos jours, pioche du malin au soir sa vigne, ou laboure paisiblement son champ, compte parmi ses ancêtres de nobles marquis ou de fiers barons, qui roulèrent carrosse dans Paris, et dont les équipages de chasse firent souvent retentir les forêts de France d'un joyeux hallali. Leurs propriétés, saisies par ordre du roi, furent, ou vendues, ou données à des favoris, ou, mieux encore, servirent à augmenter l'apanage de jeunes princes illégitimes.

Le père d'Adolphe, Antoine Mory, avait quarante ans, et son fils

douze, lorsqu'il fut réveillé une nuit par la cloche du feu. C'était un homme fort, robuste, adroit, hardi de sa personne. La municipalité de Vaudramont lui avait confié le *jet* de la pompe à incendie, sachant qu'on ne pouvait le remettre en mains plus sûres. Antoine s'habilla promptement, et fut un des premiers à son poste. Mais l'incendie dévorait déjà la maison ; la flamme perçait la toiture de toutes parts. Placé sur une échelle appuyée au mur brûlant, Antoine dirigeait de là le jet de sa pompe, lorsque le toit s'écroula tout à coup, entraînant dans sa chute une grande partie du mur. Antoine sauta en arrière, pour ne pas être précipité dans le feu, mais il tomba sur des pierres, se brisa la nuque et fut relevé mort. On trouva chez lui un testament, par lequel il nommait sa femme mère-tutrice d'Adolphe, et lui laissait la jouissance de son petit avoir pendant le veuvage. Si elle se remariait, un tuteur serait nommé à l'enfant.

L'héritage d'Adolphe se composait d'environ trois cents toises de terrain en un seul mas, et d'une maisonnette qui, de ce côté-là, était la dernière d'un groupe de bâtiments vieux et chétifs, occupés en général par les familles pauvres du village. De toutes ces maisons, celle d'Adolphe était la seule bien placée. Elle n'avait, sur la rue, qu'une étroite grange avec une écurie, dont une vache et deux moutons auraient occupé la plus grande partie ; mais, au lieu d'une vache, la veuve ne possédait qu'une chèvre et une brebis, quelquefois deux, jamais davantage. — Pour arriver à l'appartement, on longeait le mur extérieur de l'écurie, dans un sentier sec, servant aussi d'allée au jardin, et l'on ne tardait pas à trouver la porte de la cuisine. Celle-ci, ainsi que les deux fenêtres qui suivaient plus loin, et une troisième, plus petite, à l'étage, s'ouvraient toutes au soleil levant ; en sorte que l'appartement était fort bien éclairé dès le grand matin. L'endroit étant élevé, et les terrains s'abaissant de là graduellement du côté du lac, on comprend que la vue devait y être extrêmement belle. — C'étaient, d'abord, deux collines plantées de vignes, à la suite desquelles s'étendaient jusqu'au lac, des champs, des prairies, avec de grands arbres, et des bois coupant agréablement le paysage. Un large espace du lac était visible en toute saison, avec les hautes crénelures de la Dent-du-Midi, pour dernière limite du côté des Alpes. En tournant l'habitation au nord, les beaux villages situés au pied du Jura se montraient au loin, avec leurs blanches maisons, leurs tours grises et leurs clochers brillants. Plus haut, d'autres villages encore sur le plateau, et enfin les pentes vertes du hêtre, couronnées par une frange de noirs sapins. La veuve Mory venait souvent ici, dans les beaux soirs d'été, pour y voir les derniers rayons du soleil illuminant les bois et les pâturages. C'était pour elle comme un adieu et, en

même temps, comme la certitude que la lumière existe avec la vie, de l'autre côté de la nuit qui va se faire autour de nous. Ce moment-là et cette vue de la montagne lui rappelaient le dernier départ de son mari.

Le petit clos de terre n'aurait pu être mieux choisi pour la maison. La bonne moitié, du milieu jusqu'au bas, était en vigne ; la partie devant l'appartement en jardin, et le reste en verger non arrosé, mais suffisamment gras pour nourrir une dizaine d'arbres, dont quelques-uns de fortes dimensions. En face de la porte de la cuisine, un puits profond donnait à discrétion une eau fraîche, de qualité excellente.

Tel était l'héritage d'Adolphe Mory. Combien valait-il ? question difficile à résoudre, si cette propriété avait été placée à proximité d'une gare de première classe, ou seulement à côté de quelque riche demeure villageoise. Mais ici, adossée à de vieilles chaumières de paysans pauvres et dans un lieu retiré, la propriété ne se serait pas vendue plus de quatre mille francs de Suisse, savoir, mille francs le bâtiment, et le terrain dix francs la toise. Quand nous aurons dit que le tout était grevé d'une dette de quinze cents francs, le lecteur comprendra que la veuve et son fils ne possédaient pas une fortune qui leur permit de vivre sans se donner beaucoup de peine, ni sans travailler chaque jour du matin au soir.

Grâce à une forte santé, à une conduite honorable et à une activité bien entendue, Juliette Mory avait pu suffire à toutes les exigences de sa position. Elle gardait son fils avec elle pendant tout l'été, au lieu de le placer en service chez quelque gros paysan, pour aller à la charrue et conduire le bétail ; elle voulait qu'il fréquentât les écoles, pour entretenir son instruction et n'avoir pas tout à recommencer à la rentrée d'automne. Pendant les deux derniers hivers, Adolphe fut placé au collège de la ville voisine, où il ne tarda pas à devenir l'un des meilleurs élèves de sa classe. Puis elle lui procurait aussi des livres qu'elle faisait choisir dans une bibliothèque populaire. — De bonne heure, elle lui apprit à cultiver le jardin, à soigner quelques fleurs rustiques. Lorsqu'elle faisait tailler la vigne par un ouvrier, c'était Adolphe qui *essarmantait*, liait les fagots et les emportait au bûcher. C'était aussi lui qui arrachait les échelas dans ses moments de loisir, entre les écoles. Quand venait l'époque des *effeuilles* et de la *lève*¹, Adolphe aidait sa mère dans ces travaux délicats et importants. Dès l'âge de quatorze ans, il fut capable de donner la seconde culture avec un petit fossoir léger et bien fait. Il y travaillait deux ou trois heures de suite, puis venait se reposer à la maison, ou nettoyer à la main quelque carré de légume. Pour les gros ouvrages, M^{me} Juliette prenait

1 - Travail consistant à attacher les pousses de la vigne à l'échelas : mot patois.

toujours le même ouvrier, pauvre et père d'une nombreuse famille. Du reste, elle n'avait besoin de secours étranger que pour tailler sa petite vigne, remplacer les ceps défectueux, donner la première culture en avril, et porter le vin sur le pressoir en automne. À la campagne, on se rend souvent des services mutuels, et personne n'y regarde de très près s'il s'agit de donner un coup de main dans un cas pressant. L'obligeance est presque toujours spontanée entre voisins de village. Grâce à Dieu, tout ne se paie pas en argent parmi nous.

Juliette Mory gardait un petit tonneau de vin de sa récolte ; tout le reste était vendu immédiatement sous le pressoir. Elle payait l'intérêt de sa dette, réservant le surplus de son argent pour l'impôt foncier et les besoins du petit ménage. Chez elle, l'ouvrage ne manquait jamais : linge à coudre pour les paysans riches, laine et filasse de chanvre à filer, raccommodages divers, repassage du linge fin, etc. Puis, elle se chargeait de soigner deux autres petites vignes ; enfin elle tirait un bon parti des légumes du jardin et des fruits du verger. La veuve n'avait donc point manqué du nécessaire depuis la mort de son mari, et l'on peut affirmer sans aucune métaphore que sa cruche d'huile n'était jamais vide. Un superbe noyer, placé précisément dans la partie du verger d'où la vue était si belle sur le Jura, donnait une récolte suffisante pour alimenter un ménage plus considérable que le sien. Lorsque la gelée enlevait tout l'espoir de l'année, eh bien, il restait toujours la grande cruche verte, remplie d'une huile dorée qui, vieille d'un an, ne s'était point mise en grumeaux et n'avait contracté ni goût amer, ni parfum désagréable. Pour la lampe, on cultivait quelques toises de colza, dont l'huile produit moins de fumée que celle de noix, et que M^{me} Juliette savait d'ailleurs fort bien épurer. Voilà comment elle pouvait *donner le tour* dans ses affaires, à force de petite industrie, d'ordre et d'économie en tout.

En la frappant dans ce qu'elle avait de plus cher, la mort de son mari fut aussi pour la veuve une messagère du ciel, comme tout ce qui nous vient directement de Dieu. Juliette comprit ce que la vie a de sérieux et de responsabilité en même temps. Son devoir lui parut aussi clair que le jour : obéir à son Père céleste, et mettre tous ses soins à élever Adolphe dans un véritable esprit chrétien. Convaincue depuis longtemps déjà et possédant la foi, sa route était toute tracée. Elle aurait pu se remarier ; mais elle fut assez sage pour refuser, car il aurait fallu quitter l'héritage d'Adolphe et aller vivre ailleurs. Une position plus aisée, matériellement plus heureuse, ne la tenta pas ; ou, si elle fut tentée peut-être de l'accepter, elle ne regretta jamais d'avoir résisté à de pressantes sollicitations, quelque honorables qu'elles fussent.

Combien de veuves qui, à sa place, eussent agi d'une manière différente ! combien qui, du même âge (elle avait alors trente-huit ans), se fussent empressées de dire *oui*, d'autant plus que Juliette était fort bien conservée et possédait une belle santé ! Mais aussi combien de veuves dont les larmes secrètes, les douleurs cachées ou connues, donnent raison aux femmes demeurées fidèles à leurs premiers devoirs ! *Je veux que les jeunes veuves se marient*, dit St. Paul ; il n'a pas donné le même conseil à celle qui est plus âgée, et appelée par la volonté du père de ses enfants à le remplacer auprès d'eux.

Jusqu'à aujourd'hui, tout avait donc été aussi bien que possible dans l'existence de Juliette Mory, depuis la mort si prompte d'Antoine. Et maintenant qu'Adolphe était grand, qu'il avait tout son temps pour travailler, sa mère n'aurait plus besoin de faire de trop gros ouvrages. Il serait son bras droit, son appui, le soutien de ses vieux jours. Adolphe avait la crainte de Dieu ; il croyait ce que croyait sa mère et vivait, extérieurement du moins, de la même vie religieuse. Mais cette piété presque de naissance, nourrie depuis deux ans par les instructions du pasteur, serait-elle assez forte, assez vivace, pour vaincre les obstacles sérieux de la vie et toutes les séductions de la jeunesse ? Ces jeunes gens venaient de s'engager publiquement à *renoncer au diable et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, pour vivre selon la tempérance, la justice et la piété* ; ils avaient pris Dieu à témoin de leurs promesses, et, le même jour, ils ne pouvaient faire une promenade parfaitement légitime et naturelle, sans passer une heure dans un cabaret de village ! Que deviendraient-ils en présence des trois grandes tentations : la convoitise des yeux, la convoitise de la chair, et l'orgueil de la vie ? Adolphe était sincère, sans doute, vraiment pieux ; mais il n'avait pas été appelé à combattre contre les forces terribles d'un ennemi puissant et subtil : enfant, il n'avait eu affaire qu'à des enfants. Appelé maintenant à devenir un homme, il faudrait voir s'il persisterait dans le chemin étroit de la vie éternelle, ou bien si, comme tant d'autres, il choisirait la route large qui mène à la perdition.

Et voilà pourquoi sa mère, quand le jeune homme fut couché, resta longtemps à genoux, suppliant le Père céleste de veiller sur son enfant, d'écarter les obstacles de sa route et, lorsque la tentation serait venue, de l'en faire sortir victorieusement.

Dormez, femme pieuse et vénérable ! jeune homme, fais des rêves d'or. Et vous, anges célestes, passez et repassez sur la chaumière, pour en chasser les esprits malins qui sont dans les airs !

Chapitre III

LE MOIS-DE-MAI



Dans les villages, on donne souvent le titre de *madame* à de pauvres femmes qui le méritent bien, si l'on veut, dans un certain sens, mais qui ne sont point pour cela de véritables *dames*. L'usage général du français dans les écoles, et surtout clans la conversation entre villageois, ainsi que le progrès de la démocratie, nous ont amené ce mot-là, avec beaucoup d'autres expressions qui n'ont pas de corrélatifs en patois. Depuis longtemps, par exemple, les fermiers ne sont plus des *maître Jean*, *maître Perroin*, etc. : ce sont des *messieurs*; et leurs domestiques n'emploient plus guère avec eux que cette dernière formule. — On donne aussi le nom de *monsieur* à des gens qu'il faut assister durant la mauvaise saison, ou dont les enfants vont de porte en porte demander un morceau de pain. *Monsieur Bisaigu*, c'est le vieux charpentier qui marche aux béquilles : une assiette de bouillon est toujours acceptée par lui avec reconnaissance. *Madame Lempeigne* est la femme d'un savetier qui ne sait où prendre vingt francs, dus pour six mois de loyer. *Monsieur* et *Madame Sanguin* tuent les cochons et font les saucisses. Et ainsi de suite. Mais voulez-vous voir un véritable *monsieur*? c'est Bernhard Guiguelibst; et une vraie *dame*, Suzeli Guiguelibst, née Raffelau, sa femme. Tailleurs travaillant chez la pratique, on les rencontre souvent, d'un village à l'autre, le mari marchant très vite, à petits pas, et la femme, à ses côtés, suivant d'une allure moins fiévreuse. Quand on parle de ce joli couple, on ne dit jamais : le tailleur Bernhard, mais *Monsieur* Bernhard, *Madame* Bernhard Guiguelibst!

Je suis entré dans ces détails pour expliquer au lecteur comment il se fait que personne, au village de Vaudramont, n'appelle la veuve Mory que de cette manière : *Madame Juliette*. — M^{me} Juliette pourra-

t-elle coudre mes chemises ? — Bonjour, M^{me} Juliette : voici la laine de ma brebis musc ; vous la filerez seulement un peu grosse, ou enfin, ça ne fait rien, M^{me} Juliette ; je mettrai quatre bouts au talon. — Etc.

Et ces mêmes personnes, quand elles parlaient des plus riches paysans, les désignaient simplement par leur nom : *Jean-Rodolphe Créance*, par exemple ; ou bien *Nicolas Centpose*. Et même cela va plus loin : vienne à passer un bel équipage à deux chevaux, cocher en livrée splendide, armoiries sur les portières, vous ne serez pas surpris d'entendre le premier manant s'exprimer ainsi à haute voix : — C'est la voiture à *Gouldemann*, — quoiqu'il sache très bien que M. le baron de Gouldemann est un financier célèbre d'une des capitales de l'Europe. C'est comme cela : habitude prise chez les uns, esprit de contradiction chez les autres. Par nature, le paysan est bizarre, très singulier (souvent fier au possible) en fait d'appréciations sociales. Les citadins, à quelques égards, acceptent plus facilement que nous autres gens des campagnes ce qui se rattache aux distinctions extérieures et honorifiques. Cela ne veut pas dire que les uns fassent mal et les autres bien : ce sont de simples faits qu'il est facile à chacun de constater.

Quoi qu'il en soit, M^{me} Juliette et son fils passèrent un heureux mois d'avril, ce printemps-là. Pour la première fois, on vit Adolphe *rompre la vigne*. Dès le lendemain de sa confirmation, il lançait la houe avec aisance, soulevait la terre, et la tournait sens dessus dessous avant de briser les mottes et de les égaliser avec la pointe du sabot ou les cornes du fossoir. Sa mère l'appelait à neuf heures du matin, pour manger un morceau de pain et boire un verre de vin. Le jeune homme venait tout en transpiration, mais avec son brostou de laine sur les épaules. Dix minutes après il retournait à l'ouvrage, le cœur joyeux, l'esprit léger, sifflant quelque vieux air de collègue. Il irait ainsi tout seul, jusqu'à ce qu'il tint le bout de sa vigne. Qu'il y mit deux jours de plus, cela lui était égal ; et sa mère lui recommandait de se reposer souvent, afin de ne pas s'étirer les membres ou se donner une inflammation de poitrine. Le soir venu, il dormait de neuf heures jusqu'à cinq, moment où l'aube, en cette saison, dore les hauts sommets des Alpes. De fait, quoique possédant si peu de chose, Adolphe était plus heureux que les fils de familles riches ou que les enfants des grands vigneron, qui tous devaient tenir tête à leurs ouvriers, et même les pousser au travail par un exemple continu. Peu avec l'indépendance (et quand on a la paix avec Dieu !) vaut mieux assurément que beaucoup de biens dans les nécessités et les embarras d'une position forcée.

Dès la première semaine de mai, les grands travaux des vignes étaient terminés, à peu près partout. À Vaudramont, les campagnes

présentaient cette belle apparence d'ordre et de propreté qu'on remarque dans les terres bien cultivées. Vignes repourvues d'échalas blancs parmi les anciens devenus bruns, prairies d'un vert tout rempli d'espérance, champs où le blé d'hiver multiplie ses tiges, semis d'orge et d'avoine qui couvrent déjà le sol, arbres éclatants ; partout la vie, partout la sève et la fraîcheur de la jeunesse.

Comme on a beaucoup travaillé depuis deux mois, il s'agit maintenant de prendre un peu de repos. Les hommes cultivent les jardins en retard, les plantages écartés : mais chacun se donne du bon temps, eu égard aux rudes semaines qu'on vient de traverser. C'est alors que, dans beaucoup de villages, on organise une fête appelée *Mois-de-mai*. Un tonneau, dans lequel chaque garçon versa dix à quinze pots de vin aux dernières vendanges, est encore censé aux trois quarts plein, bien que ce soit beaucoup s'il n'est pas à moitié vide. Il faut décompter le déchet, toujours considérable ; la lie (une quantité !), et enfin quelques verres tirés au *guillon*, de temps en temps, pour s'assurer que le vin s'éclaircit et ne graisse pas. Donc, le tonneau est là. Il s'agit ensuite d'acheter cent cinquante livres de viande : ce n'est pas trop pour douze filles et quatorze garçons. Puis, on engage des musiciens ; ces derniers, en général, ont des appétits formidables. Les filles donneront un déjeuner aux garçons, le lundi ; et l'on dansera, l'on se promènera, de nuit et de jour, l'on s'amusera bien. Autrefois, on mettait en train une mascarade ; maintenant la mode en est passée. Elle l'était déjà, en bonne partie, à l'époque où nous sommes parvenus dans ce récit. Ces déguisements, ces bals costumés, c'est bon pour la grande société de Paris qui, sans s'en douter, retourne à l'enfance des peuples et vit souvent de nos vieux restes en fait d'amusements ; mais à Vaudramont, c'est du *rococo* : nul n'y trouverait de plaisir. Enfin, on fera un *Mois-de-mai*, c'est chose conclue. Combien met-on chacun en dépense ? — Vingt francs de France : — est-ce trop ? — Non, pas pour un garçon. — Va, donc pour quatre écus par personne.

Un soir, comme Adolphe rentrait à la maison en venant de chez Ferdinand Lube, sa mère lui trouva un air moins gai, moins expansif que de coutume. Mais elle ne lui en dit rien. Adolphe mangea sa soupe en silence, après quoi il prit un livre et vint s'asseoir en face de sa mère, qui cousait du linge blanc.

— Veux-tu, lui dit-il, que je te lise l'histoire de la *Bête farouche* ?

— Je veux bien, Adolphe ; mais j'aimerais encore mieux savoir ce qui te préoccupe en ce moment. Depuis ton arrivée, tu n'as ouvert la bouche que pour manger ta soupe et m'offrir cette lecture.

— Pauvre mère ! j'en suis bien fâché. Je vais donc te dire que je viens de chez Ferdinand, où nous étions cinq ou six : on m'a demandé

de faire partie du Mois-de-mai.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Que je t'en parlerais ; mais que si c'était trop cher, tu ne pourrais pas en faire la dépense dans ce moment, après tout ce qu'il a fallu payer pour mon habillement de communion. Il faut déposer vingt francs de France.

— Est-ce que tu ne leur as pas donné d'autre motif de refus ?

— Non.

Ici, il y eut un nouveau moment de silence, après quoi la mère reprit :

— Mais, dis-moi, Adolphe, ne sens-tu rien en toi qui te dise que tu ferais mieux de refuser, tout simplement, sans parler de la dépense ? Il y a un mois à peine, tu communiais pour la première fois ; et huit jours plus tôt tu promettais devant Dieu, au nom de tous tes camarades, de vivre dans la tempérance et la piété. Crois-tu que tu le pourras en te mettant de cette fête ?

— Si je fais comme les autres, c'est bien sûr que non ; mais il n'est pas nécessaire de suivre en tout leur exemple.

— Et si tu sens en ta conscience, mon cher Adolphe, qu'il ne faut pas faire comme eux, pourquoi te croirais-tu dans l'obligation de t'associer à leurs bruyants et souvent stupides plaisirs ?

— Il faudra pourtant que je sois membre de la Jeunesse tôt ou tard, ou bien....

— Ou bien quoi ? achève ta pensée ; voyons, mon enfant, tu sais que tu peux tout dire à ta mère.

— Ou bien je me singulariserai dans le village, et l'on dira que je donne dans la mômerie.

— Il y a longtemps qu'on dit cela de ta mère, Adolphe.

— Ah ! il ne faudrait pas que quelqu'un s'avisât de le dire devant moi, ou bien je lui apprendrais à vivre, à ce quelqu'un-là !

— Écoute-moi, Adolphe ; ou plutôt donne-moi la Bible.

M^{me} Juliette lut : *Ne vous vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés. Et ailleurs : N'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. Car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais est du monde. Et le monde passe avec sa convoitise, mais la Parole de Dieu demeure éternellement.*

— Si tu crois cela, mon enfant, reprit la mère, tu ne verras aucune obligation à faire partie de la société de la Jeunesse. Mais comme Dieu n'accepte pas les sacrifices qu'on lui fait à regret et qu'il ne force personne à lui obéir, je ne veux pas non plus exiger de toi,

quoique j'en eusse le droit, un renoncement qui te paraîtrait dur de ma part. Tu décideras donc toi-même la question. Quand dois-tu donner la réponse ?

— Demain matin à sept heures.

La veuve se leva, passa dans la chambre voisine, ouvrit une armoire et revint à la cuisine avec une bourse à la main. Elle en vida le contenu sur la table ; il s'y trouvait quatre écus, et six francs en monnaie. Elle plia les écus dans un morceau de papier, remit dans la bourse les six francs qui restaient et dit à son fils :

— Ces vingt francs sont à toi, Adolphe. Tu as fossoyé la vigne aussi bien que l'ouvrier. Il m'avait demandé cette somme l'an dernier ; je suis heureux de te la donner, bien qu'il ne me reste que six francs de Suisse. Si tu l'emploies pour la fête, je ne t'en ferai aucun reproche : que Dieu et ta conscience te guident. Adolphe ne répondit pas : il embrassa tendrement sa mère et mit l'argent dans le tiroir de la table qui était entre eux deux.

— Veux-tu que je lise à présent ? dit-il au bout d'un moment.

— Oui, si cela te fait plaisir.

Adolphe ouvrit donc le livre et commença le récit de la *Bête farouche*. C'était un conte fantastique, parlant de l'apparition subite d'une bête dangereuse, dans une contrée éloignée, des victimes qu'elle y avait faites et de la manière dont on s'y était pris pour en débarrasser le pays. Cet honneur avait appartenu à un jeune garçon de quinze ans, qui gardait les vaches de son père, etc.

M^{me} Juliette aurait trouvé beaucoup de plaisir à cette lecture, si son esprit n'eût été ailleurs. Où va l'esprit d'une mère, quand elle voit son fils unique prêt à se livrer aux plaisirs de la jeunesse, malgré ce qu'elle a pu lui dire, et surtout malgré une conscience qui parle et la Parole de Dieu qui ne peut tromper ? Dans son angoisse, elle cherche le Sauveur, et, quand elle l'a trouvé au pied de la croix, elle le supplie de veiller sur le jeune homme et de le garder dans les tentations. Les larmes coulent sur ses joues, pendant qu'elle continue à tirer l'aiguille. Adolphe ne les voit pas, ces larmes brûlantes : et d'ailleurs comprendrait-il qu'on puisse pour si peu de chose se donner un pareil tourment ?

Le jour suivant était un vendredi. Adolphe se leva comme à l'ordinaire à l'aube, descendit le rapide escalier qui, de sa chambrette, conduisait au fond de la cuisine, et sortit à la rue. On se souvient que la rue, devant la porte, c'était le jardin, la verte campagne, les arbres embaumés, tout garnis de fleurs écloses pendant la nuit. Une gerbe de lumière étincelante brillait sur les hauts sommets, à l'orient. Autour de la chaumière, l'hirondelle et la fauvette mêlaient leurs chants à celui

du joyeux pinson. Sur le grand poirier au feuillage épais, le torcol disait sa ritournelle, et là-bas, dans une bordure de frênes, le vrai rossignol portait un défi à tous les oiseaux chanteurs. Ému à ce spectacle de la nature et par de tels accents, Adolphe ôta son bonnet de peluche légère : — « Béni soit le Créateur, mon Père céleste et mon Dieu ! » dit-il à demi-voix.

Au même instant, un bruit de sabots dans le chemin attira son attention ; comme il se rendait à la grange pour donner à manger aux bêtes, il rencontra le président de la société des jeunes gens, partant pour son travail.

— Je voulais justement aller chez vous, Marc, pour vous dire de ne pas compter sur moi. Nous sommes trop pauvres dans ce moment pour que je puisse demander vingt francs à ma mère ; et puis, elle trouve avec raison que la fête est aussi bien rapprochée de la dernière communion. Ainsi, ne comptez pas sur moi.

— Ah ! c'est dommage, Adolphe. Voilà pourtant Édouard et Ferdinand qui seront de la fête. De toute la commune, il n'y aura que toi qui manque à l'appel.

— Je voudrais pouvoir faire autrement, mais c'est impossible.

— Veux-tu, Adolphe, que je te prête les vingt francs ? tu me les rendras à la vendange.

— Je vous remercie beaucoup, Marc ; ma décision est prise, comme je vous l'ai dit.

— Allons, peut-être as-tu raison : adieu.

Ce Marc avait bien trente-cinq ans ; garçon riche, il préférait la vie solitaire à celle de la famille. Mais il tenait à son titre de Président de la Jeunesse de Vaudramont.

— Écoute, Adolphe, dit-il en revenant sur ses pas et entrant dans la grange, il me vient une idée. J'ai vu que ta vigne est en ordre et que tu sais manier le fossoir. Veux-tu *reterser*² ma pose du Clos-Noir ? tu feras cela dans les quinze premiers jours du mois prochain, avant les effeuilles : je te donnerai vingt francs, dès aujourd'hui, parce que je sais qu'on peut compter sur toi.

La tentation devenait bien forte pour le jeune homme. Avant de répondre à Marc, il donna une nouvelle portion de fourrage à ses moutons, puis il dit résolument :

— Je reterserai volontiers votre vigne, mais vous ne me payerez qu'après ouvrage fait. Ces vingt francs nous seront fort utiles.

— Eh bien, tu es un brave garçon : c'est une affaire conclue. Seulement, ne parle pas dû prix ; à un autre, je ne donnerais que dix-

2 - Faire la seconde culture : expression impropre.

huit francs.

Pour cette fois, le président s'en alla tout de bon, la tête légèrement inclinée et la secouant de temps en temps d'un air pensif.

Après le déjeuner, Adolphe ouvrit le tiroir de la table :

— Reprends ton argent, mère, dit-il. Je ne suis pas assez dénaturé pour te dépouiller d'une pareille manière. D'ailleurs je ne m'amuserais pas. Rien que de penser aux six francs qui te restent m'ôterait toute gaieté. Ainsi, pour cette fois, c'est fini. Mais tu vas me gronder peut-être ; j'ai conclu un marché ce matin, sans te consulter. Marc me donne sa pose du Clos-Noir à reterser ; je ferai cet ouvrage dans les quinze premiers jours de juin, et il me paiera vingt francs.

— Mais, mon cher enfant, reprit la mère,... une pose,... y as-tu bien pensé ? à ton âge, et avec nos cent cinquante toises, c'est trop pour toi. Je ne veux pas que tu te fasses du mal par un excès de travail.

— Ne crains pas : je ferai très bien la pose en dix jours ; quarante toises par jour. Et quant à notre vigne, elle se fera aussi.

— Je ne veux pas non plus, Adolphe, que tu renonces à la fête à cause de moi uniquement. Tu sais ce que je t'ai dit.

— Oui ; tu me laisses libre : eh bien, j'use de ma liberté en refusant. Une autre fois, il est possible que j'accepte si nous sommes dans une meilleure position.

— Mon cher ami, la meilleure position pour nous est celle qui consiste à faire la volonté de Dieu. Je lui rends grâce de ce qu'il t'a donné la force d'accomplir une bonne action. Plus tu avanceras dans cette voie, et plus tu éprouveras qu'on gagne tout à lui obéir.

— Vais-je planter tout de suite les choux-fleurs que le jardinier du château m'a donnés, ou faut-il retourner le carreau de vieille chicorée ?

— Comme tu voudras, Adolphe. Cependant, les choux-fleurs seront mieux en terre qu'à la cave : oui, va les planter, et ne les mets pas trop rapprochés les uns des autres. En leur donnant de l'espace, ils deviendront plus beaux.

Adolphe fit donc cela, pendant que sa mère pensait à un projet dont elle voulait lui faire part le jour même, dès qu'elle aurait pris une décision à cet égard.

Chapitre IV

DE VAUDRAMONT À ROUHINGE



me Juliette vint au plantage vers les six heures du soir. Les petits choux-fleurs transplantés le matin commençaient à relever leurs feuilles un peu flétries par le beau soleil du milieu du jour. Adolphe leur donnait un second arrosage copieux. Cette variété des oléracées aime trois choses : humidité aux racines, engrais au pied et soleil à la tête.

— Ils vont très bien comme cela, dit la mère : soixante. Le jardinier nous a fait là un joli cadeau. En les soignant, nous en tirerons bon parti au marché.

Puis, changeant tout à coup de sujet :

— J'ai pensé, Adolphe, reprit-elle, que tu serais peut-être bien aise de ne pas être ici pendant la fête. Si donc cela peut te faire plaisir, je te proposerai que nous allions demain chez ton oncle, à Rouhinge. Nous y passerions le dimanche et reviendrions lundi. Je suis assez bonne marcheuse pour faire les deux courses à pied, pourvu qu'il y ait un jour de repos entre deux. Nous ne sommes pas retournés à Rouhinge depuis la mort de ton père, et ton oncle ne vient jamais ici, ni personne de chez lui. C'est presque un devoir pour nous de leur faire une visite ; puisque tu renonces à la fête, je suis toute prête à te procurer ce plaisir.

Adolphe fut enchanté à la pensée de cette course.

— Mais pourtant, reprit-il tout de suite, cinq heures de marche, ce sera bien long et bien fatigant pour toi.

— Oh, que non ! répondit la vaillante mère. Nous partirons à sept heures, et comme nous n'avons pas besoin d'aller vite, nous nous arrêterons de temps en temps en chemin. Mon repassage est terminé ; tu as une chemise prête et des bas. D'ici à lundi au soir, rien ne souffrira au jardin, ni dans la maison. La voisine Jeanne viendra traire la

chèvre et donner à manger aux bêtes.

Le lendemain donc, M^{me} Juliette et son fils fermèrent leur maison et se mirent en route pour le village de Rouhinge, situé à cinq bonnes lieues de Vaudramont. Adolphe portait un paquet contenant un peu de linge, et la mère un panier dans lequel il y avait du pain, un saucisson, une petite bouteille de vin et quelques pommes reinettes-grises, très bien conservées au dedans, malgré leur peau toute ridée. Outre le paquet, Adolphe portait aussi le grand parapluie brun, en toile anglaise lisse, qu'on avait fait recouvrir dernièrement et dont ils pourraient avoir besoin. Au milieu de mai, le temps est très variable ; à propos de rien, il passe d'un blanc soleil à une chaude ondée.

La route était longue, mais point monotone. Il n'était pas question ici d'un grand chemin tout plat et à perte de vue, comme par exemple, la route de Moudon à Payerne ; — ou comme celle de Nyon à Genève ; — de Villeneuve à St. Maurice, etc. Non, ces belles routes et les admirables contrées qu'elles traversent, n'ont pas de rapports avec le pays parcouru par les deux voyageurs de Vaudramont. De leur village, ceux-ci prirent la direction nord-nord-est du Jura, comme dirait un marin, traversant d'abord la petite vallée située entre leur habitation et la montagne, au milieu de prairies, de vignes, de champs parsemés de gigantesques noyers. Tantôt ils s'arrêtaient sur d'anciens petits ponts, dont les parapets en pierre, resserrés au milieu, accusaient l'inintelligence des maçons qui les construisirent. Puis, s'élevant peu à peu jusqu'au plateau, ils trouvèrent ici une forte végétation de céréales, mais plus de cépages. Les arbres fruitiers même avaient abandonné les champs pour se grouper plus au chaud, tout autour des habitations. Bientôt ils s'enfoncèrent dans un long ravin sombre, profond et boueux. Ici, le sapin se nourrit d'un sol noirâtre ; les maisons de ferme sont rares, placées sur les hauteurs, comme pour faire sentinelle sur cette froide et austère contrée. Les habitants ont peu de relations avec le reste des humains : deux ou trois fois par année seulement, ils descendent à la plaine, vêtus de rude milaine à poils hérissés, un bissac sur l'épaule et le gourdin traditionnel suspendu au poignet par une attache de cuir. En remontant chez eux, dans la soirée, ils rapportent l'argent de leur bétail vendu à la foire. Puis, des provisions de ménage : café, sucre blond, chocolat, tabac en manchon, tout trouve place dans le bissac, et rien n'est trop lourd pour leurs fortes épaules.

Enfin, les deux piétons sortent du sentier tracé dans les bois. Le plateau se continue en surfaces planes, presque sans culture. Le calcaire blanc se montre partout à fleur du sol. Mais bientôt de grands villages s'aperçoivent à quelque distance ; ils s'appuient au noir Jura

qui leur sert de manteau d'hiver, tandis que de vastes espaces de champs et de prairies s'étendent à leurs pieds, comme un riche tapis. Encore une demi-heure de marche et nos voyageurs seront à Rouhinge, dont les deux clochers brillent à leurs regards. Et s'ils allaient trouver la maison fermée ? Mais non, ce n'est pas possible ; et s'il y avait des malades chez le frère de M^{me} Juliette ? — Il aurait fallu écrire : écrire ! et comment ? puisqu'elle s'était décidée seulement la veille à faire ce petit voyage, et que les lettres, en ce temps-là, ne parvenaient à Rouhinge que deux fois par semaine. Espérons donc que tout va bien chez César-Ami Bortaloux, et que celui-ci sera bien content d'embrasser sa sœur Juliette et de recevoir son neveu Adolphe Mory, un brave et honnête garçon comme chacun sait.

Rouhinge est un curieux village : commune riche, d'abord. Des forêts par milliers d'arpents, valant plusieurs millions de francs. Des terres arables excellentes, vrais greniers à blé, où l'on récolte aussi toutes ces semences rondes, coniques, plates ou pointues, que l'agriculture moderne introduit dans ses divers assolements. Des arbres à *vin*, le long des routes et ça et là dans les champs. Ils produisent des poires grossières, acres au palais, mais qui donnent un cidre distingué, limpide comme l'or, surtout s'il est mêlé au jus de la pomme sauvage et à celui, très doux, d'une troisième espèce greffée. Tous ces arbres sont robustes ; leur branchage est épais, rude : certaines pousses se transforment facilement en épines, surtout dans les poiriers. Les ours sont friands de ces fruits, dont quelques espèces sont indigènes dans les versants inférieurs de la montagne. — Les prairies, artificielles ou non, donnent une herbe à pleine faux, car la sécheresse est à peu près inconnue ici. Mais le petit arbrisseau timide, qui renouvelle chaque année son bois tortu, ne croît pas dans la contrée. Un plus chaud soleil lui est nécessaire, et la neige reste trop tard dans les noires joux rapprochées. À peine quelques rameaux étiolés de la plante au jus merveilleux croissent-ils dans les jardins, appuyés aux murs, et l'on voit tout de suite, à leur apparence chétive, que le climat de Rouhinge est presque une Sibérie pour eux.

Le village lui-même, très ancien dans quelques parties, est tout moderne dans d'autres. Parmi ces dernières, on remarque le cabaret neuf, vaste maison où le roc abonde : soubassements à saillies, angles à la grecque, cordons servant de tablettes aux fenêtres, perron de grès dur, rien n'a été épargné pour faire de ce bâtiment public un édifice solide et lourd. Aussi porte-t-il pour enseigne : *À l'angle de roche*. Dans l'ancien quartier, il y a la maison de ville, sur la vieille planche de laquelle on peut lire : *Hôtel des Amis, Union et Fraternité*. Ici se sont conservées les vieilles traditions, les longues tables massives, les

hauts chandeliers de fer, dont le pied, rempli de sable pesant, ne chancelle jamais. Un long escalier tout droit, avec une corde en guise de main-courante, conduit les buveurs à la cuisine enfumée. De là, ils peuvent choisir, ou la grande salle, ou des chambres peu nombreuses et peu confortables. À l'*Angle de roche*, le nouveau système des petites tables carrées et des tabourets est admis partout, et il y a des cabinets réservés pour les amateurs distingués. — Le temple est ancien, en mauvais état, sombre, d'un aspect triste, malgré ses deux clochers. — À peu de distance des dernières maisons et dominant toute la contrée, est le château des anciens seigneurs de Rouhinge : la famille vit à l'étranger.

Les maisons des paysans sont appropriées aux produits de la contrée et aux usages des habitants. Même celles qui sont de construction récente possèdent, au milieu de la face tournée du côté de la rue, une place libre, à couvert du vaste avant-toit. Il tombe beaucoup de neige dans la contrée, en sorte qu'il est nécessaire d'avoir un endroit où l'on puisse travailler en hiver, tendre le bois, l'équarrir, faire les échelas, les bardeaux pour son propre toit ou pour la vente. Les granges sont hautes et profondes, comme il convient dans un pays à blé ; et les écuries sont disposées, presque partout, moitié pour des chevaux et moitié pour des vaches. Il n'y a presque pas de bœufs. La voie publique est encore plus boueuse que celle de Vaudramont ; partout des amas de bois, des tas de branches de sapins sur les fumiers, des piles de moules, des billes de cinquante pieds de longueur obstruent ou rétrécissent le passage. Peu importe ! Nul n'a l'air de s'en préoccuper. L'essentiel est que tout produise, que tout se convertisse en bel et bon argent.

Quant à la population, je ne sais ce qu'elle est aujourd'hui. À l'époque où M^{me} Juliette et son fils arrivèrent chez César-Ami Bordaloux, il y avait à Rouhinge de beaux hommes, forts, vigoureux, bons vivants et joyeux compères. Mais aussi, gare de devant s'il s'agissait de maquignonner un cheval ! ou si quelque honnête garçon d'un autre village se permettait de devenir amoureux d'une de leurs combourgeoises et d'avoir sérieusement le dessein de l'épouser. Alors, *il ne ci faisait pas beau* pour cet honnête garçon, surtout s'il avait un rival dans la commune. Les filles de Rouhinge (toujours à l'époque dont nous parlons) étaient presque toutes jolies et le savaient bien. Nous allons, du reste, faire connaissance avec quelques personnes de cette intéressante population, pour autant qu'il nous en souvient après tant d'années écoulées.

Chapitre V

DE CHARYBDE EN SCYLLA



César-Ami Bordaloux était occupé à fendre une grosse bûche de hêtre sec, devant sa maison, lorsque sa sœur et son neveu se trouvèrent à deux pas de lui. Il frappait sur la tête de sa hache avec un lourd maillet, et faisait entendre, à chaque coup donné, un *hheï!* non moins vigoureux. En apercevant les voyageurs, il posa la massue, s'essuya le front du revers de la main droite, et s'écria :

— Holà ! quel miracle ! la Juliette et son garçon ! est-ce bien vrai ? Comme va-t-il ? embrassons-nous voir une fois ! Et toi, *Aldophe*, par ma foi si tu n'as grandi depuis six ans ! la moustache commence à noircir sous le nez. Eh ! la bonne idée qui vous amène ?

Celte dernière exclamation avait dans le ton quelque chose d'interrogatif ; aussi M^{me} Juliette répondit-elle tout de suite :

— L'idée, Ami, de nous faire plaisir à tous.

— Eh bien, mes enfants, vous ne pouviez pas mieux rencontrer ; car le cabaretier de l'Hôtel des Amis fait danser demain, et tu pourras t'en donner tant que tu voudras, mon garçon. Je suis justement occupé à faire du bois sec pour la Rose et Jaqueline, qui en ont besoin. Mais, entrez donc.

Précédant ses hôtes, il grimpa l'escalier et ouvrit la porte de la cuisine, en disant : — Voici la tante et le cousin de Vaudramont ; dépêchez-vous de les faire asseoir.

Rose était là, tout occupée à couper des languettes de pâte à *bricellets*, qu'elle plaçait sur une planche, pendant que Jaqueline, la servante, tenait les fers sur le feu et cuisait la friandise nationale. Comme Rose avait les bras nus et les mains enfarinées, elle tendit sa joue tout de suite à sa tante, en la saluant avec affection.

— Et le cousin Aldophe, dit César-Ami, dépêche te *voir* d'embrasser

ta cousine.

Ce qui se fit en riant, quoique le cousin Adolphe éprouvât assez d'embarras au premier moment.

On s'empressa donc de faire asseoir les voyageurs fatigués. César-Ami descendit à la cave, et l'on offrit sans tarder un verre de vin avec des bricelets chauds. Mais la veuve avait plus besoin de repos que de nourriture ; elle refusa le verre et l'assiette, auxquels Adolphe fit honneur pour deux.

— Que pourrait-on vous offrir d'autre, ma tante ? dit Rose. Voudriez-vous du thé de Chine, du café ?

— Oui, ma bonne Rose : une tasse de café, sans pain ni rien. Une tasse de café au lait me remettra de ma fatigue, et après, je t'aiderai à couper vos bricelets.

La famille Bortaloux se composait du père, que nous venons d'entrevoir : grand, robuste, malgré la soixantaine qui s'approchait, le front carré, plissé en travers et assez élevé, les cheveux gris, et quelques dents clair-semées dans une bouche de raisonnable grandeur ; l'œil vif, profond, mais le regard sévère ; la parole brève, au timbre rêche et cassant. Bon homme au fond, pourvu qu'il ne fût question, avec lui, ni des nouvelles idées religieuses, ni des changements à la constitution : sur ces deux points, si on le contrariait, il devenait passionné, et se fâchait tout rouge. Veuf deux fois, il ne s'était pas remarié une troisième, ayant de sa première femme deux fils et un assez beau domaine ; de la seconde, sa fille Rose, dont la mère lui avait laissé la jouissance de quinze mille francs, jusqu'à la majorité de celle-ci.

Rose était donc une héritière ; mais ce n'était pas tout : outre les quinze mille francs, elle possédait une charmante figure, fraîche et rose comme son nom, et des bras comme on aurait pu les faire sur le tour, en érable aussi blanc que la neige. Adolphe, tout jeunet de dix-sept ans qu'il était, ne sachant rien de la fortune de sa cousine, avait bien vite remarqué les agréments personnels dont elle était douée. Les deux fils, Honoré et Samson, descendaient en droite ligne de leur père pour la figure, sauf que, leur mère étant blonde, l'aîné avait la moustache d'une couleur tirant sur le jaune, et le cadet des cheveux roux fort épais. Rose portait, au contraire, au-dessus des yeux, ces noires cordelettes de soie dont parle, je crois, un poète grec.

Jaqueline, la servante, était une fille de vingt ans, comme Rose : le teint chargé de rousseurs, mais le visage régulier, les traits agréables, assez fins même, et les mains comme celles de toute honnête personne qui relave les marmites, pèle les pommes de terre et prépare le manger des cochons.

Honoré et Samson étaient à la montagne avec deux chevaux et les

chars ; ils devaient en revenir à la nuit tombante.

Pauvre M^{me} Juliette ! quel coup de poignard lut pour elle cette danse en perspective ! Elle fuyait le *Mois-de-mai* de Vaudramont, dont son fils n'aurait pas fait partie, et elle l'amenait à Rouhinge, dans une véritable gueule de loup. Comme elle se dit cela, le soir, dans sa chambre ! quels reproches elle se fit ! Elle avait manqué de prudence, de sagesse, de la vraie simplicité du chrétien, et voulu être plus sage que Dieu, pensait-elle, en ne se confiant pas en lui pour rendre Adolphe heureux, par le sacrifice même qu'il faisait d'un plaisir à un devoir, à un désir de sa mère. Et maintenant, qui sait ce qui lui arriverait à la danse de Rouhinge, où il devrait aller absolument, à moins d'endurer les moqueries de ses cousins, et peut-être la mauvaise humeur de son oncle ? Et Rose ! Rose qu'Adolphe trouvait si jolie ! il voudrait danser avec elle. Depuis qu'Adolphe était arrivé, il ne faisait que la regarder. À dix-sept ans ! dans quelles tentations le jeune homme pouvait tomber ! « Oh ! ma chaumière, ma pauvre chaumière si paisible ! pourquoi l'ai-je quittée si imprudemment ! j'aurais dû penser qu'on danserait aussi à Rouhinge : où ne danse-t-on pas dans ce vilain mois de mai ! »

C'est ainsi que M^{me} Juliette se désolait, se tourmentait, au point qu'elle en perdrait l'appétit et se rendrait malade. La raison, et surtout la confiance en Dieu lui revenant, elle retrouva du calme et se reprit à espérer : elle sentit la foi victorieuse éclairer de sombres abîmes. Bientôt elle put prier le Seigneur, avec larmes sans doute, mais avec une sainte résignation. « Père saint ! garde-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, » dit-elle de tout son cœur à celui qui promet d'être avec tous les siens jusqu'à la fin du monde.

Le lendemain, elle arriva pour le déjeuner, calme et sereine. Dieu avait raffermi son cœur tremblant d'anxiété. Adolphe paraissait presque plus grave que sa mère. Il vint l'embrasser avec une tendresse respectueuse, puis serra la main à Rose, et secoua de bonne amitié celle de l'oncle César-Ami. Les deux frères arrivèrent de l'écurie. Adolphe avait refait connaissance avec eux dans la soirée ; ils venaient de lui montrer Baby la brune, Mani à la large croupe, un poulain alezan et six vaches, qui vaudraient bien aujourd'hui chacune quatre cents francs.

— À quelle heure est le sermon ? demanda la veuve, quand on eut amplement déjeuné.

— À dix heures, ma tante, répondit Rose : j'y vais ce matin ; c'est mon tour, et dimanche prochain celui de Jaqueline. Voulez-vous y venir avec moi ?

— Certainement, Rose.

— Et moi aussi, dit Adolphe.

— Vous faites bien, ajouta le père. Mais, fatigués comme vous devez l'être, vous pourriez vous en passer. Et vous deux autres, allez-vous aussi ?

Honoré et Samson avaient autre chose à faire. D'ailleurs, dirent-ils, nous ne sommes encore ni rasés ni prêts à nous habiller.

— Eh bien, répondit César-Ami, j'irai à votre place, avec *Adolphe*.

Jamais le brave homme ne prononçait autrement le nom de son neveu ; mettre la lettre *l* après *l'o* lui paraissait une faute, un manque de goût, une chose impossible.

À dix heures donc, les deux hommes et les deux femmes se rendirent au temple. Rose, très bien mise, était encore deux fois plus jolie que la veille. Adolphe la regardait avec une admiration passionnée, dont la jeune fille s'aperçut tout de suite, mais dont elle ne parut pas se préoccuper. À la sortie du culte, un beau garçon, portant moustache noire, s'approcha d'elle et lui dit d'un air de secrète intelligence, bien qu'à haute voix :

— À cinq, heures, nous passerons.

— Je serai prête, répondit Rose.

Et Adolphe crut voir un doux sourire effleurer les lèvres de sa cousine.

— Quel est ce jeune homme ? lui demanda-t-il quand ils l'eurent perdu de vue.

— C'est un garçon de notre village : il se nomme Marcus ; c'est lui qui sera mon *chevalier quand ils viendront chercher les filles*.

— Je le félicite de son bonheur, reprit Adolphe ; il dansera avec la plus belle.

— Et lui, comment le trouvez-vous ?

— S'il est aussi bon et aimable qu'il a bonne façon, j'avoue que je voudrais l'avoir pour mon ami.

— Il est officier, dit Rose, de plus en plus communicative.

— Il doit être un bel officier, continua le cousin.

— Oui, surtout quand il est en pantalon blanc.

Hélas ! le pauvre Adolphe n'avait ni épaulette ni pantalon blanc à opposer aux avantages du beau Marcus, qui paraissait être un garçon riche, de bonne maison.

— Je danserai volontiers une valse avec vous, cousin, reprit Rose ; vous n'aurez qu'à venir à la salle, vers les huit heures : c'est le plus beau moment de la soirée.

Comment refuser ? et pourtant, pendant la prédication qu'il venait d'entendre, Adolphe s'était presque décidé à ne pas aller au bal. Les deux cousins Samson et Honoré ne seraient pas là pour, l'y accompa-

gner; Samson ne dansait pas; en revanche, il buvait beaucoup lorsque les autres jeunes gens ne pensaient qu'à s'amuser. Son frère avait un rendez-vous dans un autre village pour troquer un cheval contre la Baby, qui se faisait vieille. Peut-être reviendrait-il de bonne heure, mais il ne fallait, dans tous les cas, pas compter sur lui.

Dans l'après-midi, l'oncle César-Ami proposa à son neveu de lui montrer une ou deux de ses pièces de terre, tout en se promenant. Ils sortirent donc ensemble, pendant que M^{me} Juliette faisait des visites à d'anciennes connaissances.

L'oncle conduisit Adolphe dans un pré sur lequel on récoltait dix chars de foin dans les bonnes années, et, tout en marchant, il lui fit cette question :

— Puisque nous ne sommes là que nous deux, Adolphe, dis-moi un peu ce que tu comptes faire, à quoi tu penses te vouer. Tu vas avoir bientôt dix-huit ans, c'est le moment de prendre une décision. Tu n'as pas l'intention de rester avec ta mère ?

— Pardonnez-moi, mon oncle. Comment pourrais je la quitter, maintenant que je puis lui être utile ?

— Ah bah ! ta mère se tirera assez d'affaire sans toi. Il ne faut pas tant de choses à une femme pour vivre. En restant avec elle, tu ne gagneras rien, tandis que si tu allais *en place* à l'étranger, dans une grande ville et chez des nobles, tu pourrais économiser quelques mille francs. Au bout de douze à quinze ans, tu reviendrais au pays, tu épouserais une femme qui posséderait aussi un peu de bien ; tu achèterais du terrain et tu te ferais ainsi un sort pour tes vieux jours. Voilà le conseil que je te donne. — Et puis, une autre affaire : ta mère a beaucoup de religion, c'est une digne et excellente femme, mais prends bien garde à ces nouvelles idées qu'on commence à prêcher un peu partout. Le sermon que nous avons entendu ce matin, par exemple, n'avait pas le sens commun. Si tu l'as remarqué, c'est un sermon sur le *dogme*, comme ils disent, et non sur la *morale*. Toute cette croyance ne signifie rien et ne vaut pas deux sous. Parlez-moi de la morale, alors j'en suis. — À la prochaine visite d'église, il faudra que je dise un mot de cela au délégué municipal, afin de voir s'il n'y aurait pas moyen de faire entendre raison au ministre, qui, pour tout le reste, est un modèle d'homme et un excellent pasteur. Mais, pour en revenir à ce qui te concerne, crois-moi : cherche-toi une bonne place de valet de chambre, et laisse la vigne à ta mère : elle la fera assez cultiver sans toi.

— J'y penserai, mon oncle, répondit le jeune homme, sans ajouter aucune réflexion.

Ils revinrent à la maison pour le café de quatre heures, après quoi,

musique en tête, on vit passer les garçons du village. Selon l'expression peu convenable, ceux-ci venaient *ramasser* les filles pour les conduire à la danse. Ils s'arrêtèrent devant la maison; Marcus se détacha du groupe et vint à la porte, où Rose le rejoignit au même instant. Elle prit son bras, puis le beau couple alla se ranger à la file des autres. La grosse caisse donna le signal, violons et clarinettes y répondirent, et le joyeux cortège reprit sa marche jusqu'au prochain lieu de recrutement.

C'est ici, je l'avoue, un des plus jolis spectacles que présentent nos villages, par une belle après-midi de mai. Tout est fête dans la nature; tout est chants d'amour dans les prés, sur les arbres, et jusqu'au plus haut des airs où va s'égayer l'alouette. Les ruisseaux descendent les montagnes avec impétuosité, jetant aussi leurs fraîches voix dans les vallons qu'ils traversent. L'homme fort ne se sent pas vivre, tant l'existence lui est facile; et le vieillard, assis devant la porte de sa maison, jouit avec délices de l'air doux qui restaure ses poumons affaiblis. Cette musique joyeuse, simple et rustique, réveille ses souvenirs; il retourne aux années de son printemps, mais ne voudrait pas y revenir en réalité, s'il a compris qu'une vie nouvelle, impérissable et d'une jeunesse éternelle, lui est réservée au-delà du tombeau.

Jeunes gens qui passez devant nous, insoucians du temps qui s'envole, pourquoi ne pas vous borner à des promenades pareilles? Dansez, s'il le faut absolument, dansez en plein air, dansez de plein jour: s'il en était ainsi, vos fêtes se termineraient comme elles commencent, par une honnête et franche gaité. Mais la passion du plaisir se fait entendre, et sa voix a pour vous plus d'attrait que celle de la sagesse, c'est-à-dire, que celle de Dieu.

Vers les huit heures du soir, Adolphe monta dans la chambre de sa mère pour s'arranger un peu. Le cousin Samson, quoiqu'il ne dansât pas, voulait l'accompagner jusqu'à la salle. — M^{me} Juliette fit les recommandations d'usage à son fils et lui remit quelque argent, pour le cas où on lui offrirait une collation à la danse. Cette politesse des directeurs de la fête exigeait qu'on laissât tomber une pièce blanche dans le plat d'étain, en échange du verre de vin accepté; et plus la pièce était grosse, mieux l'étranger était accueilli. — Adolphe dit à sa mère qu'elle pouvait être sans inquiétude à son sujet, car il avait l'intention de quitter le bal dès qu'il ne pourrait plus danser avec Rose.

— Écoute, mon cher Adolphe, reprit M^{me} Mory avec sérieux: ne pense pas trop à Rose, et regarde-la moins que tu ne le fais depuis notre arrivée. Si tu continuais à avoir ainsi les yeux fixés sur elle, tu pourrais t'attirer quelque mauvaise affaire dans le village. Rose n'est pas pour toi; elle a une inclination, je le sais. Et quand même elle n'en

aurait pas, toute bonne et jolie qu'elle est, je ne te conseillerais pas d'épouser ta cousine germaine.

— Pourquoi donc ? ma mère.

— Je te le dirai quand tu seras majeur et en âge de te marier ; pour le moment, sois bien convaincu d'une chose, Adolphe : c'est que, après Dieu, personne sur la terre ne l'aime autant que ta mère.

— Embrasse-moi donc, et puissé-je être gardé du mal !

La veuve serra son fils bien-aimé sur son cœur. Quand son émotion fut calmée, elle descendit à la rue pour contempler les étoiles et respirer l'air du ciel. Adolphe et Samson faisaient en ce moment leur entrée dans la salle du bal.

— Ôtez-vous *voir* de là ! eh ! Jaquet, laisse-nous *voir* passer, disait Samson le trapu, poussant du coude celui-ci, tirant celui-là par la veste. Eh ! grand Guillaume ! bougeons un peu ; il n'y a pas rien que vous au monde.

À force de pénétrer dans la foule compacte des curieux, Samson et Adolphe finirent par se trouver dans l'intérieur de la salle, au bord du cercle dans lequel tournaient les danseurs. Lorsque Rose et Marcus passèrent devant eux, Samson dit à haute voix : — J'ai amené le cousin : le voilà. Rose s'arrêta, et, comme c'était chose convenue, Marcus se tourna vers Adolphe, le salua en silence et lui abandonna la main de Rose, tout en restant près d'elle.

Qu'elle était belle en ce moment, la cousine Rose ! et comme Adolphe aurait voulu qu'il n'y eût jamais de Marcus au monde ! Quoique novice dans l'art de la danse, le cousin ne se tira point mal de la valse, qui, fort longue, lui parut n'avoir duré que cinq minutes. Les garçons de Rouhinge ne pouvaient du reste passer pour de fins connaisseurs. Bon nombre d'entre eux se donnaient le plaisir, tout en valsant, de frapper du talon de leurs bottes sur le plancher, à chaque reprise de l'air. Outre l'augmentation d'harmonie, ces coups de pied produisaient une augmentation de poussière, fort peu agréable en un tel lieu.

Lorsque la valse fut finie, Marcus reprit ses droits de chevalier, et Adolphe sa place à côté de Samson. Ce dernier partit d'un gros éclat de rire :

— Pour moi, dit-il, je ne vois rien de plus bête que la danse : Adolphe, allons prendre un verre de vin nous deux.

— Je voudrais danser encore une fois, cousin, et j'irai ensuite volontiers avec toi.

— Tu veux en tourner encore une ! attends te voir ! (et Sam son cherchait des yeux quelqu'un dans la salle.) Ah ! la voici : dites donc, Jacqueline ! Une valse avec mon cousin Adolphe.

— Très volontiers, dit la servante, sans chevalier dans ce moment.

Adolphe aurait eu mauvaise grâce à refuser ; et d'ailleurs Jaqueline, malgré ses rousseurs, avait bonne façon. Avec sa robe de siamoise, ses beaux cheveux bien arrangés, des gants de fil d'Écosse, et des souliers à simple semelle, allez ! c'était une fille qui en valait bien une autre. Et puis, Jaqueline Montcler dansait pour le moins aussi bien que l'incomparable Rose Bordaloux.

— Voilà qui est fait ! cria de nouveau Samson. — Allons-nous-en. — Eh ! dites donc, par là ! ôtez-vous voir de là ! laissez-nous voir passer ! je suis pour étouffer ici, tant j'ai soif.

Les deux cousins montent l'escalier de l'hôtel des Amis-Union et Fraternité ; Samson dit de sa voix avinée : — Eh ! la mère Suzette ! une bouteille de vingt-deux. — Entre par ici, Adolphe.

La salle est remplie de gens qui parlent, boivent, fument. À un coin de table, il y a un chanteur. Au milieu du tintamarre général, on entend sa voix nasillarde qui régale l'assemblée des Adieux de Bertrand à Napoléon. César-Ami Bordaloux est aussi par là, attablé avec des voisins. C'est un bruit, une causerie, dont les gens tranquilles (comme vous et moi, lecteur) ne se font aucune idée. Les uns en patois, les autres dans un français passant pour tel, expliquent, répondent, approuvent, démentent, rient aux éclats ou jurent d'une affreuse manière. Samson boit à verre sec et trinque avec Adolphe, qui s'y livre avec plus de modération.

— À ta santé, cousin Adolphe ! — La peste soit du chanteur avec son Bertrand et sa vieille rime ! Sais-tu chanter, Adolphe ?

— Un peu.

— Une bonne *patriotique* ?

— Peut-être.

— Eh ! dis donc, là-bas au coin, ami *Bertrand* ! Tais-te-voir une minute : nous voulons dire une bonne *patriotique*.

Et tous les yeux se portèrent sur Adolphe.

— Oui, oui, reprit l'intraitable Samson, une *patriotique* : ça vaudra mieux que Bertrand : qui est mort est mort. Allons ! en avant, cousin ! Yu !

Ainsi mis au pied du mur par toute la chambrée, Adolphe s'exécuta de son mieux. Il savait une chanson nouvelle, complètement inconnue à Rouhinge. À peine eut-il commencé, que, de toutes parts, on cessa de parler.

— Pscht ! disait Samson : va toujours, cousin ; pscht !

Et quand le chant fut terminé, un triple hurra de bravos partit de la salle. Adolphe avait la voix formée et chantait bien.

— Sacredouble ! les beaux couplets que tu nous as là chantés,

mon neveu! cria César-Ami en brandissant son verre. À ta santé, mon garçon!

— Vive nous! répondit Samson: *bevons*, Adolphe. Ainsi enivré d'encens populaire et de vin, Adolphe sentit le sang lui monter à la tête. Le voisinage d'un fumeur l'inquiétait aussi depuis un moment. Il se leva et dit à Samson qu'il avait besoin de respirer l'air de la rue.

— Va, mon ami, mais reviens dans un moment, quand ça t'aura passé! Tonnerre des Indes, la belle chanson!

Adolphe quitta donc sa place et la salle; il lui semblait que tout chancelait autour de lui.

Chapitre VI

LES HEURES DE TÉNÉBRES



La nuit fut donnée à l'homme pour goûter un sommeil paisible, pendant lequel son esprit et son corps se reposent de leurs travaux. Toutes les créatures inférieures, dont les organes n'ont pas reçu une destination contraire, se soumettent à une loi si simple et si naturelle. Les oiseaux célèbrent chaque matin le retour du soleil ; le soir, ils s'endorment avec bonheur sur le frêle rameau qui les berce, ou dans le trou de rocher qui les abrite. Le bœuf en liberté s'étend sur l'herbe, pendant que le cheval dort debout, les naseaux tournés du côté du vent. Les bêtes féroces seules rôdent après leur proie ; mais elles furent douées d'une vue assez puissante pour que la nuit la plus sombre soit, à leurs yeux, comme une demi-lumière capable de les guider. Dans toute la création, il n'y a que l'homme qui se soit imaginé être plus heureux en intervertissant une distribution aussi sage que bienfaisante. Trouve-t-il de cette manière le secret du bonheur ? Ah ! certes, non ! Il trouve l'étourdissement dans une lumière et une vie factices, et, le plus souvent, il y fait naître et développer les germes de maladies cruelles. — Dans les grandes villes, il n'y a plus de nuit. En revanche, elles sont devenues les repaires de l'immoralité la plus dégradante ; et l'on se demande avec effroi, à la vue de tant de mal, si la prédiction de St. Pierre ne va pas s'accomplir d'un jour à l'autre : *La terre sera brûlée avec tout ce qu'elle contient.*

Hélas ! et dans nos paisibles campagnes, qu'est devenue la sainteté des mœurs ? pourquoi l'ivrognerie, l'impureté, l'indécence y lèvent-elles effrontément la tête ? pourquoi tant de familles dans l'affliction et dans l'angoisse ? pourquoi tant de fleurs flétries, tant d'existences brisées, tant de cœurs corrompus, tant d'âmes perdues ? Va, jeune homme, allez, jeune fille, à la recherche des plaisirs. Passez les nuits

en fêtes. Le jour viendra, ardent comme un four ; la lumière se fera, mais terrible ; et alors la honte, le remords et le désespoir prendront la place du rire joyeux, de l'insouciance et de la folie.

Si vous pensiez, monsieur, que j'exagère en écrivant ce qui précède, je vous engagerais à vérifier mes assertions au contrôle de la Parole sainte, et à vous enquérir de ce qui se passe autour de vous comme partout ailleurs.

Il était dix heures du soir, lorsque, chancelant et souffrant d'un malaise indéfinissable, Adolphe Mory quitta la chambre à boire de l'hôtel des Amis-Union et Fraternité. Comme chanteur, il venait de remporter un succès dont les braves demi-montagnards de Rouhinge n'étaient pas prodiges envers un étranger ; mais, avec cette gloriole dans l'esprit, il emportait aussi dans son estomac cinq ou six verres de vin bus coup sur coup. Depuis la veille, il s'était nourri de mets succulents, bien différents de son alimentation ordinaire. Et, par-dessus tout cela, l'odeur subtile du tabac avait pénétré ses organes respiratoires, qui n'y étaient point habitués. On ne peut pas dire que le pauvre garçon fût *ivre*, ni de vin ni de tabac ; mais il était malade de l'un et de l'autre poison, pris à fortes doses. Ceux de mes lecteurs qui connaissent un tel état de souffrance en auront profondément pitié : ni jambes, ni tête ; des sueurs froides, et cependant les idées très nettes, très lucides, la vue bonne Adolphe pensait que l'air de la rue lui ferait du bien : au contraire, il activait son étrange mal. Il lui aurait fallu, ou beaucoup d'eau tiède à boire, ou deux heures de sommeil profond. Rentrer en cet état chez son oncle, non, mille fois non ! Demander une chambre à l'hôtel des Amis-Union et Fraternité ? impossible, dans la foule et le tumulte ; puis, pour grimper le roide escalier, il fallait des jambes, et les siennes flageolaient en tous sens. Que faire ainsi dans les ténèbres ? hélas ! il s'appuya contre un tas de fagots, le pauvre Adolphe. Mais au bout d'un moment il n'y put plus tenir. Tirant du tas une branche pour se soutenir en marchant, il se dirigea du côté de la maison de son oncle. À peine eut-il fait dix pas que ses angoisses physiques et morales le reprirent de nouveau ; il s'arrêta. Une voiture vide se trouvait là, au bord du chemin, devant une grange fermée. « Si je m'y reposais un instant, » pensa-t-il. Ouvrant une des portières, il s'assit à demi couché dans un coin, ferma les yeux et s'endormit d'un lourd sommeil.

Pendant qu'il dort, la danse continue ; les ivrognes boivent ; les hommes se querellent au cabaret ; l'hôtelier remplit sa bourse. C'est l'heure où, dans les grandes cités, le diable se promène dans les rues. Malheur à qui s'attarde en des lieux ténébreux ! Le grand séducteur envoie au besoin quelques-uns de ses émissaires dans les villages de

nos campagnes, car son œuvre est vaste, immense ; elle couvre la terre d'un réseau corrupteur. — C'est l'heure où il sort des théâtres pour aller souper dans de somptueux hôtels. Dans les grands bals publics ou particuliers, il fascine les yeux, émousse les consciences. Il va frapper au cabinet de l'homme d'argent, pour lui apprendre ses secrets et ses ruses ; il visite les palais pour y rédiger des pièces diplomatiques ; ailleurs, il expédie les fausses dépêches ou signe d'un nom supposé quelque odieux article de journal.

À Rouhinge, la nuit est noire ; et comme il y a beaucoup de gens encore debout, on peut penser que l'esprit des ténèbres rôde aussi par le village. Adolphe s'est réveillé ; il est guéri : trois heures de sommeil ont dissipé les fumées du vin et du tabac. Le voilà prêt à rentrer chez son oncle ; mais au moment où il va ouvrir la portière, il entend chuchoter dans son voisinage : haletant, il se rassied et demeure immobile.

Ce sont des jeunes gens d'un autre village. Ils s'arrêtent près du véhicule, dont ils distinguent vaguement la forme.

— Si nous emmenions cette berline jusqu'au bas de la descente ? dit l'un.

— Il faut la jeter dans le pré, dit un autre.

— Renversons-la sens dessus dessous, ajoute un troisième.

— Il faudrait pourtant s'assurer que le cocher n'est pas *dedans*, fait le dernier ; et il ouvre la portière.

La situation d'Adolphe devenait critique ; mais il fut tiré de peine, à l'instant même, par un éternuement vigoureux qu'il ne put retenir plus longtemps. Le curieux et ses trois acolytes n'en attendirent pas un second pour décamper à toute vitesse ; cependant, ils ne quittèrent pas la localité avant d'avoir mis quelques pièces de bois en travers des chemins, jeté un tonneau vide sur le toit d'une vieille maison, et scié en deux la barrière en planches du grand pré de César-Ami Bordaloux. Toutes ces belles actions terminées, ils partirent en chantant, bras dessus bras dessous.

À peine Adolphe était-il débarrassé de leur présence malicieuse, qu'un nouveau chuchotement se fit entendre dans le chemin. Force lui fut de rester dans la voiture. Cette fois-ci les voix étaient douces et le langage des plus tendres :

— Rose, disait l'une de ces voix, je t'en avertis : *il* te regarde avec des yeux qui ne me plaisent pas. S'il passe encore quelques jours dans votre maison, qu'il fasse attention à lui !

— Sois sans crainte, Marcus, répondait l'autre voix : je n'aime et n'aimerai jamais que toi. Mon cousin Adolphe n'a d'ailleurs que dix-sept ans ; c'est encore un enfant.

Les promeneurs font demi-tour à droite et continuent : les ténèbres les cachent aux yeux de tous, et le son de leurs paroles n'arrive plus aux oreilles d'Adolphe.

— Oh ! le simple que je suis ! se dit Adolphe quand il ne les entend plus marcher. Mais, qu'elle est belle avec sa robe blanche ! heureux Marcus !

Puis, sortant de sa cachette, il ne tarde pas à arriver chez son oncle. Une seule fenêtre est éclairée ; c'est celle de la cuisine, dont la porte s'ouvre, dès que le pas du jeune homme se fait entendre sur l'escalier. Jaqueline, sa lampe à la main, lui dit à voix basse :

— Entrez vite, M. Adolphe. J'ai été bien en peine à votre sujet, en ne vous voyant revenir ni à la danse, ni à la maison. Je craignais que Samson ne vous eût fait boire, car il est rentré dans un triste état. Tout le monde est couché ici, excepté Rose, qui est encore à la danse. M. Adolphe, ajouta-t-elle avec une grâce fort aimable pour une fille de sa condition, voici de l'eau chaude, du sucre et du kirsch ; vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

Et sans attendre la réponse du jeune homme, Jaqueline prépara elle-même la boisson fortifiante.

— Avez-vous faim ? reprit-elle encore : il y a là des viandes froides, du vin.

— Non, merci, Jaqueline : je n'ai besoin que d'une chandelle pour aller chez moi ; mais, pour vous faire plaisir, je prendrai le verre d'eau chaude.

Il aspira le breuvage lentement, par petites cuillerées, et comme tout absorbé en lui-même. Quand ce fut fini, il tendit la main à Jaqueline, la remercia de nouveau et se rendit dans sa chambrette, où il s'endormit d'un paisible sommeil.

Chapitre VII

DÉPART ET RETOUR



Personne, excepté M^{me} Juliette, ne se leva de bonne heure le lendemain, dans la maison de César-Ami Bordaloux. Tous avaient besoin de dormir. Rose était rentrée peu après Adolphe, et Honoré encore plus tard que ce dernier ; mais comme, dans un cas pareil, il couchait à l'écurie, on ne s'inquiéta pas de lui.

Si son père *régnait* sous son propre toit, Honoré était de fait premier ministre. Il gouvernait les affaires, allait et venait, et prenait souvent à lui seul des décisions importantes, relativement aux animaux de leur écurie. C'était un garçon d'un type assez rare : ayant l'air nigaud, parlant les yeux baissés sur sa moustache jaune, il en savait, au fond, plus que beaucoup d'autres sur la manière de faire un bon marché, qu'il s'agit d'une vieille jument à troquer contre un jeune cheval, ou d'une pose de champ à ajouter aux terrains qui lui viendraient de sa mère. S'il se trompait en faisant un compte, c'était rarement à sa perte ; et quand il fallait payer le vin bu au cabaret avec d'autres, il se chargeait volontiers du règlement général. C'est là une manière d'être bienvenu de l'aubergiste, sans y mettre un sou de plus que les camarades ; quelquefois même un batz de moins, si par hasard il s'en trouve un de trop dans l'argent reçu. — Garçon bon travailleur, tout à l'intérêt de la maison ; tâchant d'être bien avec tout le monde, mais n'ayant jamais été un véritable ami pour personne.

Samson, au contraire, était tout cœur, malgré sa grosse tête. N'eût-il eu qu'un franc dans sa bourse, il l'aurait donné à un mendiant estropié, plutôt que de le renvoyer à vide ; tandis qu'Honoré se serait borné à dire, d'un air de componction : — « Je suis bien fâché, mon pauvre homme, mais voilà trois jours que je suis sans monnaie. »

C'était pourtant bien affligeant que Samson Bordaloux s'enivrât

ainsi quand on dansait au village ; il aurait fallu quelqu'un pour le diriger, pour lui faire comprendre que l'ivrognerie s'emparerait finalement de lui et en ferait une brute aux yeux des hommes, en même temps qu'elle perdrait son âme. Mais personne ne lui en parlait, si ce n'est en plaisantant ; et son père n'était pas placé de manière à le faire renoncer à cette déplorable habitude. Pour tout le reste, Samson se conduisait en fils soumis et respectueux.

Pendant le déjeuner, il fit question sur question à Adolphe, devant toute la compagnie, pour savoir ce qui l'avait empêché de venir le rejoindre à l'hôtel des Amis-Union et Fraternité. Adolphe éluda d'abord une réponse directe, mais sans ajouter de tromperie. Samson insistant de plus belle, et voyant qu'on faisait déjà des suppositions tout à fait mensongères, Adolphe se décida à raconter son aventure, telle qu'elle avait eu lieu. Il tut seulement, Rose écoutant de ses deux oreilles, tout ce qui avait rapport à la promenade nocturne de cette dernière. Adolphe vit bien son inquiétude, quand il parla de gens qui allaient et venaient par le village à cette heure tardive, et Rose lui sut un gré infini de n'avoir rien dit qui pût la trahir. Mais au fait, pensa-t-elle bientôt, il ne nous a peut-être pas entendus ; qui sait même s'il nous a reconnus ?

— Cousin Adolphe, reprit Samson, comment est-il possible que trois ou quatre verres de vin aient pu te détraquer la machine à ce point ! car tu avais peu bu quand tu es sorti, je m'en souviens très bien. Nous étions aux trois quarts de la seconde bouteille. C'est d'avoir dansé qui t'a dérangé la vision.

— C'est tout, Samson : la danse un peu, le vin passablement et le tabac beaucoup.

— As-tu fumé toi-même, Adolphe ? lui demanda sa mère.

— Tu sais bien que je ne fume jamais : la salle était remplie de fumée, et j'avais surtout à côté de moi une pipe qui me suffoquait. Maintenant, cousin Samson, que j'ai fait ma confession, tu devrais nous faire aussi la tienne.

— Non, ce sera pour ta prochaine visite.

— Et vous, cousin Honoré ? continua le jeune homme, que son récit avait mis en train de causer.

— Moi, je ne suis pas catholique pour me confesser. Pourtant, il faut dire à mon père que je n'ai pas réussi à troquer la Baby contre le poulain des Jacques.

— Eh bien, reprit Samson, il faudra l'atteler au char à banc et remmener la tante Juliette un bout de chemin.

— Je ne sais pas si la jument a de bons fers, dit aussitôt Honoré, pour suivre à ses principes d'économie.

— Oui, très bons, Honoré : je viens de les regarder. ... Alors, ma tante, quand voulez-vous partir, puisqu'il n'y a pas moyen de vous garder un jour de plus ?

— Dans une heure, afin de ne pas arriver trop tard. Je crains aussi que le temps ne se gâte vers la fin du jour.

— Je vais donc préparer le char et donner l'avoine, n'est-ce pas, père ?

— Oui, sans doute.

Et Samson sortit de la maison, suivi d'Honoré.

— Je regrette bien que vous ne restiez pas jusqu'à demain, continua César-Ami. Nous aurions fait un tour dans la montagne avec Adolphe. C'est joli, la montagne, dans cette saison ; je t'aurais fait voir de fameux arbres, mon garçon.

— Une autre fois, mon oncle. Je vous remercie d'avance ; cela me fera grand plaisir.

— Quand tu reviendras nous voir, tu tâcheras de nous apporter encore une belle chanson. Ma foi, hier au soir, j'étais tout glorieux d'avoir un neveu comme toi. Mes deux gaillards n'ont jamais su dire un bout de chanson. Comment est le refrain, déjà ?

*« Étoile de la liberté,
Brille à jamais sur ma patrie. »*

Est-ce comme ça ?

— Précisément.

— Étant jeune, j'avais la mémoire assez bonne et je chantais aussi. Souviens-toi de mon conseil, Adolphe, et si tu as besoin de quelques sous pour tes affaires, adresse-loi à l'oncle César-Ami.

— Je vous remercie.

— Maintenant, dit M^{me} Juliette, allons nous préparer pour le départ.

Quand ils rentrèrent, le char était prêt. Le fouet à la main, Samson les attendait à la rue. M^{me} Juliette embrassa son frère et sa nièce (elle avait déjà dit adieu à Honoré). Rose alla se placer vers la fenêtre, où Adolphe vint la saluer.

— Adieu, cousine, lui dit-il très amicalement : portez-vous bien, et soyez heureuse, ajouta-il plus bas.

Rose lui tendit sa joue, car elle vit qu'Adolphe le désirait. Celui-ci lui redit à l'oreille : « Oui, soyez heureuse ; quel dommage pour moi que je n'aie pas seulement dix-huit ans, Rose, et *que je ne sois encore qu'un enfant !* Mes compliments à Marcus ; » puis il la regarda une dernière fois avec une expression indéfinissable de tendresse et de regret.

— Merci, Adolphe, lui répondit la jeune fille, vivement touchée d'une

si grande et si généreuse marque d'affection.

— Adieu, mon oncle ; portez-vous bien ! Dieu vous conserve et vous bénisse !

Ils sortirent tous. Les deux partants grimpèrent sur le char. Au même instant Jaqueline apparut à l'angle de la maison : Adolphe saute à bas tout en disant :

— Voilà qui était joli de ma part : je m'en allais sans dire adieu à Jaqueline.

— Adieu, Jaqueline : portez-vous bien et soyez toujours une aimable et brave fille.

— Adieu, M. Adolphe.

Puis, ils se serrèrent la main bien cordialement, plusieurs fois de suite.

— Bravo ! cria Samson : voilà ce que j'aime. Mais dépêche-toi de monter ici, beau chevalier, et partons ! Yu ! la vieille Baby ! prrr !

Le char roule du côté de Vaudramont ; Samson claque du fouet, passe au grand trot sur le pavé dans les villages qu'ils traversent (comme cela se doit pour avoir bonne façon !), et trouve encore le temps de parler, au plus fort du cabotage. Quand ils sont à moitié de la distance, là où deux routes se croisent, M^{me} Juliette fait arrêter :

— À présent, mon neveu, dit-elle à Samson, vous allez nous mettre à terre et tourner le char. Nous ferons très bien le reste du voyage à pied : ce n'est plus qu'une promenade.

— J'avais compté vous conduire jusqu'à Rembin-le Clos, et boire un verre avec Adolphe, avant de nous séparer. Qui sait quand nous nous reverrons ?

— Non, cousin, reprit ce dernier : nous allons descendre ici, et comme je te connais, je suis sûr que tu es disposé à me faire un plaisir.

— Deux, si tu veux.

— Deux, soit : l'un, c'est de venir nous voir une fois à Vaudramont ; l'autre, c'est de ne pas t'arrêter dans les auberges et de ne plus retourner seul au cabaret. Promets-tu, Samson ? donne la main.

— Donnez-moi aussi l'autre, mon cher et bon neveu, dit la mère ; et que Dieu vous accorde la force dont vous avez besoin.

— Je vous remercie, répondit Samson : vous avez raison. C'est la première fois qu'on me dit la vérité, et je sens qu'il me serait impossible de me fâcher.

Ils se séparent. Samson vire de bord, mais il ne fait pas claquer son fouet et ne crie ni Yu ! ni prrrt !

Vers les quatre heures du soir, M^{me} Juliette ouvrait la porte de son humble demeure, bénissant Dieu de ce qu'ils étaient heureusement de retour.

Chapitre VIII

L'ENTERREMENT DU MOIS-DE-MAI



rien n'avait souffert de leur absence, ni au petit clos, ni dans l'écurie. Plutôt que de négliger les animaux confiés à ses soins, la voisine Jeanne s'était au contraire donné la satisfaction de les visiter souvent et de bien remplir leur râtelier. Comme à l'ordinaire, la chèvre donna son lait, les

poules firent leurs œufs, les brebis bêlèrent. Seul entre tous, le chat gris aux yeux verts témoigna par de petits miaulements une inquiétude bien naturelle. Aussi sa joie fut-elle grande, lorsqu'il entendit qu'on ouvrait portes et fenêtres à l'appartement. Il arriva tout de suite, la queue haute et lisse, marque certaine d'une joie dont il était privé depuis trois jours.

Aussitôt qu'Adolphe eut repris ses vêtements ordinaires de travail, il se munit de deux arrosoirs et les vida maintes fois dans le jardin. Les petits choux-fleurs, quoique fermes sur leur pied, reçurent avec bonheur cette nourriture artificielle. Pendant ce temps, M^{me} Juliette préparait le repas du soir. On avait décidé qu'on se passerait de soupe, mais que, pour faire diversion aux excellentes choses de chez Rose, on se contenterait d'une tasse de thé avec du pain et une tomme de chèvre³, faite le samedi matin avant de partir. Puis on irait se reposer de bonne heure, afin de reprendre, de bonne heure aussi, les travaux du lendemain.

Pendant leur solitaire retour, ils avaient beaucoup parlé de leurs parents de Rouhinge ; et Adolphe, complètement revenu de sa passion momentanée pour sa cousine, — puisque tout était dit et fini de ce côté-là pour lui, — commençait à éprouver le besoin de pensées plus sérieuses qu'au moment de leur arrivée chez l'oncle César-Ami. Il

3 - [NdÉ] Une *tomme* est une petite meule de fromage de montagne, faite généralement de lait écramé.

comprenait qu'il fallait devenir *un homme*, pour lui d'abord, et ensuite pour sa mère. Cette passion inspirée par le charmant visage de Rose, où l'aurait-elle conduit, puisque la jeune fille avait donné son cœur à un autre ? En comparant sa position actuelle avec ce qu'il avait pu voir de la famille de Rose, il sentait qu'au fond il valait mieux que les choses fussent ainsi, et non autrement. Rose avait dit elle-même à Marcus que son cousin Adolphe n'était encore qu'un enfant ! Ce dernier lui prouverait qu'il deviendrait autre chose, ce que du reste il avait déjà fait en lui disant adieu. Un sentiment de dignité bien naturel le remettait à sa place : il s'en félicitait. Enfin, le plaisir goûté, soit à la danse, soit au cabaret, lui paraissait maintenant quelque chose de peu attrayant, de méprisable même. Y avait-il en lui de l'orgueil ? Sans doute, et beaucoup. Où donc est le jeune homme qui n'en ait pas une forte dose ? Mais il se trouvait aussi chez Adolphe une ambition morale inconsciente, une aspiration vers un ordre d'idées supérieur, vers une vie meilleure, plus en rapport avec ses propres facultés, avec la manière dont il avait été élevé et ce qu'il comprenait du christianisme. Comme on le dit parmi le peuple, quelque chose venait de se *décrocher* dans tout son être moral et intellectuel, et il en résultait une crise heureuse. Ainsi sa mère ne se lamentait plus à la pensée qu'elle avait conduit son fils dans un piège : son cœur était, au contraire, plein d'une pieuse gratitude envers le Seigneur.

Il était nécessaire de présenter au lecteur l'explication qui précède, avant de reprendre la suite du récit.

Le mardi matin, Adolphe fossoyait son plantage avec une *pelle carrée*, soit avec l'instrument appelé bêche dans le dictionnaire ; M^{me} Juliette cardait une jolie laine brune *devant* la porte de sa cuisine : heureux, l'un et l'autre, de reprendre leurs travaux dans une douce tranquillité, en présence d'une nature magnifique.

Dans le village, les garçons se disposaient à enterrer leur *Mois-de-mai*. C'était le troisième jour de la fête ; il fallait en finir, sans doute bien à regret. Or donc, ils vidèrent leur tonneau jusqu'à la dernière goutte. Ce fut l'œuvre de la matinée. On allait en procession à la cave, située à quelque distance du lieu de réunion, deux à deux et la grosse caisse en avant. Il n'y avait plus qu'elle et l'arrosoir à vin pour faire du bruit musical : c'était bien dommage ! Mais les violons sont chers : le troisième jour on s'en passe.

Dans l'après-midi, lorsque tout fut avalé et le tonneau retourné sur sa bonde, la soif n'était que plus intense chez quelques-uns. On s'organise donc et, sans la moindre vergogne, on s'en va quêter de maison en maison, ici du vin, là des œufs, chez Pierre un saucisson, chez Jean-Mâr de la graisse. Eh oui, de la graisse de porc, et tout ce

que vous voudrez leur donner, pourvu que cela se mange. Voilà de jeunes hommes qui, depuis trois jours, ne font que s'amuser, boire et manger à se faire des panses de brute et des yeux qui semblent leur sortir de la tête ; il faut bien leur donner ce que vous avez de meilleur, vous, pauvre femme qui lavez les lessives, et vous, M^{me} Juliette, qui, pour faire honneur à vos affaires, ne perdez pas un moment du jour ! — S'ils se bornaient à cela ! — des œufs, du porc salé, du beurre et quelques pots de vin, — les paysans n'en sont point chiches : mais non, il leur faut encore autre chose, à ces goulus ; il leur faut de l'argent. Eux, des fils de républicains, de jeunes hommes dont la plupart sont déjà appelés à élire leurs magistrats, eux qui portent l'uniforme du soldat-citoyen, ils n'ont pas honte de promener de maison en maison une grilloire à café, et de supplier qu'on veuille bien y laisser tomber dix francs, cinq francs, même une pièce de deux sous. Il n'y a plus rien dans la bourse, disent-ils, et il faut vivre ! Les mendiants ! ...

Ô dignité virile et républicaine ! j'ai beau chercher ici, à droite, à gauche, je ne te vois pas. Je vois bien Édouard Gétroz, qui marche le premier, armé d'un énorme gourdin, comme un chef de sauvages : voici le petit David, caché derrière la grosse caisse ; on dirait qu'elle se tient toute seule en l'air. Voici Ferdinand Lube ; c'est lui qui porte la sébile, d'un air doux et sentimental. Jeannaut et Raflon sont les gardiens des arrosoirs, tandis que Blanquet et Décoque tiennent les paniers où s'entassent les provisions. Ceux qui suivent sont des jeunes gens transformés en bœufs, en singes, et en différentes autres sortes d'animaux dont ils imitent les beuglements ou les grimaces. — Dans la soirée, tout ce qui se récolte actuellement sera *fripé* au cabaret, après quoi le *Mois-de-mai* (non pas celui qui fleurit sur les arbres et chante partout dans la nature), le *Mois-de-mai* de Vaudramont sera mort et enterré.

Lorsque le cortège que nous venons de dépeindre se présenta devant la chaumière de M^{me} Juliette, celle-ci ne se dérangea pas de son ouvrage. Adolphe planta sa bêche en terre et s'approcha, la sueur au front, la poitrine et le cou découverts.

— Ah ! te voilà, beau sire, lui dit Gétroz : rends compte de ta conduite. D'où viens-tu, que nul ne t'a vu depuis samedi ? Dépêche-toi d'aller à la cave, ou sinon ! ... je te condamne à venir te griser avec nous ce soir.

— Si vous aviez soif, répondit Adolphe d'une voix tout à fait calme, j'irais bien vite vous chercher du vin : mais ce n'est pas le cas. Et quant à aller souper au cabaret ce soir, merci beaucoup, mes amis ; je suis fatigué et n'ai d'ailleurs aucun droit à la fête.

— S'il vous plaît, ma bonne dame, une petite pièce ! Nous sommes

tant pauvres, si vous saviez ! notre pays a été dévasté par la grêle, nos maisons en proie aux ravages des eaux...

Ainsi s'exprimait Ferdinand Lube en faisant résonner la monnaie dans son vieux carcan de fer. La veuve Mory tira sa bourse, laissa tomber un demi-batz dans la sébile, et dit :

— C'est plus que je ne peux vous donner, mon pauvre homme : êtes-vous satisfait ?

— Dieu vous bénisse, ma généreuse dame, répondit le mendiant.

— Par file, à droite ! commande Édouard Gétroz, — marche !

— Boum ! boum ! you ! Pouh ! Moh ! Koin ! br-ran, br-ran, tan-plan !

Adolphe, l'air grave et réfléchi, les suivait du regard.

— Est-ce que tu regrettes ? lui dit M^{me} Juliette.

— Moi, pas du tout, ma mère. Je pensais au contraire que si, plus tard, je faisais comme eux aujourd'hui, je ne serais qu'un imbécile.

Mon cher lecteur, hier, en revenant d'un village voisin, je trouvai dans le chemin et couché en travers de la route, le corps d'un homme ivre-mort. C'était lundi au soir. Le jeune homme est un père de famille. J'essayai de le remettre sur jambes : impossible ! Les muscles fléchissaient, les tendons et toutes les jointures avaient perdu leur ressort et leur force. Craignant qu'un char ne l'écrasât en passant, je traînai l'ivrogne jusqu'au bord du chemin, puis je le roulai dans le fossé, comme un sac de blé. Le mort ouvrit les yeux, me reconnut et murmura un « merci, monsieur. » Cela fait, je continuai ma promenade en frappant la terre du bout de mon bâton. Est-ce que personne n'osera donc dire la vérité aux jeunes gens que le vin tue, et aux misérables qui les enivrent sans pitié ! me disais-je avec indignation. Et notez que, depuis un quart d'heure, c'était le second exemple d'ivrognerie qui se présentait à mes yeux....

Mais, pardon de vous entretenir ainsi de mes pensées particulières. Je suis chargé de vous annoncer que M^{me} Juliette et son fils prennent congé de nous pour quelques années. Lorsque nous retrouverons Adolphe Mory, nous lui demanderons ce qui s'est passé depuis le jour où il refusa d'aller à sa cave pour les garçons de Vaudramont, qui tous avaient déjà bu plus que de raison et emportaient deux grands arroisirs de vin pour enterrer le *mois-de-mai* de leur village.

UNE CRISE

Chapitre IX

TENTATIONS



ous devons au lecteur l'historique de quatre années qui se sont écoulées depuis notre dernier récit.

Adolphe Mory reprit son travail accoutumé ; il tint son engagement relatif à la vigne du président de la jeunesse, apprit à faucher le foin pendant l'été et fut bientôt en état d'exécuter tous les travaux de la campagne, aussi bien qu'un autre ouvrier. Il essaya de travailler à *la journée*, mais ne tarda pas à comprendre qu'il ferait mieux de se procurer du travail à *forfait*, c'est-à-dire qu'il pût faire sous sa responsabilité, sans y être employé du matin au soir ; car il tenait à ne pas négliger les soins de son jardin et de son petit clos. Autant que possible, il désirait prendre ses repas avec sa mère. Et puis, il voyait bien que les gros paysans faisaient souvent préparer à leurs ouvriers, dès le samedi, de l'ouvrage pour le dimanche. Cela lui était odieux. Durant les trois premières années, il trouva amplement d'occupation pour ses forces de jeune homme actif, robuste et industriel : prés à faucher, moissons à couper, culture des plantes sarclées, travaux de la vigne, écorces de chêne et bois à fabriquer, tout cela lui prenait bien les trois quarts de son temps ; le reste, il l'employait à ses propres cultures. Et comme il dépensait très peu pour lui-même, qu'il remettait à sa mère tout l'argent gagné par son travail, que les récoltes furent bonnes, ils purent payer, au bout de ces trois ans, les deux tiers de leur petite dette, soit mille francs.

Adolphe avait persisté dans son dessein de ne pas entrer dans la société de la jeunesse ; il ne dansait plus. On s'était moqué de lui dans les commencements ; on l'appelait taciturne, songe-creux, mômier et le reste : cela lui était égal ; il n'en suivait pas moins son chemin. Il est vrai que les gens sensés le regardaient comme un fils modèle et

nommaient M^{me} Juliette une heureuse mère. Le soir, lorsqu'il n'était pas trop fatigué, Adolphe lisait à haute voix quelque livre intéressant ou instructif, pendant que sa mère continuait ses travaux à l'aiguille ou faisait tourner le rouet. Le dimanche venu, il faisait toilette de bon matin (son faible, si c'en est un, était d'être toujours bien mis), puis il se rendait au culte public. Dans l'après-midi, il copiait, de sa plus belle écriture, des poésies ou des morceaux en prose, sur les pages d'un livre blanc. Ainsi la vie, une vie saine et active, coulait heureuse dans ce petit intérieur de famille.

Adolphe n'était lié d'une manière intime avec aucun jeune homme de la contrée. Les garçons du village lui trouvaient un air trop supérieur pour eux ; et comme il ne se mêlait pas à leurs fêtes bruyantes, qu'il n'allait presque jamais au cabaret et qu'on ne pouvait lui faire boire plus d'une demi-bouteille de vin, ils le laissaient volontiers le dimanche à ses chères lectures solitaires. Il leur fallait du bruit, du tapage, de gros bons mots, souvent de vilaines paroles. Adolphe, au contraire, cherchait à s'instruire, à cultiver son intelligence et ses dons naturels. Cependant, si Édouard Gétroz et quelques autres condisciples venaient passer la soirée chez lui, il les recevait avec cordialité et ne manquait pas d'aller pour eux à sa cave. M^{me} Juliette improvisait des gaufres rustiques, que les terribles estomacs des garçons avalaient toutes brûlantes à mesure qu'elles tombaient du fer dans le panier. Alors, les visiteurs se lamentaient de ce qu'Adolphe, qui, disaient-ils, en savait plus qu'eux tous, ne voulait pas être des leurs à la danse ; et ils prétendaient trouver de bonnes raisons contre tout ce que M^{me} Juliette avançait en faveur de la vie studieuse et retirée de son fils.

Avec les jeunes gens de la ville, Adolphe gardait une réserve encore plus prononcée, depuis qu'il avait été une fois pris dans leurs filets. La chose s'était passée de cette manière : lorsqu'un jeune homme de bonne famille entra dans une compagnie de la milice, il était d'usage qu'il offrit un verre de vin aux camarades avec lesquels il désirait plus particulièrement se tenir en amitié. C'était un moyen de faire connaissance, puis aussi d'arriver plus tard à un grade quelconque. Adolphe, étant caporal dans une compagnie d'élite, fut donc invité, un dimanche, en sortant du culte public, à manger une salée chaude et à boire une bouteille dans une auberge, avec quatre ou cinq camarades, tous de la ville. La nouvelle recrue se chargeait de la dépense ; ce serait sans façon, mangé sur le pouce, vite fait. Adolphe ne crut pas devoir refuser. La salée se fit un peu attendre, et pendant ce temps on but quelques verres de vin, suivis de plusieurs autres, lorsque la pâtisserie fut servie. Après cela, quelques invités, ayant encore faim, demandèrent de nouveaux gâteaux plus distingués. La dépense

commençant à grossir, l'amphitryon faisait la grimace. Enfin, quelqu'un émit l'idée de boire une bouteille de Champagne, qui fut apportée à l'instant et vidée en moins de rien. Un autre invité proposa que chacun payât la sienne. Pour le coup, c'en était trop. Le jeune conscrit sortit un écu de cinq francs de sa poche, le jeta sur la table et dit que c'était tout ce qu'il possédait. Et les autres de rire. Adolphe paya sa bouteille de Champagne sans sourciller, mais la leçon fut bonne. Il vit clair comme le jour qu'il suffit de bien peu de chose pour entraîner à la dissipation et à l'orgie les jeunes gens honnêtes qui vont, sans aucune nécessité, se fourrer en des endroits pareils.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que, mettant en ordre les divers papiers de son père, il découvrit au fond d'un tiroir les parchemins relatifs à ses ancêtres de Normandie, et un mémoire dicté au régent de Vaudramont par Jean de Mory. Ce mémoire racontait le voyage du réfugié à travers la France, et donnait le détail des propriétés abandonnées par lui dans son pays, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Adolphe savait d'une manière vague que leur famille était d'origine française, autrefois noble, mais rien de plus, si ce n'est le fait de l'émigration pour cause de religion. Les parchemins qu'il déchiffra tant bien que mal, et le mémoire de Jean de Mory, flattèrent son orgueil naturel. Cela lui donna une secousse qui réveilla le vieux sang normand dans ses veines. Mais ce fut aussi une tentation subtile, qui vint malheureusement en aide à une influence nouvelle et mauvaise dans sa vie.

Tout était bien allé tant qu'Adolphe s'était contenté de l'humble position qu'il avait reçue en partage. Cela dura trois années, ainsi que nous l'avons dit. Pendant la quatrième, il s'accorda une fantaisie qui porta le trouble dans son âme. Comme il n'avait personne pour le diriger dans le choix de ses lectures, il s'adressait ordinairement au propriétaire d'un cabinet littéraire, et lui demandait, ou des voyages, ou des livres traitant de sujets historiques, des Robinsons, etc. À cette époque, notre littérature populaire était encore extrêmement pauvre ; les ouvrages religieux rares, par conséquent peu accessibles aux bourses des villageois. La *Feuille religieuse* du canton de Vaud en était elle-même à ses premiers essais, que nous nous souvenons d'avoir emportés furtivement dans nos poches, comme une grande nouveauté.

Mais Adolphe Mory n'avait pas encore lu de romans, et s'il connaissait les principales chansons de Béranger, il n'avait pas eu entre les mains les œuvres entières du poète, ni d'autres recueils licencieux, anciens et modernes, dont il ignorait même les noms. Le pasteur qui dirigea son instruction religieuse n'était plus là pour lui donner un conseil, et, naturellement fier et timide, Adolphe ne voulut pas aller,

pour une demande pareille, frapper le premier à la porte de la cure paroissiale, ni même à celle de M. Rauthe, son parrain.

Un jour, il entra chez le loueur de livres, qui était malade et se faisait remplacer momentanément par un jeune commis étranger.

— Monsieur, lui dit Adolphe, je voudrais un ouvrage à la fois délassant et instructif.

— Un roman de la nouvelle école ?

— Si vous voulez.

— Tenez, monsieur, voici qui fera vos délices. On en fait le plus grand cas à Paris, d'où nous venons de le recevoir ; et vous savez que le jugement des Parisiens est infaillible.

Sur la foi de ce personnage, Adolphe emporta les quatre petits volumes. Or, ce livre admirable n'était autre chose que l'histoire supposée d'un jeune homme qui, pauvre et parti de rien, en vient à épouser une demoiselle charmante, fille unique et millionnaire. Et ce n'était pas à la suite de travaux honorables ou d'un rare mérite attribué à son héros, que l'auteur amenait un dénouement pareil ; non, c'était pour une rencontre fortuite, pour un coup d'œil jeté à la dérobée, une boucle de cheveux, de profonds soupirs poussés de part et d'autre, enfin pour ce qu'il y a de plus invraisemblable dans la vie. Le tout, du reste, suffisamment empoisonné d'aventures galantes, scandaleuses, et de détails corrupteurs. Tel était ce livre qui, au dire du commis en librairie, passait pour un chef-d'œuvre, un véritable bijou. Adolphe le lut, seul dans sa chambre. Les quatre volumes furent dévorés dans la seconde moitié de ce dimanche, mais il est vrai que minuit sonnait lorsque le dernier chapitre fut terminé. La partie grossièrement immorale du roman ne fut pas en piège immédiat au lecteur, bien que de tels tableaux ne puissent produire que du mal, en émoussant les sentiments de simple pudeur naturelle ; mais l'autre partie, celle qui inventait la vie et transformait un garçon pauvre en un grand monsieur, porta un coup funeste à Adolphe. Simple et sans défiance, il crut que cela pouvait être bien, que cela pouvait être vrai. Le démon de l'orgueil lui souffla de telles idées dans l'esprit, que, dès le lendemain, il se rendit à l'ouvrage avec moins d'entrain qu'à l'ordinaire. Pendant la semaine, il fut facilement irritable, et, sans s'en douter, répondit deux ou trois fois à sa mère d'une manière peu respectueuse.

Le dimanche suivant, nouvelle lecture d'un genre différent, mais tout aussi faux ; nouvelles tentations pour Adolphe. Ce second roman lui montra la vie des nobles dans les châteaux, d'après l'auteur, jeune écrivain sans doute très vaniteux, et aussi pauvre que ses personnages étaient riches. La chasse, la pêche, les chevaux, les grands bals

et les fêtes continuelles, on ne faisait que cela du matin au soir, pendant la moitié de l'année. Est-ce que les nobles travaillent ? est-ce que les grands propriétaires ont de sérieuses occupations ? Ne sait-on pas qu'on leur présente seulement des papiers à signer, de temps en temps, et que, chaque matin, un domestique a soin de mettre de l'or dans leurs poches ?

Ici encore, Adolphe tomba dans le piège. Le souvenir des temps anciens lui revint en mémoire. Son imagination lui fit visiter les châteaux de ses pères. Dernier descendant des comtes de Mory, il voulut aussi faire son entrée à cheval, dans la cour du vieux manoir. Il parcourut les immenses salles, monta au sommet de la grande tour et se promena une bonne partie du jour dans les allées du parc. Le lundi matin, au lieu de se rendre à la salle du déjeuner en donnant la main à quelque belle châtelaine aux cheveux dorés, il fallut mettre des sabots crottés et descendre à la vigne avec un fossoir sur l'épaule. Amertume de la vie, désenchantement profond ! Bientôt il ne se contenta plus d'un seul roman par semaine ; il en fit venir plusieurs. Les œuvres des poètes français de cette époque prirent aussi peu à peu le chemin de la maisonnette et la remplirent d'un souffle malsain, propre à nourrir les fausses aspirations d'un esprit capable de pensées excellentes s'il eût été bien dirigé. Adolphe cherchait la poésie dans de grands in-octavo imprimés avec luxe, et il ne voyait pas le soleil illuminer sa demeure après avoir dépassé, en vrai roi du ciel, les plus hautes cimes des Alpes. La plaine verdoyante, le lac si limpide et si bleu le soir, les feux de la lune sur les ondes paisibles, il n'admirait plus rien dans la nature. La vraie poésie était à son foyer, devant sa porte, sur le rosier de son jardin : elle aurait dû être dans son âme ! mais non, il la lui fallait en strophes bien alignées sur le papier, ou en vers étranges, dont cette époque a fourni des milliers.

Et quand sa mère lui dit qu'elle voyait avec beaucoup de peine arriver ces livres, étant convaincue qu'ils lui faisaient du mal, il se fâcha presque.

— Quel mal veux-tu qu'ils me fassent ? répondit-il. Est-ce que je me conduis moins bien que les autres jeunes gens du village qui ne lisent rien ? Je me prive déjà de leurs amusements ; ne faudra-t-il pas encore m'ôter cette pauvre jouissance ?

— Mon cher enfant, reprenait la mère, avec une larme, prête à jaillir, procure-toi de bons livres et je serai heureuse de les voir entre tes mains ; mais ceux que tu lis (que tu lis : que tu dévores !) depuis quelque temps, agissent en mal sur ton caractère ; ils te dégoûteront du travail en te remplissant le cœur et l'esprit de choses qui pour toi ne peuvent exister. Ils sont incapables de te faire aucun bien. Par

exemple, je vois maintenant que, pour un rien, tu te dispenses du culte public : c'est un mauvais signe, Adolphe, prends-y garde.

— Je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'entendre un sermon tous les dimanches.

— Crois seulement, Adolphe, que tout ce qui éloigne de Dieu est mauvais. Mais c'est assez, mon enfant ; n'en parlons pas davantage.

La pauvre mère voyait bien qu'il était inutile de discuter plus longtemps ; elle se soumettait avec tristesse et priait son Père céleste de ramener Adolphe à de meilleurs, à de plus justes sentiments.

Il faut peu de chose pour troubler l'existence d'un jeune homme, dans la position d'Adolphe Mory, et même dans toute position, soit à la campagne, soit à la ville. Un ami qui s'adonne à la boisson y entraîne son ami ; le libertin, par ses discours, attise le feu des passions chez un autre ; le médisant colporte le mal de maison en maison. Mais les mauvais livres font tout cela à la fois et de la manière la plus subtile. Comme de véritables serpents, ils mordent ceux qui leur donnent asile dans leurs demeures. Le peuple, malgré toute l'instruction qu'il reçoit dans les écoles et par les journaux, reste profondément ignorant à l'égard des livres. Il ne peut en être autrement tant que son sens moral et religieux n'est pas suffisamment développé. Jusque-là un livre sera *joli*, s'il plaît ; *ennuyeux*, s'il ne plaît pas ; mais peu de lecteurs auront compris la portée de ses funestes tendances, si malheureusement il en est saturé. N'a-t-on pas vu des pères de famille qui, désirant vivement le bonheur de leurs enfants, s'abonnaient aux publications les plus corruptrices pour le cœur et l'esprit, et les mettaient entre les mains de leurs propres filles, sur la foi de misérables colporteurs, chargés d'en vanter l'excellence ? Parce que le livre était à bas prix, ils pensaient faire une œuvre magnifique en l'achetant. Pour l'auteur et l'éditeur, le profit matériel de la vente était employé à jouer à Baden, à acheter des rentes sur l'État ou une campagne aux environs de Paris. Les paysans dupés en étaient pour leur argent, après quoi ils pouvaient se dire qu'ils avaient eux-mêmes travaillé au dépérissement de la conscience de leurs enfants, et contribué à leur inculquer les notions les plus fausses sur le vrai but et la réalité de la vie. Il semble maintenant, à cet égard, que le sens moral se soit réveillé parmi nous ; mais le mal est encore assez grand pour qu'il soit nécessaire de le signaler aux yeux de tous et de le flétrir comme il le mérite.

La position d'Adolphe Mory était déjà bien assez difficile par elle-même pour s'y maintenir ferme, sans donner tête baissée dans les aspirations mensongères des feuilletons et des romans. À vingt ans, la vie subit une crise, physique et morale, à laquelle peu de jeunes

hommes échappent. Il faut alors un redoublement de toutes les forces pour ne pas faiblir. Un caractère tel que celui d'Adolphe devait, plus qu'un autre, donner prise aux tentations. Sa mère, quelque pieuse et excellente qu'elle fût, ne pouvait le comprendre complètement. Il aurait fallu à Adolphe un père en qui il eût confiance et qui fût suffisamment instruit, suffisamment éclairé; ou un ami plus âgé, ayant passé par les mêmes luttes et en étant sorti vainqueur. Seul, livré à lui-même, Adolphe devenait son propre ennemi. Partager la vie matérielle de gens avec lesquels on ne peut avoir de rapports intimes; se sentir doublement isolé, soit de leur côté, soit de celui d'une classe plus élevée de la société; n'avoir pas dans les promesses de l'évangile une confiance inébranlable, mais seulement leur accorder une adhésion en quelque sorte inconsciente; se voir pauvre, chétif, et pourtant en possession de l'intelligence; travailler pour des richards bornés comme des autruches ou cancre à se faire montrer au doigt; avoir en perspective des labeurs incessants pour n'arriver à rien du tout ici-bas; se souvenir de temps anciens à jamais disparus; perdre sa mère un jour et se trouver ensuite seul sur la terre — ah! certes, il faut moins que cela pour tomber dans la tristesse et le découragement, surtout si le jeune homme écoute les suggestions de son propre cœur enclin à l'orgueil de la vie, et qu'il livre la place à l'ennemi des âmes, toujours prêt à conseiller la révolte contre Dieu. Malheur à celui qui succombe en de telles tentations! Qu'il est à plaindre! Au lieu d'accepter avec reconnaissance le lot qui lui fut assigné ici-bas, il s'insurge contre la volonté du Très-Haut, ou la nie. Rien n'est bien pour lui, pense-t-il; tout, au contraire, est mal dans son partage. Il n'y a de justice nulle part, ni sur la terre, ni dans le ciel. Et puisqu'il faut mourir une fois, puisqu'il faut tant souffrir ici-bas, autant en finir tout de suite: le plus tôt sera le mieux. Telle est la route que plusieurs ont prise.

D'autres, non moins insensés et décidément mauvais, se croient appelés à diriger l'univers, à changer les institutions sociales. Les questions les plus ardues sont tranchées par eux en moins de temps qu'il ne leur en faut pour boire un verre de vin. Ils ont tout compris, tout expliqué. Plus d'énigme indéchiffrable, et surtout plus de ces vieilles superstitions de la Bible! La lumière du siècle a fait bonne justice du fatras religieux qu'on enseigne à la jeunesse chrétienne depuis deux mille ans. Le monde matériel est tout; la vie présentes! la seule vie; l'âme,... — allons donc! l'âme: eh! que vous êtes bon avec votre âme! Ce qui rend l'homme heureux, content, ce n'est pas d'avoir une âme, véritable chimère insaisissable; mais c'est d'avoir un bon corps, bien portant, bien vêtu, bien nourri: tout le reste est du vide.

Adolphe Mory n'en vint pas à de pareilles monstruosités, on le comprend bien ; mais comme il se connaissait encore peu à vingt et un ans, qu'il se sentait plus de moyens intellectuels que la plupart de ses camarades, qu'il avait une vie à part décidément trop solitaire et qu'au fond son grand mal était l'orgueil naturel, il s'abandonna au murmure. Donnant une trop grande importance aux avantages temporels, il négligea les vraies richesses que Dieu lui avait confiées, et il tomba ainsi dans un piège que, plus humble et plus croyant, il eût certainement évité. En lui se réalisait maintenant la parole d'Ésaïe : « Les jeunes gens se lassent et se travaillent, même les jeunes gens d'élite tombent sans force. » Au lieu de reconnaître les bienfaits de Dieu, il ne voyait que les mauvais côtés ou ce qu'il nommait les mauvais côtés de sa position. Son sens moral était faussé, ses besoins religieux n'avaient plus de sève. Il se lamentait de ce qu'il lui fallait exécuter de grossiers travaux, et il ne réfléchissait pas que sa mère se donnait pour le moins autant de peine que lui, afin d'augmenter son patrimoine. Il jouissait d'une excellente santé et ne pensait point que c'est là un immense privilège, dont tant de puissants, de nobles et de riches sont privés. Doué d'une bonne vue, aimant la lecture, il ne lui venait pas à l'esprit qu'il était beaucoup plus favorisé que tant d'autres. Si sa propriété ne se composait que d'une étroite maisonnette adossée à une masure, et si son petit clos, formé d'un sol excellent, ne pouvait nourrir que deux moutons et deux chèvres au lieu d'une forte vache de Fribourg, il ne se disait pas que des millions d'hommes ne possèdent rien en ce monde, et n'ont souvent pour asile qu'un grenier où ils dorment sur un misérable grabat. Non, il ne voyait plus les choses d'une manière juste, humble, reconnaissante. Ses bonnes résolutions d'autrefois, ces belles promesses faites à Dieu devant l'église, tout avait disparu devant le faux mirage que les mauvais livres dont il s'était nourri lui présentaient, chaque fois qu'il s'y abandonnait. Alors, son outil lui tombait des mains, des soupirs s'échappaient de sa poitrine, et, de retour à la maison, il répondait par un oui ou par un non très sec, ou par le silence le plus triste, à tout ce que sa mère lui disait de tendre et d'affectueux.

Chapitre X

CONSULTATIONS



ouvre M^{me} Juliette! tout son bonheur était détruit. Que de larmes amères elle versa durant la nuit, et souvent de jour pendant ses pénibles travaux! Il y avait même des moments où sa foi éprouvait de si grandes défaillances, qu'elle en venait à regretter que son fils ne se fût pas livré aux divertissements mondains de la jeunesse: ces plaisirs, pensait-elle, l'auraient peut-être préservé d'une si noire mélancolie.

Un jour, elle sortit au verger pour voir ce que faisait Adolphe. C'était le matin, vers les dix heures, et à la fin de juillet. À cette époque de l'année, le soleil est ardent, avant même d'être arrivé au tiers de sa course journalière. À Vaudramont, les froments étaient récoltés, mais non les avoines et les orges. Dans les vignes, le raisin commence à *donner le tour*, c'est-à-dire que la grappe, au lieu de diriger sa pointe vers le ciel, l'abaisse maintenant du côté de la terre. On peut espérer que le ver a terminé son œuvre destructive dans la fleur dont il s'est nourri, car de petits grains ronds, d'un vert lustré, se montrent à la place des étamines blondes, chargées, il y a peu de temps encore, d'un parfum délicieux. — Les paysans font de légers labours dans les champs à terre douce, pour y semer des navets ou du colza, ou simplement pour empêcher le développement des plantes nuisibles. Adolphe Mory, qui n'avait ni champ ni charrue, essayait de retourner avec la bêche un petit carré de terre sur lequel il avait récolté des pois en grains.

Au moment où sa mère l'aperçut, il se tenait debout, immobile, le front appuyé dans la main gauche et le coude reposant sur le haut du manche de son outil. Un instant après il reprit son travail, mais d'une manière qui accusait un déclin des forces. Au lieu de lancer sa pelle et de l'enfoncer d'un seul coup de sabot jusqu'à la douille, comme il

le faisait autrefois, le pauvre garçon la laissait tomber sur le sol avec mollesse, et ferrailait plusieurs fois de suite avant d'obtenir le résultat désiré. M^{me} Juliette ne dit rien, elle rentra chez elle et s'enferma dans sa chambre. Là, elle répandit son cœur devant Dieu, suppliant le céleste médecin de venir au secours de son fils. Que pouvait-elle faire elle-même ? parler à Adolphe était inutile ; cela ne faisait que l'énerver davantage, et la pauvre mère voyait trop bien que, depuis quelque temps, il souffrait dans son corps. Son teint, autrefois brun, était devenu d'une pâleur générale ; ses joues s'étaient creusées, ses mains amaigries, et ses yeux avaient perdu de leur expression si limpide et si franche. Depuis plusieurs semaines, Adolphe ne mangeait plus d'une manière régulière ; son estomac, comme son esprit, était devenu capricieux.

Ce jour-là, lorsqu'il s'assit à table pour dîner, il lui fut impossible d'avaler plus d'une bouchée. Il eut comme une sorte d'éblouissement à la suite duquel il dit qu'il voulait dormir : il monta donc dans sa petite chambre, où il passa le reste de la journée étendu sur son lit. Sérieusement alarmée, sa mère l'avertit qu'elle allait se rendre à la ville pour y consulter un médecin ; car il était impossible de rester dans un tel état de faiblesse et d'énervement, sans rien faire pour en sortir.

— Va, lui dit Adolphe effrayé lui-même : je ne demande pas mieux que de me rétablir.

M^{me} Juliette se rendit donc tout de suite chez un docteur qu'elle connaissait déjà à l'époque de la mort de son mari, mais qu'elle n'avait pas eu occasion de consulter depuis la terrible catastrophe. Elle lui raconta ce que son fils éprouvait, sa grande faiblesse de tout le corps ; mais elle ne le mit pas au courant de ce qui, à ses yeux, était la vraie cause du mal.

— Oui, disait le docteur, de temps en temps, — oui, — oui : c'est un état nerveux. Grande fatigue générale, comme vous dites, M^{me} Mory. Votre fils est un brave garçon ? il se conduit bien ?

À ces deux questions, faites rapidement et sans beaucoup de tact, M^{me} Juliette, un peu blessée, répondit sans hésiter :

— Oui, monsieur.

— Oui, — oui, — oui. A-t-il une inclination, peut-être contrariée ?

— Je ne pense pas.

— Oui ; — il ne fait pas des excès... de vin, par exemple ?

— Jamais.

— Oui ; quel âge a-t-il ?

— Vingt et un ans, dans quelques semaines.

— Oui. Il se fait souvent à cet âge-là, voyez-vous, madame, une crise. Nous nous bornerons à peu de remèdes. Laissons agir la nature.

Oui : — vous êtes sûre qu'il n'a pas d'inclination ?

— J'en suis sûre, monsieur.

— Il ne sort pas la nuit, clandestinement ?

— Jamais, monsieur ; sa chambre est au-dessus de la mienne.

— Oui. Je vais préparer une ordonnance pour la pharmacie, et si cela n'allait pas mieux au bout de quelques jours, vous me feriez demander. — Il faudrait tâcher d'égayer votre fils. M^{me} Mory ; qu'il se divertît un peu, qu'il se *secouât* : vous comprenez. À quelques égards, il est regrettable qu'il n'ait pas une petite inclination, puisqu'il est disposé à la tristesse. Voici l'ordonnance.

— Combien dois-je payer ?

— Vous payerez une autre fois, M^{me} Mory.

— Pardonnez-moi, M. le docteur ; je préfère m'acquitter tout de suite.

— Eh bien, c'est cinq batz pour la consultation et l'ordonnance.

M^{me} Juliette s'empressa de porter la prescription à la pharmacie. Elle y trouva plusieurs personnes de la campagne, les unes assises, les autres debout. Toutes attendaient des préparations médicinales. Un vieux commis allemand essayait avec un doigt la dernière goutte de liqueur noirâtre restée au col d'une bouteille, et le léchait ensuite avec une sorte de ravissement intérieur. Un jeune garçon apportait dans un mortier de marbre je ne sais quelle pâte livide, et le maître pharmacien allait d'un bocal à l'autre avec beaucoup d'empressement. Ce fut lui qui reçut le papier de M^{me} Juliette, véritable grimoire incompréhensible au vulgaire et terminé par un hiéroglyphe mystérieux. Il y jeta les yeux, plaça un poids de laiton brillant pour le fixer sur la tablette où il travaillait, et dit que ce serait prêt dans une demi-heure. M^{me} Juliette sortit, suivit quelque temps la rue, entra dans une autre, traversa une place publique et s'en vint heurter à la porte de M. Rauthe, son conseiller judiciaire.

Négociant retiré depuis peu des affaires, M. Rauthe vivait ici avec sa femme, s'occupant de bonnes œuvres cachées et se mêlant assez peu au mouvement extérieur du réveil religieux qui commençait à prendre de l'extension. Il détestait les racontages pieux que nombre de gens colportaient de maison en maison, de famille en famille. Le parlage biblique de l'époque ne lui plaisait pas davantage, non plus que les rapports volumineux, imprimés à grands frais par quelques sociétés religieuses. Tant de discours reproduits on ne sait pourquoi, tout cela ne paraissait au vieux négociant qu'un bavardage inutile, bon seulement à faire gagner les imprimeurs⁴. Aussi, dans sa manière de voir

4 - Il est ici question, non d'un principe, mais d'une peinture de caractère.

particulière et, il faut l'avouer, un peu bizarre, M. Rauthe avait-il pris le contre-pied du genre adopté en ce temps-là. Il n'était membre d'aucun comité, ne faisait partie d'aucune association ecclésiastique, et entrait dans le premier temple ou la première chapelle protestante à sa portée, quand il se rendait au culte public : lisant beaucoup la Bible, avec un très grand respect, il ne se permettait jamais d'ajouter devant autrui (à moins qu'on ne le lui demandât) aucune explication au texte sacré. Dans le public religieux, on tenait M. Rauthe pour un chrétien sincère, vraiment pieux : à quoi l'on ajoutait tout bas que c'était un original, peu au clair, sans doute, sur les questions de forme, peu avancé sur la marche de l'Église, etc.

Dans la conversation, cet homme *singulier* prononçait rarement le nom redoutable du Saint des saints. Pour l'employer, il fallait qu'il y fût, en quelque sorte, forcé ; alors son visage prenait une expression plus sérieuse, plus réfléchie, et sa voix un timbre plus grave. De taille moyenne, d'une promptitude, d'une vivacité extraordinaire, les cheveux et les favoris tout blancs, toujours vêtu de noir, tel était M. Rauthe, conseiller de M^{me} Juliette et parrain d'Adolphe Mory. Il fit entrer la veuve et lui offrit une chaise.

— Comment allez-vous, Juliette ? lui dit-il quand elle fut assise ; puis, la regardant fixement, il fit lui-même la réponse : — pas trop bien.

— Hélas ! non, pas trop bien, reprit la veuve : et vous, mon *bon* monsieur Rauthe ?

— Pas tant de ces *bons*, Juliette. Qu'y a-t-il ? Adolphe s'est détraqué ? je vois cela rien qu'à votre air.

— Il est malade, bien malade, le pauvre enfant.

— Racontez-moi tout, Juliette ; mais n'allongez pas votre récit de détails inutiles. Attendez-moi une minute.

Ici, M. Rauthe sortit du salon et revint un instant après avec une bouteille, un verre et des biscuits de Reims sur une assiette.

— Vous avez marché, Juliette ; il fait chaud. Prenez un peu de vin avec un biscuit ; vous me direz votre affaire en même temps.

Puis il servit lui-même la veuve. Celle-ci lui raconta toute l'histoire d'Adolphe durant les derniers mois ; comment il avait lu de mauvais livres, le dégoût qui en était résulté pour les travaux de la campagne, et enfin son état actuel de délabrement moral et physique.

— Mais, ajouta-t-elle en finissant, malgré tout ce que je vous dis là, M. Rauthe, Adolphe est un brave garçon, un bon fils.

— Misérables écrivains ! exclama tout à coup le vieux négociant. Ah ! je ne connais que trop leurs livres ! et ceux qui les louent mériteraient... Ce n'est malheureusement pas le premier jeune homme qu'ils

ont empoisonné de leur venin. Mais d'après ce que vous me dites, Juliette, qu'Adolphe n'est que triste et nullement perverti, il y a du remède. Il faut encore être reconnaissant. Le mal pourrait avoir causé de bien plus terribles ravages. J'irai voir mon filleul un de ces premiers jours et je lui parlerai. Peut-être sera-t-il déjà un peu calmé par l'effet du remède que vous emporterez. — Il faudra aller profond, jusqu'au vif, pour le tirer de là, — et surtout il faut qu'un plus fort que nous intervienne. Priez de votre côté, Juliette ; je n'oublierai pas votre fils : ayez confiance. — Je regrette que ma femme ne soit pas à la maison ; elle fait des commissions en ville ; peut-être la rencontrerez-vous. Dans le fait, je crois que j'irai demain matin. Je vous salue, Juliette. Laissez seulement la porte de l'escalier ouverte : c'est l'heure où je sors aussi chaque jour.

À la pharmacie, on remit à la veuve une petite bouteille bien encapuchonnée d'un papier bleu de ciel. Sur l'étiquette collée au flanc du vase, on lisait :

Pour M. Adolphe Mary. Six gouttes dans un demi-verre d'eau, quatre fois par jour.

— Combien dois-je pour cela, monsieur ?

— Dix batz, madame.

Le pharmacien fit glisser la pièce blanche dans le couloir de sa banque, puis, s'adressant à un vieux petit monsieur, qui venait d'entrer :

— Votre serviteur, monsieur. — Je vous salue, madame Mory. — Monsieur Carlin-Paginus, qu'y a-t-il de bon pour votre service ?

— Une once de pastilles d'althéa, monsieur Protoxyde ; je suis un peu enrhumé.

Chapitre XI

MONSIEUR RAUTHE



Malgré la chaleur et la poussière, le vieux négociant se mit en route à pied, le lendemain, pour faire une visite à son filleul. Il n'avait pas d'équipage à lui et se servait, en général, assez peu des voitures publiques. « J'ai de bonnes jambes, disait-il ; à mon âge, une promenade fait toujours du bien. »

En arrivant chez Adolphe, il le trouva égalisant, au moyen d'un râteau de fer, la terre qu'il avait si péniblement bêchée les jours précédents. Le jeune homme se sentait mieux ; le repos pris à la suite du spasme nerveux de la veille l'avait rafraîchi, et l'ouvrage qu'il faisait en ce moment n'exigeait pas une grande mesure de force. M^{me} Juliette savonnait du linge fin, devant le petit bassin placé à côté du puits. Elle allait au-devant de M. Rauthe, lorsque ce dernier lui dit :

— Restez, je vous prie, à votre ouvrage, — et vous au vôtre, dit-il de loin à Adolphe. Puis il prit lui-même une chaise dans la cuisine et vint la placer sur le gazon, près de son filleul. — C'est bien assez d'un sur trois qui ne travaille pas, fit-il en s'asseyant.

— Mais vous avez eu chaud, monsieur, répondit Adolphe ; en restant ici à l'ombre, vous pourriez vous enrhumér.

— Oh, que non ! je viens de remettre mon habit. Que semez-vous ici, Adolphe !

— Un peu de colza.

— Comme c'est agréable, reprit l'ancien homme d'affaires, de pouvoir cultiver un coin de terre à soi ! Il me semble que, après la santé, c'est un des plus grands biens temporels. La position de votre petite propriété est charmante, Adolphe : je ne l'avais pas encore si bien remarqué qu'aujourd'hui.

— Mais oui, l'endroit est assez joli : seulement, ajouta-t-il de son

air triste, si l'on pouvait faire autre chose que d'y végéter d'une manière misérable.

— Je désire, reprit M. Rauthe au bout d'un moment de silence, avoir un entretien particulier avec vous, Adolphe, et c'est dans ce but que je suis venu. Quand vous aurez terminé votre ouvrage, nous entrerons à la maison et nous causerons un moment. Ici, nous serions remarqués des passants ; d'ailleurs je veux suivre le conseil que vous me donnez, de ne pas rester longtemps à l'ombre.

— Nous pouvons entrer tout de suite, monsieur ; je viendrai finir ceci plus tard.

— Eh bien, oui ; allons. Vous me donnerez un verre de votre vin de l'année dernière.

Adolphe planta le manche de son râteau dans le fossoyage, remit sa veste et suivit M. Rauthe, qui se dirigeait déjà du côté de la cuisine.

— Laissez-nous seuls, dit-il à la mère, au moment où il entra dans la maison.

Adolphe s'empressa d'aller à la cave, d'où il rapporta du vin blanc excellent, tel qu'on le boit en cette saison chez les propriétaires de vignes. M. Rauthe reprit l'entretien.

— Comme je ne puis pas rester longtemps avec vous, Adolphe, et que d'ailleurs je ne veux pas vous fatiguer, il vaut mieux vous dire tout de suite ce qui m'amène. Votre mère est venue me voir hier, après sa visite au médecin ; elle m'a parlé de votre santé et m'a laissé voir une partie de son inquiétude à votre sujet. Vous êtes triste ; le travail de la campagne n'a plus le même attrait pour vous, et vous êtes malade. Il faut absolument sortir de cet état physique et moral. Me voici donc prêt à vous entendre. Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi. Vous portez mon nom, Adolphe ; j'aimais beaucoup votre père : permettez-moi de venir un peu ici comme si je le représentais : le voulez-vous ?

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme ; je vous remercie de votre bonté.

— Eh bien, causons. Qu'y a-t-il de changé dans votre position, et pourquoi vous déplaît-elle ?

— Parce que, monsieur, c'est la position la plus déplorable pour moi. Si j'étais comme les neuf dixièmes des campagnards de mon âge, un joyeux luron, aimant le vin et les plaisirs bruyants ; si je n'avais pas plus de besoins intellectuels que leurs bœufs et leurs vaches, peut-être alors me trouverais-je heureux. Le malheur, pour moi, je le sens, c'est de comprendre autre chose et d'être en même temps convaincu de l'impossibilité d'y arriver. Je vivrais cent ans ici, à semer du colza ou à ratisser ma vigne, que, ce terme venu, je serais

toujours au même point, tel que je suis aujourd'hui, sans appui au dehors, sans force au dedans, seul, misérable et pauvre, — travaillant comme un vil ouvrier, pour des espèces de brutes ; — voyant ma mère : — tenez, regardez-la, monsieur, savonner les chemises d'Édouard Gétroz, d'un ivrogne.... Comment voulez-vous que je trouve notre position bonne et heureuse ? Comment serait-il possible de l'accepter ? Pour cela, il faudrait être un ange, et encore, un ange s'empresserait-il d'ouvrir ses ailes pour s'envoler en son pays.

— Dites-moi seulement tout, mon cher Adolphe ; je vous écoute avec le plus vif intérêt.

— C'est inutile, monsieur. Je resterai ici ; j'irai jusqu'au bout, et quand les forces manqueront, je tomberai. Ma vie est manquée ; je suis enfermé dans une prison à porte de fer, ou dans un cercle vicieux dont il est impossible de sortir.

— Mon cher ami, reprit M. Rauthe, je suis complètement d'accord avec vous sur un point : c'est que votre position est très difficile, très pénible à accepter, dès que vous ne vivez pas de la même vie que vos camarades. D'un autre côté, je suis tout aussi convaincu que, dans un ordre de choses plus relevé, vous ne voyez pas juste pour ce qui vous concerne. Les besoins de l'intelligence, que vous possédez, sont un don que le Créateur des hommes a refusé à beaucoup d'autres. Avez-vous la certitude d'en avoir fait, depuis quelque temps surtout, l'usage pour lequel ils vous ont été confiés ? je laisse la réponse à votre conscience... Mais, pour en venir aux difficultés, aux côtés tristes de votre position temporelle, je suis d'accord avec vous qu'elle n'en manque pas. Seulement, écoutez bien ceci, Adolphe : dans la disposition d'âme où vous me paraissez être, vous seriez millionnaire et posséderiez dix campagnes avec tout ce que la fortune et une position sociale peuvent donner, que vous seriez aussi malheureux qu'aujourd'hui. Le murmure contre le Maître de toutes les créatures est là, dans votre esprit aveuglé par de mauvaises lectures, et dans votre cœur honnête, mais autour duquel rôde le démon. — Vous dites qu'il faudrait être *un ange* pour se trouver heureux à votre place : non, il faudrait seulement être *un homme*, je ne vous dis pas encore *un chrétien*. Oui, un homme, Adolphe. Comment donc ! n'est-il pas indigne d'une créature intelligente de mépriser à ce point le don de la vie ! Un homme vraiment capable de porter ce nom doit être assez fort pour l'accepter tel qu'il l'a reçu de Dieu. Un homme n'est pas à la hauteur de sa propre dignité s'il ne domine, par son énergie morale, tout ce que sa position temporelle peut avoir de triste et de pénible. Qui faiblit devant un devoir est déjà déchu de son rang de créature libre, intelligente et raisonnable. Mais allons plus loin : votre vie est manquée,

dites-vous : et pourquoi ? parce que vous êtes pauvre ? parce que vous serez toujours pauvre ? parce que vous n'arriverez jamais où il vous semble que, mieux placé, vous auriez le droit de vous établir ? J'ai dit le *droit* : ce mot, sur lequel je reviens à dessein, me reporte aux titres de noblesse de votre famille. Mais je vous crois trop de bon sens et trop de dignité naturelle, mon cher Adolphe, pour supposer que vous ayez des regrets à cet égard. Une des plus grandes vanités humaines est d'attacher de l'importance aux distinctions de cette nature, quand par soi-même on n'a rien fait pour les mériter et qu'on manque peut-être de la vraie noblesse des sentiments et du caractère. Sans doute, c'est une très belle chose qu'un nom illustre, porté par une suite de générations remarquables ; mais l'homme qui, sans être à la hauteur de sa position sociale, se glorifie d'un titre hérité de ses aïeux, est peut-être aussi commun, aussi vulgaire que ceux qu'on rencontre à tout coin de rue, bien qu'il porte une couronne à son cachet et des armoiries sur ses équipages. Si donc il vous est venu des pensées de regret sur ce point particulier de votre position (je ne sais rien), elles sont complètement hors de saison. C'est ici une affaire finie, à tout jamais terminée. D'ailleurs, je vous le répète, vous retrouveriez les domaines dont parle la relation de Jean de Mory, que, disposé comme vous l'êtes aujourd'hui, vous diriez tout aussi bien : ma vie est manquée. Sans contentement d'esprit, personne n'est heureux ; car, quelque puissant que soit un homme, jamais il ne dit : Assez. Jamais aucun homme du monde ne dira du fond du cœur : Je suis satisfait. — Vous connaissez un peu l'histoire des conquérants : voyez Alexandre, César, Napoléon. — Avec la possession, les besoins croissent d'une manière effrayante. Le grand malheur de l'homme est d'être insatiable de bonheur, tant qu'il le cherche en lui-même et dans les citernes crevassées dont parle l'Écriture. Le bonheur, mon bien cher ami, se trouve dans l'acceptation de la volonté de Dieu, d'où naît le contentement d'esprit. Il n'y a pas de bonheur possible ailleurs, je dis de véritable bonheur.

Si vous vouliez seulement regarder à la croix du Sauveur, vous comprendriez que tout homme qui se dit son disciple, doit aussi en porter une : petite ou grande, légère ou pesante, tout chrétien reçoit une croix en partage. La vôtre, Adolphe, consiste à travailler beaucoup de vos bras, pour votre mère et pour vous, à travailler d'une manière humble, méprisante peut-être aux yeux de gens bouffis d'orgueil ou privés de bon sens, mais conforme à la volonté de votre Père céleste, et honorable aux yeux de tout homme sensé, réfléchi et moral. — Vous n'arriverez pas à la richesse, c'est une chose impossible : en continuant comme vous l'avez fait ces trois dernières

années, vous arriverez à l'aisance, très certainement, si vous retrouvez la santé et les forces. Mais, mieux que cela, vous aurez accompli un devoir et fait votre tâche ici-bas. Ce fardeau qui vous paraît si lourd aujourd'hui, ces montagnes que votre imagination exaltée entasse les unes sur les autres pour vous écraser, tout cela disparaîtra de votre sentier. De jour en jour, la croix sera moins pénible à porter, le joug plus léger, et savez-vous pourquoi ? Parce que vous ne serez pas seul pour ce travail. Je n'ai pas besoin de vous dire le nom de Celui qui sera votre protecteur, Adolphe ; croyez seulement, vous verrez qu'il est fidèle.

Maintenant, si, malgré tout ce que je viens de vous dire, vous voulez essayer d'une autre carrière, je vous offre mon aide en conseils et en argent. Vous avez vingt et un ans : à moins de facultés plus qu'ordinaires, il ne peut être question de commencer les études indispensables à ce qu'on nomme une profession libérale : c'est bon dans les romans, ou en Amérique, le pays des grandes carrières et aussi celui des grandes aberrations de l'esprit humain. Chez nous, c'est impossible. Mais voulez-vous, par exemple, être notaire ? Nous chercherons un homme honorable, qui, voyant que vous avez de l'instruction, une belle écriture, une bonne orthographe, vous recevra dans son étude et vous donnera du travail. Dans trois ou quatre ans, lorsque vous aurez copié des milliers de pages d'un style toujours le même et plus ou moins affreux ; quand vous saurez un peu de latin, que vous aurez étudié beaucoup de lois, suivi les leçons d'un professeur de droit, etc., vous serez sans doute en état de passer l'examen. Cela fait, il faudra vous créer une clientèle. Voulez-vous essayer ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! voyons autre chose. Faut-il vous chercher un emploi dans un commerce de détail ? l'aune à la main ou le cornet de papier...

— Non, non, monsieur, je vous en supplie.

— La banque vous plairait-elle davantage ? Ici encore, il faut un apprentissage de quatre ans. Copier des lettres ou aligner des chiffres tous les jours ; être exact comme un chronomètre, souple comme un gant, respectueux et aimable envers le premier venu. Les quatre années finies, on vous trouvera une place de commis, aux appointements de quinze cents francs de France, juste ce qu'il vous faudra pour vivre. Il est vrai que vous entendrez parler de millions, que vous brasserez des millions, mais avant que vous participiez à aucun bénéfice dans la maison, vos cheveux auront eu le temps de blanchir, et votre dos de s'habituer au rhumatisme. Peut-être, mais c'est une exception extrêmement rare, peut-être réussirez-vous beaucoup plus tôt. Toutefois, ce ne sera pas sans fatigues inouïes, sans efforts

presque surhumains, dont la moralité est, dans ces cas-là, souvent contestée... Vous refusez. Eh bien! un métier vous irait-il mieux : menuisier, charpentier, plâtrier, sellier, charron ? je vous offre de faire l'avance des frais d'apprentissage, et j'ai la certitude que vous trouverez partout des croix à porter, des soucis, des fatigues, des déceptions, avec des sources de gain honnête. — Vous ne me répondez pas ? Laissez-moi finir par un dernier tableau :

J'ai soixante-cinq ans, mon cher Adolphe ; j'en avais trente quand je me suis établi. Pendant trente-cinq années, j'ai dû être à mon bureau chaque jour, sauf le dimanche, depuis sept heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Pendant trente-cinq années, j'ai pu dire chaque soir en essuyant ma plume ou en tournant mes clefs : « A chaque jour suffit sa peine, » et je vous affirme que le fardeau en était parfois bien lourd. Mais j'avais confiance en un plus fort que moi : vous savez de qui je veux parler. Pendant trente-cinq années, j'ai donc beaucoup travaillé ; et jusqu'à l'époque de mon établissement, je n'étais pas resté oisif. Dans les temps de crise commerciale ou financière, chaque jour pouvait amener de fortes pertes pour moi. La pensée que ma ruine, si elle arrivait, se ferait sentir par contre-coup à des centaines de personnes, cette pensée me brûlait. Lorsqu'une épée flamboyante était ainsi suspendue sur ma tête, il me fallait souvent répondre à vingt lettres différentes, ou parler d'une manière aimable aux gens les plus ennuyeux. Croyez-vous que cela fût bien agréable, bien facile ? Croyez-vous que, comme vous ici, j'eusse le temps de dormir chaque jour une heure après mon dîner, ou le loisir d'emporter sous mon bras quatre volumes de Walter Scott ou de Cooper, le dimanche, en sortant du culte public ? Croyez-vous que j'eusse l'esprit assez libre, ou le cœur assez mal inspiré, pour faire mes délices des œuvres immondes de romanciers d'autant plus corrupteurs, qu'ils sont moins grossiers dans la forme que dans la pensée?... Non, Adolphe, je vous le dis avec sérieux, grâce à Dieu, non. — Et si j'ai pu obtenir une aisance large, si j'ai fait donner une bonne éducation à mes enfants, ce n'a été, après le secours d'en haut, que grâce à un travail énergique, opiniâtre, Bien autrement rebutant que le vôtre, et sept fois plus fatigant. Ainsi, je crois être en droit de vous dire : commencez par travailler, et après nous verrons. Adolphe, muet et confondu, baissait la tête sans répondre. M. Rauthe reprit :

— Je ne suis pas venu pour vous sermonner uniquement, Adolphe ; j'ai été jeune aussi : je sais que vous avez besoin de sympathie. Je vous offre la mienne, et suis prêt à vous aider de ma bourse, si vous reprenez goût au travail. Votre mère dit que vous désirez avoir une vache : achetez-la, je la payerai ; vous me rendrez le prix quand vous

pourrez. Louez un terrain d'une pose ou deux ; je répondrai de la rente pendant les premières années. Voulez-vous des livres ? j'en ai chez moi ; mais, au nom de Dieu, renoncez à ces feuilletons malfaisants, à toutes ces productions imbéciles dont vous vous êtes nourri depuis quelque temps, et qui vous ont mis dans ce triste état. Croyez, mon cher ami, que la vie peut être belle pour vous, oui, belle et bonne, si vous l'acceptez avec reconnaissance, et si vous voulez l'employer dignement, en homme, en vrai chrétien.

Il y eut un moment de silence. Adolphe tenait toujours les yeux baissés. Lorsqu'il les releva, M. Rauthe put y remarquer une expression moins triste qu'à son arrivée. Ce n'était pas encore la victoire, mais ce quelque chose de calme qui la précède, une résignation forte, une pensée nouvelle.

— Monsieur, dit Adolphe, ce que vous venez de me dire et la bonté que vous me témoignez, me touchent profondément. Je veux vous croire, me fier à votre expérience de la vie ;... (puis, plus lentement et avec une émotion visible) je veux essayer de vivre en homme ; avec le secours de Dieu, j'essaierai de combattre le bon combat, de porter ma croix. Merci, monsieur, d'être venu et de m'avoir parlé comme vous l'avez fait. Pourquoi ne suis-je pas allé vous ouvrir mon cœur ? vous m'auriez rappelé plus tôt à mon devoir, et je n'eusse pas causé de si cruels chagrins à ma mère. M. Rauthe lui prit affectueusement les mains :

— Assez, assez, mon cher Adolphe : je comprends tout ce que vous pourriez ajouter. Celui qui vous entend fera le reste. — Juliette ! venez un peu ici, s'il vous plaît ?

La mère accourut.

— Adieu, mes amis, leur dit M. Rauthe. Je suis heureux d'avoir causé avec Adolphe. Venez un moment chez moi, dimanche, après le culte.

Et leur serrant les mains à tous deux, il reprit à pied le chemin de la ville.

Ce que la mère et le fils se dirent après son départ, nous ne l'avons pas entendu ; mais nous pouvons affirmer qu'avec le retour de l'enfant prodigue aux sentiments naturels et à sa dépendance de Dieu, le bonheur était aussi revenu dans la chaumière.

Chapitre XII

VOYAGE SOLITAIRE



La visite de M. Rauthe produisit sur Adolphe une impression excellente. Elle avait eu lieu un vendredi, vers les cinq heures du soir. Adolphe employa le reste de la journée à terminer son semis de colza, tout en réfléchissant à ce que lui avait dit son parrain. Peu à peu, sa position lui apparut sous un jour meilleur, la vie comme un grand bienfait. La détente qui venait de se faire en lui, bénie de Dieu, rafraîchissait son âme et exerçait une action bienfaisante dans son corps. Déjà, il se sentait raffermi sur ses jointures, et il lui semblait qu'il éprouvait comme une sorte de renaissance. N'est-ce pas là ce qui est appelé quelque part dans l'Écriture une *huile de joie*, pénétrante et douce, qui fortifie l'homme tout entier? Une voix intérieure disait à Adolphe que tout ce qu'il avait entendu de la bouche de M. Rauthe était vrai; et, pour autant que Dieu lui en donnerait la force, il était résolu à suivre ses conseils, à travers toutes les difficultés et les fatigues de la vie. Heureux le jeune homme qui répond cordialement à l'appel du Sauveur! Heureux aussi le messenger fidèle, porteur de la parole de sagesse, au nom du Dieu d'amour!

La journée finie, Adolphe prit un peu de nourriture, avec moins de répugnance que les jours précédents; puis, avant de se coucher, il offrit à sa mère de lire avec elle un chapitre des Évangiles. Depuis trois mois il s'en était dispensé, alléguant tantôt ceci, tantôt cela, quoiqu'il n'eût, en réalité, aucune bonne raison à donner.

Le lendemain, sa mère exigea qu'il n'entreprît pas un ouvrage trop fatigant. Une légère ratissoire à la main, il passa une bonne partie du jour à visiter sa vigne, à nettoyer le pied des ceps, à rattacher quelque sarment trop libre, enfin à tous ces petits soins qu'un vigneron expert et artiste seul connaît bien. — Le dimanche matin, au sortir du culte,

il entra chez M. Rauthe avec ce dernier, qui s'empessa de lui offrir un verre de bon vin et quelque nourriture.

— Vous avez besoin de fortifiants, lui dit le vieillard, car une tension nerveuse si prolongée a dû produire dans tout votre corps un ébranlement qui ne passera pas en un jour ou deux. Quoique mieux déjà, — on le voit bien, — il vous faudra prendre garde de faire aucun excès de travail. J'ai même pensé à une chose, et je désire qu'elle vous soit agréable. Il conviendrait, je crois, que vous fissiez un petit voyage d'une semaine, dans la montagne ; l'air vif du Jura vous ferait du bien, et cinq à six heures de marche par jour vous seraient plus utiles que les drogues de la pharmacie. Qu'en pensez-vous ? Si, par exemple, vous alliez visiter la Vallée du lac de Joux ?

— Cela me ferait grand plaisir, monsieur, mais...

— Votre *mais* ne signifie pas grand'chose, car rien ne presse dans la campagne en ce moment ; et comme vous me rendrez un service, je me charge de la dépense. Vous allez partir demain : voilà de l'argent pour le voyage. Notez tout, et, au retour, vous me rendrez ce qui restera de ces dix écus de cinq francs, s'il reste quelque chose. Vivez simplement, sans doute, mais ne vous privez de rien. En passant au Brassus, vous remettrez ce pli cacheté à M. ***. Ce sont des titres importants. Adieu donc, Adolphe. Bon voyage !

— Cher monsieur, je voudrais au moins...

— Non, rien.... c'est bon et tout comme. Mes amitiés à votre mère. Adieu.

En apprenant ce qui venait d'être décidé, M^{me} Juliette fut tout heureuse. Il fallut, dès le grand matin, préparer un petit sac de voyage et quelques légères provisions. À six heures, Adolphe se mit en route.

Côtoyant les versants inférieurs du Jura, il gravit la montagne en suivant les sentiers qui venaient d'être récemment coupés par la magnifique route de St. Cergues. Il visita le bourg des Rousses, dans le voisinage duquel il n'y avait pas encore de forteresse ; puis, longeant la rive droite du petit lac sombre qui porte le nom de cette localité, et traversant ensuite la longue zone froide du Bois-d'Amont, il se retrouva sur terre vaudoise, au Brassus.

Excepté le séjour qu'Adolphe Mory avait fait à Lausanne, deux ans auparavant, pour l'école militaire, il n'était sorti de son village que lors de la visite à ses parents de Rouhinge. Tout, dans le petit voyage qu'il faisait maintenant, était donc nouveau pour lui. Un pays si différent de la contrée qu'il habitait, l'intéressa vivement. Doué d'un esprit observateur, et n'ayant d'ailleurs rien de mieux à faire en chemin, il voyait beaucoup de choses nouvelles. À la plaine du Léman, les foins étaient récoltés depuis longtemps ; on songeait même, en quelques endroits,

à couper les regains d'esparcette. Dans la vallée de Joux, à peine les premiers faucheurs entamaient-ils les prairies couvertes de fleurs, et garnies d'un fourrage excessivement épais. En bas, les avoines et les orges, toutes blanches, n'attendaient plus rien du sol : ici, elles étaient vertes, dans la pleine émission de leurs épis. Mais ce qui émerveilla surtout notre jeune touriste fut l'industrie des habitants de La Vallée. Partout des établissements d'horlogerie fine, destinée en grande partie à la fabrique de Genève, si réputée dans le monde entier⁵. Des scieries nombreuses, aux abords desquelles s'entassaient, par milliers, les planches et les lambris de sapin, presque sans nœuds, dont la fibre aux reflets satinés est d'une grande finesse. — Les fabricants de boissellerie ; les habiles couteliers : tout se trouvait sur son chemin, et partout une population affable, intelligente, instruite, laborieuse, dans une activité persévérante, quoiqu'on pût lui reprocher peut-être une allure trop méditative et trop lente. — Durant ce petit voyage, il rencontra des hommes aimables, pleins d'une gaie et franche cordialité ; des auberges d'un bon marché fabuleux ; du beurre et du miel exquis. Une nature agreste, un peu uniforme généralement, mais surprenant de temps en temps le voyageur par des sites délicieux. Par exemple, les rives du lac aux environs du village de l'Abbaye enchantèrent Adolphe. Ici, l'eau bleue vient arroser délicatement le gazon qui, dans cette saison, trempe ses racines dans les ondes. Parmi les curiosités du pays, il visita la Chaudière d'Enfer, où l'on voit un lac souterrain, les Entonnoirs de Bon-Port, et cette merveille de la nature qu'on nomme la Source de l'Orbe.

La contrée si riante qu'il venait de parcourir présente, en hiver, de tout autres aspects. Un épais manteau de neige la recouvre dès la fin de l'automne, et dure jusqu'au printemps. Les hauts sapins du Rizoud abaissent leurs branches ; les prairies sont l'image de la solitude, et les lacs eux-mêmes ne tardent pas à se couvrir de glace sur toute leur étendue. Bien au chaud dans ses maisons à doubles fenêtres, l'industriel travaille gaîment à ses divers produits. La musique vocale et instrumentale est cultivée dans un grand nombre de ces demeures, d'où s'élèvent de pieux cantiques, des chants et des concerts harmonieux.

Lorsque les lacs, surpris par une gelée tranquille, sont devenus en très peu de temps comme des miroirs solides, la jeunesse masculine se répand en foule sur cette surface unie et transparente. Les jeunes garçons y décrivent sur leurs patins les évolutions les plus rapides et les plus gracieuses, mais les hommes s'occupent volontiers à la pour-

5 - Le lecteur est prié de ne pas oublier que ces détails doivent être reportés à trente ans en arrière.

suite des *brochets* dont les lacs sont peuplés. Lorsqu'un de ces poissons est aperçu par le patineur, celui-ci l'accompagne partout dans sa fuite, jusqu'à ce que, rendu de fatigue et complètement *foulé*, le brochet s'arrête, insensible et immobile, sous la glace même. L'heureux vainqueur fait alors un trou au-dessus de l'animal, et le harponne sans que celui-ci essaie de se défendre ou de s'échapper. Bien que ceci puisse paraître étrange de la part d'un poisson robuste et vorace, le fait n'en est pas moins certain, et se renouvelle assez souvent pour que la police de la pêche ait parfois à intervenir dans cette chasse d'un nouveau genre.

Mais ce lac, si bien encadré de forêts et de vertes pelouses en été, et qui semble participer du caractère paisible de l'habitant de ses rives, cache des pièges terribles dans ses sombres profondeurs. Malheur à l'imprudent jeune homme qui, poussé par l'ardeur de la poursuite ou du plaisir, ne s'aperçoit pas qu'il va passer sur un *entonnoir*⁶, ou s'approcher du *fil de l'Orbe*⁷. Ici, le mouvement de l'eau empêche la glace de se former en croûte solide, et le patineur qui s'y aventure peut y disparaître à jamais. Combien de victimes ont été englouties de cette manière ! Combien de mères et de jeunes épouses sont dans l'angoisse lorsqu'elles voient le lac gelé, les patins quitter leur place, et leurs bien-aimés se rendre au divertissement national ! La passion de cet exercice est si impérieuse chez plusieurs, qu'on a vu des jeunes gens retirés vivants du gouffre, retourner néanmoins sur le lac, et risquer de nouveau une vie que Dieu leur avait rendue pour qu'ils en fissent un meilleur usage, le dimanche surtout. Ainsi le péché, gouffre insondable du corps et de l'âme, attire le pauvre enfant d'Adam qui n'est pas absolument décidé à suivre la voix de Dieu et de sa conscience.

Adolphe apprend ces détails, ainsi que beaucoup d'autres sur le pays, d'un vieillard, aimable causeur, qui chemina pendant quelque temps avec lui dans La Vallée, et dont la société lui fut très agréable.

Enfin, le jeudi au soir, il s'arrêtait à Vallorbes, dans une modeste auberge que son hôte de l'Abbaye lui avait indiquée le même jour. Il demanda une chambre, un lit pour la nuit, et le souper le plus tôt possible, car l'appétit lui revenait chaque jour de mieux en mieux. L'hôtesse le conduisit dans un bon logement, et pendant qu'il changeait de linge, le beurre brûlant criait déjà dans les casseroles. Lorsque Adolphe rentra dans la salle, une fille de service mettait le couvert

6 - Fissure ou trou de rocher, par où l'eau s'engouffre en tourbillonnant.

7 - Nom donné au courant de la rivière, à son embouchure dans le lac de Joux.

pour lui seul. Il ne la regarda même pas, mais alla se placer vers une fenêtre ouverte, pour voir couler de là, calme et paisible, cette charmante rivière dont il avait suivi de fort près le ruban argenté, dès la source au bourg de Vallorbes. En ce moment, il pensait à sa mère, à ce bon M. Rauthe, qui, par sa généreuse initiative, lui procurait un si grand plaisir : il se sentait déjà plus fort, mieux disposé à reprendre ses humbles et durs travaux. Un élan de reconnaissance pieuse s'éleva de son âme.

Au bout d'un moment de silence, il fut tiré de sa méditation par ces paroles de la domestique :

— Monsieur est servi.

Adolphe se retourna subitement au son de cette voix, et reconnut à l'instant même, quoique bien changée à son avantage, l'ancienne servante de son oncle César-Ami Bortaloux.

— Jaqueline Montcler ! dit-il, est-ce bien possible ?

— Oui, M. Adolphe, c'est moi. Je vous ai reconnu tout de suite, mais je n'aurais pas osé vous saluer la première par votre nom. J'espère que madame votre mère se porte bien.

— Oui, très bien, je vous remercie. Mais donnez-moi donc la main, M^{lle} Jaqueline ; nous sommes d'anciens amis. À mon tour, j'espère que votre santé est bonne ?

— Merci, je me porte bien.

Jaqueline Montcler tendit à Adolphe une main qui ne ressemblait point à celle qui frottait autrefois les marmites des Bortaloux, car elle était blanche et soignée.

— C'est merveilleux de vous rencontrer ici, Jaqueline. Je vous croyais toujours chez mon oncle.

— Non, monsieur ; je suis ici depuis bientôt trois ans. Mais vous devriez vous mettre à table, le souper se refroidit.

— Vous avez raison ; cependant, j'ai grand besoin de causer avec vous, Jaqueline. Votre service vous permet-il de rester ici ? ou pouvez-vous m'accorder un entretien d'une demi-heure, plus tard ?

— Je vais demander à madame.

Une minute après, elle revint, sa serviette au bras.

— Je puis rester pendant votre souper, dit-elle, s'il n'y a personne d'autre à servir. Et cette honnête fille se tenait là, debout devant Adolphe, qui commençait à la trouver charmante dans sa nouvelle dignité. Ce n'était plus cette Jaqueline de Rouhinge, qui paraissait assez ordinaire à côté de sa maîtresse Rose. Non, Jaqueline Montcler, bien coiffée et d'une mise irréprochable pour son office, avait changé de la tête aux pieds. Elle parlait bien, se tenait droite, ses rousseurs ne se fondaient plus à l'ardent soleil comme autrefois, la santé rayon-

nait sur son visage ; enfin, on pouvait certainement reconnaître qu'elle avait, en tout, bonne façon et l'air très convenable.

— Prenez donc une chaise, Jaqueline, lui dit Adolphe.

— Ne faites pas attention, monsieur Adolphe ; je suis habituée à rester debout. Préférez-vous peut-être le vin rouge ? je pourrais en aller chercher.

— Non, restez, je vous prie, et racontez-moi ce qui vous est arrivé. Mais d'abord, dites-moi si vous vous trouvez bien ici, et si vous êtes heureuse.

— Oui, monsieur Adolphe, je me trouve heureuse ici, parce que je comprends un peu mieux peut-être mes devoirs que lorsque j'étais plus jeune à Rouhinge. Par exemple, j'ai renoncé à la danse : cela vous paraît-il singulier ? — Une chose qui vous étonnera davantage encore et que je puis bien vous annoncer, c'est que je dois me marier prochainement. J'aurais beaucoup de plaisir à ce que mon fiancé fit votre connaissance : il vient ici dans la soirée. — Prendrez-vous encore une côtelette ?

— Merci, M^{lle} Jaqueline (et Adolphe poussa son assiette un peu brusquement sur la table, puis il reprit) : Certainement que je veux faire sa connaissance et le féliciter de tout mon cœur.

— En ce cas, vous pouvez bien aussi me féliciter, car Hermann est un brave garçon, un excellent ouvrier des forges.

Au même instant des voyageurs arrivèrent :

— Monsieur a fini de souper ? demanda Jaqueline à Adolphe.

Celui-ci fit un signe de tête affirmatif, après quoi la diligente domestique enleva le couvert. Adolphe demanda de la lumière et dit qu'il se rendait dans sa chambre, où M. Hermann voudrait bien le rejoindre quand il serait arrivé.

Pendant vingt minutes, Adolphe Mory eut le loisir de se promener en long et en large dans son logement. Cette transformation de l'ancienne servante le confondait d'étonnement. Quelle en était la cause ? un principe d'activité, sans doute, et une énergie devant laquelle un lecteur de romans tel que lui devait s'humilier profondément. En quittant Rouhinge, quatre ans auparavant, il avait été sur le point d'embrasser Jaqueline devant la famille réunie au moment du départ ; mais retenu par une sorte de timidité juvénile, il s'était borné à lui serrer la main. Aujourd'hui, un respect involontaire s'emparait de lui, dès qu'il s'approchait de la domestique du petit hôtel, ou qu'il l'entendait parler. Dans ce caractère féminin, il s'était donc trouvé une volonté réelle, un cœur droit, mieux que cela, une piété dont la force devait être incontestable.

Vers les huit heures, un bruit de pas se fit entendre dans le corridor

voisin, et l'on vint heurter légèrement à la porte d'Adolphe.

— Entrez, répondit-il.

— M. Mory, dit Jaqueline, voici Hermann Fleutt ; puis elle se retira.

Adolphe tendit la main au fiancé. C'était un homme d'environ vingt-sept ans, de taille moyenne, à larges épaules recouvertes d'une blouse bleue, celle-ci laissant voir sur la poitrine un tricot de laine, gris de fer. La figure était fortement taillée, et maigre comme le sont, en général, les traits des forgerons. Mais sur le rude et mâle visage d'Hermann, régnait une expression de bonté véritable, un calme et une dignité dont Adolphe fut extrêmement frappé. Une double rangée de dents blanches, entretenues en cet état par l'usage de l'eau froide et de la poussière du charbon de bois, donnait à Hermann Fleutt, quand il parlait, un air beaucoup plus distingué que celui d'un simple ouvrier des forges. Ce fut lui qui commença l'entretien, du reste toujours facile entre jeunes gens.

— Vous venez dans ce vallon pour la première fois, M. Mory ; si vous désirez visiter les forges, je serai charmé de vous les montrer demain matin. De neuf à dix heures je suis libre, et je puis me faire remplacer jusqu'à midi.

— J'accepte avec reconnaissance, répondit Adolphe ; mon intention est de quitter Vallorbes après midi seulement.

— Je viendrai donc vous chercher ici ; cela me sera facile et me permettra de voir une fois de plus ma fiancée. Peut-être ignorez-vous, M. Mory, que nous avons à votre mère, Jaqueline et moi, de très grandes obligations.

— Vous m'étonnez beaucoup.

— Je vais vous raconter ce qui nous concerne. Vous avez le bonheur d'avoir une mère pieuse, M. Mory, et, sans vous connaître personnellement jusqu'à l'heure présente, je m'assure que vous possédez aussi des convictions chrétiennes. Lors de la visite que vous fîtes à Rouhinge, il y a quatre ans, M^{me} Mory eut une conversation sérieuse avec Jaqueline, le matin du jour de votre départ. Elle lui donna un petit livre qu'elle avait apporté et qui a pour titre : *La servante fidèle*. Le connaissez-vous ?

— Non, mais continuez.

— C'est l'histoire d'une jeune domestique qui, placée dans une position difficile et dangereuse, repousse les tentations dont elle est entourée et garde en son cœur les commandements de Dieu. Au moment de votre départ (vous voyez que Jaqueline m'a tout raconté), vous lui dîtes aussi un mot qu'elle n'oublia point : « Soyez toujours une brave fille. » Vous ne pouviez lui souhaiter moins que cela, évidemment. Eh bien, l'excellent petit livre, les conseils de votre mère, et vos

simples paroles, tout a été béni de Dieu. Jaqueline, alors assez disposée à s'amuser, ne tarda pas à se trouver dans une position difficile chez votre oncle : les détails pourront vous être donnés par quelque autre que moi, passons.

Une amie que ma fiancée avait à Vallorbes remplissait alors, dans cette maison-ci, les mêmes fonctions que les siennes d'aujourd'hui. Elle se mariait et proposa à Jaqueline de la remplacer, offrant de la mettre au courant du service. Cette amie, comme la maîtresse de l'hôtel, est une personne pieuse ; Jaqueline arriva, s'expliqua franchement, comprit son devoir et ne tarda pas à le remplir comme vous voyez qu'elle le fait. — Moi, simple ouvrier, originaire de ce vallon, mais élevé dans la Suisse allemande, j'eus le bonheur d'être reçu en pension dans cette même petite auberge, en arrivant ici. Alors, j'étais comme la plupart de mes jeunes compagnons de travail, léger, aimant la bouteille et dépensant au cabaret presque tout ce que je gagnais. Notre bonne hôtesse voulut bien s'intéresser à moi ; elle me prêta des livres simples, qui me donnèrent le goût de l'instruction, soit dans ce qui se rapporte à mon état, soit sur quelques autres branches. Je lus le Nouveau Testament, qu'à peine je connaissais ; et ne tardai pas à comprendre que, si je voulais être heureux, il me fallait y conformer ma vie. Peu à peu j'appris à connaître Jaqueline, qui, de son côté, suivait le même chemin. Et ainsi le Seigneur nous a conduits l'un et l'autre au point où nous sommes. Le petit livre et les exhortations de madame votre mère, les deux mots que vous dites à Jaqueline en la quittant (peut-être n'y attachiez-vous d'autre importance que celle d'un simple adieu), tels sont les commencements d'un retour sans lequel je n'aurais pas le cœur au large en ce moment, ni le plaisir très grand de vous serrer la main. Nous nous marions dans un mois ; Jaqueline travaillera chez elle et soignera son ménage ; moi, je continuerai, s'il plaît à Dieu, à fournir le pain de chaque jour. Plus tard, si j'en ai la possibilité, je louerai quelque petit martinet près d'un village. Voilà notre plan, tout à fait digne de jeunes gens pauvres comme nous le sommes, mais en même temps très heureux.

La confiance, dans les cœurs droits, appelle la confiance. Adolphe l'éprouva d'une manière irrésistible. Hermann parlait avec un accent de vérité si pénétrant, qu'Adolphe se sentit comme poussé à lui raconter aussi sa vie des quatre dernières années. Il le fit d'une manière plus dramatique peut-être ; son récit fut entremêlé de tableaux de la nature, de gestes, de dialogues, mais, comme celui d'Hermann, il fut vrai.

— Après vous avoir raconté ma vie de ces dernières années, et surtout celle des trois mois qui viennent de s'écouler, lui dit-il, il faut

ajouter un nouveau détail qui vous intéressera peut-être. Je suis de race française, M. Hermann ; quoique Suisse depuis quatre générations par droit de bourgeoisie, le vieux sang normand bat encore dans mes veines. Peut-être est-ce à lui que je dois en partie ces aspirations malheureuses vers un genre de vie qui fut celui de mes ancêtres, et qui ne doit jamais revenir pour moi. Petit paysan pauvre à Vaudramont, Vaudois et Suisse de toute mon âme, je n'en suis pas moins le dernier descendant des comtes de Mory, qui possédaient en Normandie trois châteaux et de vastes domaines. Vers 1686, tout cela, et leur fortune mobilière, tout fut confisqué par ordre du roi. Jean de Mory, sa femme et leurs trois enfants parvinrent à tromper la vigilance des dragons ; à la suite d'un voyage pénible et rempli de dangers, ils arrivèrent en Suisse, vêtus en ouvriers de campagne ; et, comme ils n'avaient plus que de chétives ressources, il fallut bientôt vivre du travail de leurs mains en devenant fermiers. Il paraît qu'ils étaient aussi bien pauvres d'instruction. Les anciens nobles maniaient volontiers l'épée, la lance et l'épieu de chasse, mais fort peu la plume et les livres. En perdant leurs biens temporels, mes ancêtres conservèrent leur foi, trésor qui valait mieux, après tout, que celui qu'ils auraient pu conserver en abjurant. Le nom de la famille, mêlé à la foule, a passé à la roture depuis longtemps. Nous avons même perdu le *de* que plusieurs de mes anciens compatriotes, aujourd'hui vigneron comme moi, ont conservé. Je n'ai point l'intention de redevenir français pour faire valoir nos parchemins auprès du roi Charles X ; toutefois, je conserve ce qu'il en reste, comme un dépôt qui m'est confié. Mais, lorsque je taille ma vigne ou que je manie la bêche dans mon jardin, je ne puis m'empêcher parfois de remonter en esprit le cours des siècles.

— Cette position tout à fait à part, reprit Hermann, m'explique bien des choses, mon cher monsieur. Je comprends beaucoup mieux, maintenant, la nature de vos tentations. À votre place, j'aurais été peut-être encore plus loin, car j'ai à lutter contre la fierté naturelle de mon caractère. Et pourtant, je ne suis qu'un ouvrier, comme père et mère l'ont été. Si, comme vous, je descendais d'une famille noble, qui sait si je ne me serais pas livré à mille folies ? Ne regrettez pas, mon cher Adolphe (permettez-moi cette familiarité affectueuse), ne regrettez pas une position sociale et une grande fortune abandonnées pour conserver pure la foi chrétienne. Dieu vous rendra au centuple des biens permanents, et déjà ici-bas il vous appelle au bonheur.

— Oui, Hermann, vous avez raison. Je sens que vous me dites la vérité selon l'évangile et, s'il plaît à Dieu, je vais rentrer chez moi bien décidé à reprendre avec courage mes obscurs travaux.

C'était donc là, de part et d'autre, une sorte de confession entre

jeunes gens qui, se rencontrant pour la première fois, sentent qu'ils s'aiment tout de suite et se lient pour toujours. Telle est l'amitié chrétienne, fraternelle et sainte. Béni soit Celui qui vint en déposer le germe sur notre pauvre terre, souillée par tant d'égoïsme, de vices et de péchés ! Les deux jeunes hommes se jurèrent cette amitié-là ; ils se promirent de s'entr'aider, de se fortifier mutuellement et de s'écrire. Heureux âge ! âge d'or de la vie ! renaissiez pour quiconque est digne de vous comprendre et de vous apprécier !

Deux heures s'écoulèrent en causeries intimes, en racontages délicieux ; mais la porte s'ouvrit de nouveau, et cette fois Jaqueline, tenant des chandeliers à la main, en donna un à Hermann en disant :

— Bonsoir, Hermann ; on va fermer la porte : c'est le moment d'aller chez toi, dans l'autre maison. Monsieur Adolphe, bonne nuit : le déjeuner de monsieur sera prêt à sept heures.

Hermann sourit :

— Pourquoi, Jaqueline, lui dis-tu deux fois *monsieur*, de deux manières ? cela me paraît un peu drôle.

— Non, Hermann : *Monsieur Adolphe*, c'est le fils de Madame Mory ; *monsieur*, à la troisième personne, c'est l'hôte de la maison.

— À la bonne heure : mais écoute ; il faudra lui donner aussi un autre nom, qu'il ne refusera pas : celui de *notre ami*.

— Oui, certainement, dit Adolphe : je viens de passer avec vous, Hermann, la plus douce et peut-être la meilleure soirée de ma vie. Dieu vous bénisse, mes chers amis ! vous en êtes dignes l'un et l'autre.

Chapitre XIII

LA ROUTE CONTRAIRE



insi que cela avait été convenu, Hermann vint appeler Adolphe à neuf heures du matin. Il lui montra les forges de Vallorbes et lui expliqua les diverses préparations que subit le minerai de fer, avant d'être transformé en blocs allonges nommés *saumons*, puis en barres forgées, de toutes formes et de toutes dimensions. Adolphe vit aussi forger les outils d'agriculture, les gros instruments tranchants et en général les divers produits industriels qui, de ce petit vallon retiré, se répandent dans un grand nombre de localités.

À midi, les deux nouveaux amis revinrent à l'hôtel du *Trèfle-d'argent*, où Jaqueline, sur la demande d'Adolphe, leur avait fait préparer, dans une chambre à part, un joli petit diner qui fut servi tout à la fois, au moment où ils arrivèrent.

— Voilà ce qui vous est destiné, messieurs, leur dit-elle avec un franc sourire, mais arrangez-vous de manière à ne me rien demander de plus : je suis occupée ailleurs. Hermann, tu donneras bien les assiettes. Ne causez pas de manière à laisser refroidir la truite.

— Oui, oui, va seulement : un jour, nous inviterons Adolphe à dîner chez nous, et tu seras là, ma chère, en vraie maîtresse de maison.

Mais l'active servante était déjà partie. Le diner fut simple et excellent : soupe au bouillon, truite saumonée de l'Orbe, un plat de légumes, une bouteille de vin blanc, ayant fait le voyage de Mont à Vallorbes l'année précédente, et du fromage venu on ne sait d'où, mais distingué. Tout à coup Hermann tira sa montre :

— Une heure moins un quart, dit-il. Il faut que je parte ; je n'ai que le temps d'arriver à mon poste. Adieu Adolphe : tu vois qu'on peut être heureux, même à deux pas d'une fournaise et avec des éclats de fer rouge sur les mains. Bon courage, ami ! ce qui veut dire :

bonne confiance en Dieu !

Ils s'embrassèrent cordialement et se séparèrent.

Adolphe prit son petit sac, son bâton de voyage, puis se rendit à la salle commune, où Jaqueline servait d'autres personnes. Il demanda la note de ce qu'il devait. Jaqueline la lui présenta, toute préparée par l'hôtesse elle-même : *souper, chambre, déjeuner pour une personne, et dîner pour deux* : cinq francs de France.

— C'est impossible, dit Adolphe, il y a erreur.

— Non, monsieur, reprit Jaqueline : venez plutôt avec moi.

Elle conduisit Adolphe dans le cabinet de Madame ... en disant : « Monsieur Mory. »

— Madame, je pense qu'il y a une erreur dans cette note : je dois presque le double des cinq francs qui y sont portés.

— Non, monsieur ; c'est bien comme cela : cinq francs. Notre ami Hermann et ma brave Jaqueline m'ont un peu parlé de vous, et je vous remercie d'être venu chez moi. Monsieur Mory, permettez-moi de vous souhaiter un bon retour auprès de votre excellente mère, et beaucoup de bonheur. Dieu la bénisse, et vous aussi, monsieur.

À moitié confus de tant de bonté, Adolphe remercia cette excellente hôtesse et prit congé d'elle : il rencontra Jaqueline dans le corridor :

— Adieu, Jaqueline, lui dit-il. Vous serez heureuse avec Hermann.

— Adieu, Monsieur Adolphe, lui répondit-elle : nous sommes vos amis.

Ils se serrèrent la main. Adolphe, la larme à l'œil (on ose à peine l'avouer — mais, au fond, pourquoi pas ?), descendit à la rue. Bientôt il fut de l'autre côté de la rivière, se disposant à gravir la pente de la montagne voisine inclinée au nord.

Voici quel était son plan de retour. Toutes informations prises, il allait, le jour même, traverser en biais la partie du Jura qui le séparait de la vallée du Léman. Le soir, il arriverait à Rouhinge, coucherait chez son oncle, et, le lendemain, il ne lui resterait à franchir que la distance de ce dernier village à Vaudramont.

Depuis longtemps il était sans nouvelles directes de ses parents Bordaloux. Rose devait être mariée depuis plus de deux ans, mais ni M^{me} Juliette ni lui ne reçurent jamais de lettres à ce sujet ; et, trop fiers l'un et l'autre pour continuer à écrire, ils s'abstinrent de nouvelles communications. Dans beaucoup de familles de paysans, il en est ainsi entre parents qui vivent à cinq ou six lieues de distance. Alors, il n'y avait pas de voie ferrée, et la moitié des villages de notre pays n'entendaient jamais les grelots des chevaux d'une diligence. On ne se voyait que pour motifs péremptoires, lorsque les affections naturelles ne poussaient pas les gens à se mettre en chemin. Adolphe

Mory, d'ailleurs, sachant qu'il ne lui était pas permis de penser à sa cousine Rose, préférait n'en plus entendre parler. Aujourd'hui qu'elle était mariée, l'occasion paraissait trop belle pour ne pas faire une halte dans ces parages et savoir un peu ce que devenaient les cousins Honoré et Samson Bortaloux.

La traversée fut longue et fatigante : cinq heures sans arrêts, par monts et par vaux, tantôt gravissant des pentes rocailleuses à l'ombre des grands sapins ; tantôt passant des cols gras, à terreau noir, garni de framboisiers d'où partait subitement un coq de bruyère, ou une gelinotte effrayée ; ensuite, profilant des arêtes rocheuses, puis descendant de vastes pâturages, et enfin terminant par les sentiers rapides, sur les versants méridionaux. — Pour accomplir tout cela sans beaucoup de fatigue, il faut de solides jambes, une poitrine saine, et non pas les restes d'une maladie dont l'excès de nervosité fut le caractère principal. Aussi Adolphe se réjouissait-il de trouver, chez son oncle, bon souper et bon lit. La marche des quatre journées précédentes avait aiguisé son appétit : il se sentait plus ferme, plus fort et surtout moins disposé à s'absorber en lui-même. De temps en temps, il se surprenait à siffloter quelque bout de mélodie, heureux de se sentir délivré du gouffre moral où il aurait fini par périr misérablement. Dans ces moments-là, son âme cherchait Dieu, et il le bénissait à haute voix au milieu des forêts solitaires. Déjà il se réjouissait à la pensée de retrouver ses outils, son petit train de vie actif, au déclin du jour sa bonne mère, et, à la fin de chaque semaine, les paisibles dimanches d'autrefois.

Vers les six heures du soir, il arriva à Rouhinge, par le chemin opposé à celui qu'ils avaient pris, quatre ans plus tôt, avec sa mère. Il vint frapper à la porte de son oncle : elle était fermée. Où se trouvaient donc les maîtres de la maison ?

Les habitants de Rouhinge, ou du moins les propriétaires principaux, possédaient à quelque distance, mais beaucoup plus bas, des espèces de prés marécageux dont les foins se faisaient seulement à cette époque de l'année. Les Bortaloux, partis avec chars et chevaux pour les Prés-Verdains, ne devaient revenir qu'à la nuit tombante. C'est ce qu'une voisine vint dire à Adolphe, en le pressant d'entrer chez elle pour s'y rafraîchir en attendant ses parents. Cette femme pouvait avoir soixante ans ; elle était affable, d'une bonne expression. Adolphe se souvint très bien de l'avoir vue chez son oncle, lors de leur visite, et qu'elle causait beaucoup avec sa mère. Seule dans sa maison, la veuve Nâban avait en dépôt la clef de celle de son voisin César-Ami.

— Entrez, *mecieu*, dit-elle à Adolphe ; faites-moi l'amitié d'entrer pour prendre quelque chose : tout également César-Ami serait fâché

si vous alliez à l'auberge. Mecieu Adolphe, entrez, quand je vous dis !

Adolphe accepta. La bonne femme s'empressa de lui offrir du vin et mit tout de suite sur le feu la grande poêle à frire, mais non sans l'avoir bien essuyée avec un morceau de gros papier provenant de l'enveloppe d'un pain de sucre.

— Aimez-vous les *œuf-fau-miroi* ? ou préférez-vous l'omelette ?

— Je suis honteux de vous être ainsi à charge, M^{me} Nâban ; mais j'ai si grand'faim, que je mangerai tout ce que vous voudrez me donner.

— Pauvre mecieu Adolphe ! que ça me fait plaisir ! faisons vite une omelette.

On sait que cinq minutes sont suffisantes pour obtenir une belle omelette ; et quand on a faim, quand on est jeune et qu'il y a sur la table de bon pain frais, vive une omelette ! C'est ce que j'ai ouï dire plus d'une fois.

— J'ai bien là des rissoles (M^{me} Nâban prononçait *rizoles*), mais elles sont froides.

— Merci, merci ; je me régale de l'omelette.

— Eh ! que ça me fait plaisir, pauvre mecieu ! dites me voir, n'est-ce pas que c'est pourtant bien triste : cette Rose ?

— Comment ? je ne sais rien : qu'y a-t-il ?

— Vous ne savez pas ? vous ne savez pas que *Marcusse* ?

— Je ne sais rien, M^{me} Nâban : racontez-moi tout. La brave femme ne demandait pas mieux que de défiler un long chapelet d'histoires de son village. Rien ne lui était si agréable que de parler. Elle avait l'air de s'écouter elle-même, et prenait des intonations tantôt très élevées quand elle s'animait, tantôt tout à fait basses, comme pour vous dire un secret dans le tuyau de l'oreille. S'asseyant en face d'Adolphe, elle commença son récit en ces termes.

— Eh bien, oui : mais mangez donc ce morceau (elle le poussa, le jeta presque dans l'assiette d'Adolphe). Donc, à force d'aller et de venir de nuit, par le village et *déhors* avec Marcus, il arriva que cette pauvre Rose dut demander à son père la permission de se marier. Elle n'avait que vingt et un ans. Je l'avais pourtant assez avertie, et ma cousine Félicie aussi, nombre de fois. — Vois-tu, Rose, lui disait ma cousine Félicie, tu n'as plus ta mère pour te donner un conseil : il me semble que tu es bien imprudente. — Rose n'écoula rien. Quand son père vit qu'il fallait absolument se marier, il se mit dans une colère affreuse : il tempêta, il jura comme un pécheur qu'il est, mais ça n'avança pas les affaires, ni ne changea rien à la position. Et lui, qui est fier autant que six ! — Rose se maria donc... Voulez-vous que je vous fasse une tasse de thé ?

— Non, merci ; je suis parfaitement restauré.

— Elle se maria donc, et, bon gré mal gré, César-Ami dut livrer les quinze mille francs de Rose, parce que, vous comprenez ! elle était devenue majeure par le fait du mariage. Marcus assura la somme sur son terrain, et son beau-père déclara que jamais il ne mettrait les pieds chez lui. Effectivement, César-Ami n'est jamais entré *du depuis* chez son gendre. Ça crève le cœur à Rose, naturellement. Mais ce n'est pas tout. Ce Marcus est léger de caractère ; il va et vient beaucoup, aime à s'amuser avec ses camarades officiers, au lieu de se tenir à ses affaires, et on dit qu'il est jaloux, qu'il fait des scènes à sa femme, quand même il n'en a pas le plus petit sujet. Rose, avec ses deux enfants et le troisième qui est en chemin, a déjà bien assez de peine, outre que son père ne lui a jamais pardonné. Vous voyez, mecieu Adolphe, qu'elle a un triste sort, n'est-ce pas ?

— Nous ne savions rien de tout cela, répondit le jeune homme, attristé par de semblables nouvelles.

— Oh bien ! c'est comme ça. Et puis, Honoré avec la Jaqueline : voilà qui est joli ! Honoré, tout habile qu'il est dans ses affaires, est un vilain monsieur, je suis bien fâchée de le dire, un avare qui ne pense qu'à lui. — Pensez *voir* qu'il s'était mis dans l'esprit de courtiser cette fille, donc la Jaqueline Montcler. On a dit qu'il pensait réellement à l'épouser : tant mieux si c'est vrai, mais moi je n'en crois rien. Il est trop intéressé pour épouser une fille pauvre : fiez-vous-y ! — Dès que Jaqueline se vit, comme ça, obsédée, elle demanda son congé et le planta là, lui et sa moustache jaune. Ça fit encore du bruit par le village ; César-Ami en eut du chagrin, car cette Jaqueline était une excellente servante, brave fille, dont il reconnaissait le mérite et les facultés. On dit qu'elle est à Vallorbes, où elle s'est *faite mômière*. N'est-ce pas comique ? C'est ma cousine Sittelle qui m'en a parlé. — Une autre affaire : Samson continue à boire. Il serait le meilleur de toute la famille sans ce triste défaut. Encore quelques années, et il sera tout à fait abruti. Honoré ne s'en inquiète guère ; qu'est-ce que ça lui fait ? Samson ne se mariera pas. Voilà, mecieu Adolphe, où en est la famille de votre oncle. Ça n'est pas réjouissant, comme vous voyez. Je ne vous l'ai pas caché, parce que tout le village en est instruit, mais il vaut mieux ne pas dire que je vous en ai parlé. Et votre mère va bien, la Juliette ? j'ai eu bien du plaisir à la revoir il y a quatre ans. Alors, comme vont les affaires de vos côtés ? La campagne a-t-elle été belle ?

— Oui, très belle. Il y a eu beaucoup de foin et de blé. La vigne a bonne apparence.

— Tant mieux ! tant mieux ! pauvre mecieu Adolphe, que ça me fait plaisir de vous voir !

La conversation fut interrompue par l'arrivée des chars de foin. On entendit la voix de Samson ; au même instant, une fille boiteuse et louchant d'un œil vint demander la clef de la maison.

— C'est la servante qui a remplacé Jaqueline, dit M^{me} Nâban à voix basse : une *Combière*⁸ qui fait pardine assez tout ce qu'elle peut, malgré sa boiterie.

Adolphe remercia son hôtesse improvisée, puis il alla saluer son oncle et ses cousins. Ceux-ci furent bien étonnés de voir leur jeune parent à la fin du jour, venant de faire un petit voyage. Quand ils eurent entré leurs chars de foin dans la grange et soigné leur bétail, ils causèrent encore pendant quelques moments tous ensemble ; après quoi, chacun étant fatigué, ils ne tardèrent pas à se coucher.

L'oncle César-Ami était bien changé. On lisait le chagrin amer, journalier, sur son visage dur et sévère. Honoré avait encore enlaidi, et Samson portait sa grosse tête en avant, comme si elle cherchait déjà la terre. Triste maison, en effet, que la leur !

Le lendemain matin, pendant que ses fils étaient à l'étable, César-Ami fit quelques questions à son neveu sur sa position et ses affaires. Adolphe lui raconta en peu de mots qu'il avait été malade pendant l'été et qu'il devait mille francs de moins à son créancier.

— Eh bien ! dit l'oncle, mille francs économisés en trois ans, c'est déjà quelque chose. Vous viendrez facilement à bout des cinq cents qui restent. Moi, j'ai eu des revers depuis votre visite. Rien ne va bien chez moi. Rose s'est mariée contre mon gré et n'en est pas plus heureuse pour cela ; Samson fait des écarts que je ne sais comment empêcher, et l'aîné pourrait me donner plus de satisfaction. Je n'ai ni du bonheur, ni de l'honneur avec mes enfants... Quand je pense à cette Rose ! mais, à quoi bon ? tout est fini et je ne lui pardonnerai jamais.

— Pourtant, mon oncle, nous avons tous besoin que Dieu nous pardonne, dit Adolphe avec une respectueuse timidité.

— Pas de ces idées-là, mon neveu ! Dieu commande-t-il aux enfants de désobéir à leurs parents, et d'amener le déshonneur sur les cheveux blancs d'un père ? Rose m'a forcé la main : tant pis pour elle ! Non, ... quand j'y pense !... Si elle avait été sage, si elle eût voulu attendre deux ans, quatre ans, je te l'aurais donnée ; et toi, j'en suis sûr, tu l'aurais rendue heureuse. Mais c'est fini : n'en parlons plus.

Adolphe poussa un profond soupir, puis il essaya de nouveau une parole :

— Mon oncle, je comprends bien votre chagrin, mais je vous assure

8 - Sobriquet donné aux femmes de la vallée de Joux.

qu'un pardon...

— C'est inutile : Rose n'aura de moi que ce que la loi ne permet pas de lui ôter ; rien de plus, et encore on verra ! Quant à son mari, il est hors de mes papiers.

En ce moment les garçons entrèrent pour déjeuner. Tous prirent leur café en silence, comme des étrangers. Samson sortit avec Adolphe.

— Quand pars-tu ? lui demanda-t-il.

— Dans une bonne heure.

— Nous avons le temps d'aller boire une bouteille à l'Angle de roche, viens.

— Samson, reprit Adolphe, ta proposition m'afflige beaucoup. Comment peux-tu boire ainsi dès le matin ? tu veux donc te tuer ? tu nous avais pourtant promis de te corriger.

— Que veux-tu, Adolphe ? je sens bien que tu as raison ; mais c'est plus fort que moi. Il me semble que j'ai le cœur mort si je ne bois pas quelques verres de vin le matin ; il me faut ma ration ordinaire. Je sais bien qu'à la longue je me tuerai, mais je te le dis, c'est plus fort que moi.

— Hélas ! mon pauvre ami, c'est que tu es devenu esclave, et le maître que tu sers — c'est-à-dire le vin — est un maître sans pitié. Si tu craignais la justice de Dieu, tu rentrerais en toi-même. Au lieu d'aller au cabaret, mène-moi chez ta sœur : je ne veux pas être venu ici sans la saluer.

Samson se rendit aux raisons d'Adolphe et le conduisit chez Rose, à l'autre bout du village. Ils la trouvèrent balayant sa maison, quoique le soleil fût déjà bien élevé. Comme elle était changée ! Quelques dents perdues ; des joues creuses, avec des pommettes si foncées qu'elles en paraissaient presque brunes ; peu soignée dans sa mise : enfin, il y avait une bien grande différence entre la fraîche Rose d'autrefois et la jeune mère d'aujourd'hui. Ces deux enfants venus si promptement, le troisième qui ne tarderait pas à naître, et un ménage à diriger, tout cela forme une charge dont le poids incessant ne conserve ni n'entretient la beauté. Le chagrin que Rose avait fait à son père, et le pardon qu'elle ne pouvait obtenir, la suivaient dans la plupart de ses pensées. Et si son mari venait encore y ajouter d'odieux soupçons, il n'en fallait pas davantage pour lui rendre la vie amère. Elle accueillit Adolphe avec beaucoup d'amitié et fut sensible à son souvenir. Marcus n'était pas là, et c'était bien dommage, dit-elle, car il eût sans doute reconduit Adolphe un bout de chemin ; mais il était sorti pour affaires et ne rentrerait que le soir.

Les deux cousins retournèrent du côté de la maison Bortaloux. En passant devant l'hôtel des Amis-Union et Fraternité, Samson prit le

bras d'Adolphe en disant :

— Tonnerre des Indes ! on ne passe pas ici sans trinquer une fois nous deux.

— Essaie de me faire entrer, dit Adolphe : et serrant le bras de Samson de toute la force du sien, il l'entraîna à grands pas, loin du cabaret, sans écouter ses doléances et encore moins ses folles paroles.

— Tu vois bien, Samson, que je suis plus fort que toi, lui dit-il, quand ils furent à quelque distance. Et pourtant je sors de maladie. Il te semble que beaucoup de vin donne des forces : c'est précisément le contraire. L'abus que tu en fais te coupe les jambes et les bras.

— Ah ! pauvre ami ! si j'avais pu boire une bonne bouteille, ce n'est pas toi qui m'aurais mené ainsi par le bras.

— As-tu déjà été au cabaret ce matin ?

— Oui, j'ai bu chopine en revenant de la fromagerie.

— Eh bien, mon pauvre Samson, si tu n'avais pris que ton déjeuner, certainement tu aurais été plus fort que moi.

De Rouhinge à Vaudramont, le voyage d'Adolphe ne présenta rien de remarquable. Le temps était charmant, la route bonne. Adolphe marcha lentement, fit une longue halte dans le milieu du jour et eut la joie d'embrasser sa mère à cinq heures du soir.

Le jour suivant il présenta sa note de dépense à M. Rauthe. Vingt francs de notre monnaie actuelle en six jours : ce n'était pas trop. Maintenant, nous pensons bien que les aubergistes de la vallée de Joux ont fait des progrès dans la manière de dresser leurs mémoires. S'ils avaient conservé les anciens usages d'une génération dès longtemps disparue, ils ne seraient pas à la hauteur de celle qui nous compte encore au nombre de ses enfants. J'ai bien envie, quelque beau jour, d'aller voir un peu ce qu'il en est.

Ici se termine la seconde partie de cette histoire.

FORCE DE LA VIE

Chapitre XIV

DES TEMPS MEILLEURS



C'est le soir. Encore quelques minutes, et le soleil aura disparu derrière les hauts sapins noirs du Jura. En ce moment, il éclaire toute la vallée du Léman d'une douce et tranquille lumière. Le ciel est serein. Nul souffle humide ou froid ne descend des montagnes. La terre est sèche ; et pourtant nous sommes au commencement de septembre. Mais la pluie n'a point paru depuis trois semaines ; quand elle aura pénétré les gazons et les terres labourées, l'automne sera venu, avec son cortège de fortes rosées, de jours nébuleux, de soirées déjà froides. Aujourd'hui le temps est doux, partout : et si la lune se lève pleine et rouge dans une heure, il fera bon se promener autour du village.

Pour le moment entrons dans la maison de M^{me} Juliette. Quatre nouvelles années, depuis que nous n'avons vu la mère d'Adolphe, ont argenté ses cheveux autrefois si noirs. La vaillante femme est encore là, droite et la force au cœur ; mais les signes de la première vieillesse sont visibles sur cette noble figure ; et aujourd'hui, M^{me} Mory a besoin de tout son courage pour ne pas faiblir devant la nécessité.

Un militaire est dans la chambre, avec elle. Il boucle les courroies blanches d'un havre-sac noir, bien garni de tout ce qu'un soldat emporte avec lui en campagne. Appuyé au mur, voici son fusil, sur lequel on ne saurait découvrir la plus petite tache de rouille : ici la giberne polie ; là, un sabre court, dont la garde est ornée d'une dragonne à houppes d'argent. Le shako⁹, revêtu de toile cirée, est sur la table, avec une petite gourde verte et blanche, en guise de tonneau aplati, qui se porte en bandoulière.

9 - [NdÉ] : Un couvre-chef militaire, en forme de cône tronqué avec une visière ; il était souvent en poils et décoré d'une plume, d'un pompon ou d'un galon.

Le militaire est un bel homme, à longue moustache noire tombante aux extrémités, mais ne recouvrant pas la bouche. Il ne porte de barbe, ni en favoris, ni en impériale, bien qu'il lui fût très facile de s'accorder ces ornements. Ses cheveux sont taillés courts, comme il convient, relevés sur le front et ménagés aux tempes.

— Je crois que j'ai tout, dit-il ; mais non, il me manque un Nouveau Testament.

— En voici un que j'ai acheté pour toi ce matin ; il est plus petit que l'autre ; je me servirai de celui que tu laisses.

Adolphe Mory (je ne ferai pas au lecteur l'injure de supposer qu'il n'a pas reconnu notre ancien ami) ouvre le volume, sur la page blanche duquel il trouve ces paroles écrites : « Mon fils, garde ton cœur de tout ce dont il faut le garder, car de lui procèdent les sources de la vie. »

— Maintenant, dit-il, tout est prêt pour demain matin. Nous pourrions être tranquilles ce soir et causer un peu de nos affaires. Qui peut savoir combien de temps nous passerons là-bas ?

Où se rendait donc Adolphe Mory ?

Nos chers compatriotes du canton de Bâle s'étaient battus entre eux tout récemment. Bâle-Campagne voulait ceci, Bâle-Ville prétendait cela. Ne pouvant se mettre d'accord, ils en étaient venus aux mains dans les environs de Liestal. C'est de l'histoire. Bref, la diète suisse, à deux reprises, envoya cinq à six bataillons fédéraux dans le canton de Bâle, pour empêcher toute nouvelle effusion du sang. La compagnie dont Adolphe était un des sous-officiers, venait d'être désignée pour une de ces expéditions pacificatrices et devait, le lendemain, se réunir à Lausanne aux cinq autres qui, avec elle, formaient un des bataillons de service actif.

Mais pendant les quatre années qui viennent de s'écouler depuis le voyage d'Adolphe à la vallée du lac de Joux, que s'est-il passé à Vaudramont chez nos amis ? Ceci est une autre affaire, monsieur, et, pour vous la raconter, permettez-moi d'attendre à demain, lorsque Adolphe Mory sera parti.

Voilà qui est fait : Adolphe a embrassé sa mère. Quelques personnes sont venues lui serrer la main. Édouard Gétroz, le sapeur, est prêt aussi pour le départ, avec son énorme bonnet à poil et son tablier de cuir blanc. Quant à Ferdinand Lube, une de nos anciennes connaissances, il y six ans qu'il vit dans le grand monde, à Paris, chez M. le vicomte Armand de la Mercerie, dont il est le valet de pied.

Adolphe et Édouard sont en route ; M^{me} Juliette rentre chez elle et va essayer de travailler. C'est le moment de parler de son fils et de quelques autres personnes. Reprenons donc le récit où nous

l'avons laissé.

La santé d'Adolphe se fortifia rapidement, grâce à une excellente constitution, à des idées plus justes sur toutes choses, et surtout grâce à la bonne influence de M. Rauthe. Voyant qu'il avait si bien réussi dans le commencement de la cure morale, ce dernier suivit de près son filleul. Adolphe, de son côté, sentait vivement ce qu'il devait à l'énergique vieillard et se laissait volontiers guider par lui. À son retour de la vallée de Joux, il eut soin de rendre à M. Rauthe le reste de l'argent non dépensé : ce fut une occasion nouvelle de parler de ses affaires. Adolphe refusa, pour le moment, l'offre du petit capital destiné à l'achat d'une vache et du fourrage nécessaire. Ce serait assez tôt l'an prochain, si d'ailleurs il ne pouvait absolument se tirer d'affaire par lui-même, ce qui, certes, vaut toujours mieux.

Quelque temps après, comme il donnait les derniers soins à sa vigne, un passant s'arrêta au bas du clos. C'était le même petit monsieur que nous avons vu acheter des pastilles d'althéa, chez M. Protoxyde. Appuyé sur sa canne, il ne se lassait pas de regarder les vigoureux ceps, tous bien alignés, chargés de grappes déjà mangeables. L'intérieur de la plantation était cultivé comme un jardin, et tous les sarments bien attachés, taillés à la même hauteur au-dessus de l'échalas. On sentait ici la force de la vie végétative, avec les soins intelligents du cultivateur. Sans quitter son travail, Adolphe ôta son chapeau pour saluer l'examineur silencieux.

— Bonjour, jeune homme, dit ce dernier en rendant la salutation : si je ne suis pas trop curieux, à qui appartient ce joli *parchet* de vigne ?

— À moi, monsieur.

— Est-ce vous qui le cultivez entièrement ?

— Oui, monsieur.

— La taille ? item les provins, le fossoyage et autres labeurs ?

— Oui.

— Me permettez-vous d'en faire le tour ?

— Certainement : entrez ici, monsieur, et traversez seulement la plantation, comme vous voulez.

Adolphe accompagna son visiteur, sans comprendre le but de ce dernier, qui jeta aussi un coup d'œil au jardin et au verger, puis finit par accepter une chaise devant la maison. Là, il échangea quelques paroles avec M^{me} Juliette, but un verre d'eau fraîche sucrée, après quoi il tint à ses hôtes le discours suivant :

— Vous ne connaissez peut-être pas mon nom, vu que je ne suis domicilié à ** que depuis quelques mois : Carlin-Paginus, ancien notaire pour le district de**. J'ai hérité, il y a deux ans, la vigne de M^{me} Flitte, lieu dit *À la Morse*, rière Vaudramont, comprenant 440

toises ; item, la bande de pré à lac, et le champ Guillet à joux, total de l'ensemble, 884 toises, d'après l'extrait du cadastre. Je viens de voir cette propriété, laquelle, en vérité, est dans un état déplorable. La vigne est étouffée par les herbes, et la moitié du champ n'a pas eu de culture cette année. Comme le bail du vigneron est terminé le 15 novembre prochain, je viens vous demander s'il vous conviendrait de louer le champ Guillet, et de cultiver la vigne de la Morse à moitié fruits ? Je suis tellement satisfait de votre ouvrage, jeune homme, que je me sens disposé à vous faire les conditions les plus favorables.

Tel fut le discours de M. Carlin-Paginus. Adolphe remercia d'une offre aussi obligeante, et demanda huit jours pour y réfléchir. Ce temps écoulé, il fut convenu qu'il cultiverait la vigne à moitié fruits, mais que le propriétaire fournirait 500 pieds de fumier à son compte, pour commencer, et que la rente du champ, fixée à 30 francs, ne serait exigible qu'à dater de la seconde année. Adolphe étant encore mineur, la convention fut faite au nom de sa mère, autorisée à cet effet par M. Rauthe, son conseiller.

Cet engagement parfaitement simple devint pour Adolphe une source de prospérité. Il est vrai qu'il se donna beaucoup de peine pour remettre ce terrain en bon état et que la vigne, en particulier, absorba la plus grande partie de son temps. Le travail nouveau, des engrais en abondance, trois années fertiles donnèrent au jeune cultivateur des résultats magnifiques. Les 440 toises de la Morse produisirent, en trois ans, 19 chars de vin¹⁰, qui, vendus au prix moyen de 150 francs de notre monnaie actuelle, firent une somme de fr. 2850, dont la moitié entra dans la bourse d'Adolphe Mory. Il eut quelques frais d'échalas, sans doute, mais il fut payé de nombreuses provignures, et le champ, bien soigné, ainsi que la bande de pré, lui rapportèrent de beaux bénéfices. Puis, s'il devait dépenser de l'argent en journées de vendange et autres, il avait aussi son propre petit revenu qui, joint au travail de sa mère, était plus que suffisant pour les besoins du ménage.

À la fin de la troisième année, les changements suivants avaient eu lieu dans leur position :

1° Le reste de la dette hypothécaire était payé.

2° Une mesure qui touchait à leur maison, du côté de la montagne, avait été achetée par Adolphe, et démolie. À la place, un passage suffisant pour les chars conduisait directement au verger, par derrière ; et Adolphe y avait aussi installé un bon pressoir, que M. Carlin-

10 - [NdÉ]: Un char de vin comportait 400 pots de vin [p. 61 tiré de *Description de la Ville de Berne: ornée d'un Plan et de quelques Vues...* par N. König (1810)]. Le pot de vin de Berne valait 1,6l. Ainsi un char de vin comporte 653 litres..

Paginus s'était procuré à prix réduit. Dans l'écurie, une jolie vache de taille moyenne se trouvait à son aise. On s'était défait d'une des chèvres et d'un mouton, désormais inutiles. M^{me} Juliette vendait le lait de la vache, à la maison, et continuait à porter au marché une partie des produits de celui de sa chèvre.

Tel était donc, depuis qu'Adolphe avait quitté le collège, le résultat des travaux de la mère et du fils. Plus d'un lecteur dira peut-être que tout cela est bien mesquin et ne vaut pas tant de peine. Nous répondons qu'ici-bas tout est relatif et que, pour Adolphe Mory et sa mère, il y avait certainement plus de jouissance dans ces petites améliorations, que n'en trouve, par exemple, un grand spéculateur dans le gain facile de cent mille francs qui ne changent rien à une position déjà toute faite. Le courtier qui, sans se donner beaucoup de mouvement, gagne en un seul jour quinze cents francs sur ses ventes et achats, est peut-être, en fin de compte, moins heureux que le simple paysan qui lui amène une fuste de vin et siffle en marchant devant ses bœufs. Au moins ce dernier, on peut aisément le croire, n'a pas sur la conscience toutes les paroles dont l'autre s'est servi dans les préliminaires de ses diverses transactions. D'ailleurs, est-ce donc si peu de chose que de se sentir maître chez soi, de ne rien devoir à personne et de posséder la petite propriété que nous connaissons, avec entrée devant, passage derrière, le chemin public à deux pas et toujours une vue magnifique ? Dix mille francs de France pour les Mory, leur bonne santé, leur contentement d'esprit (avec beaucoup de travail du corps), leur intelligence fort au-dessus de la moyenne de leur classe, voilà plus qu'il ne faut pour se trouver heureux et pour l'être en réalité.

Combien qui, possédant beaucoup moins, bénissent le nom de Dieu chaque jour ! Et combien qui, regorgeant de richesses, sont aussi remplis d'inquiétudes, de soucis dévorants ! Le vrai sage a bien tracé la règle du bonheur terrestre lorsqu'il a écrit : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse ; nourris-moi du pain de mon ordinaire. »

Mais comment la veuve Mory se tirera-t-elle d'affaire toute seule, en l'absence de son fils ? La chose n'est pas encore si difficile, pourvu qu'Adolphe soit de retour pour les vendanges. Celles-ci auront lieu dans six ou sept semaines, et l'on peut espérer que l'occupation militaire du canton de Bâle ne durera pas plus que ce temps-là. — M^{me} Juliette sait traire la vache ; elle a l'habitude de la soigner lorsque son fils n'est pas à la maison ; et nul n'ignore qu'une femme, ayant la main beaucoup moins rude que celle d'un homme de la campagne, obtient le lait d'une vache avec plus de facilité et sans causer aucune douleur à l'animal pendant l'opération.

Il faudra, sans doute, faire labourer une portion du champ pour semer

le blé d'hiver : eh bien ! Adolphe y a pourvu en traitant avec un paysan du village. — Pour les travaux des vignes, il suffira d'arracher les rares plantes d'herbes qui repousseront peut-être, toutes les autres cultures sont terminées. Ainsi donc, madame Juliette peut se tranquilliser à cet égard. Ce n'est pas de ce côté-là que pourra venir l'inquiétude.

La nouvelle du départ ayant été très prompte, Adolphe n'avait pas eu le temps d'en instruire son ami Hermann à Vallorbes ; mais il lui écrivait de Bâle.

Le ménage Fleutt allait toujours au mieux ; Hermann gagnait joliment aux forges ; Jaqueline travaillait chez elle, lorsque son petit Adolphe lui en laissait le temps. Les deux amis s'écrivaient trois ou quatre fois par année et se tenaient ainsi au courant de ce qui les intéressait.

De Rouhinge, on ne savait pas grand'chose, si ce n'est que Rose venait d'avoir un cinquième enfant. La passion du vin dominait toujours le malheureux Samson de temps en temps ; Honoré continuait ses tours de bâton à droite et à gauche, et le vieux père Bordaloux s'endurcissait dans l'amertume de la vie.

Le lecteur se souvient peut-être d'un certain Flammint, qui partit à seize ans pour faire un apprentissage de commerce en France. Maintenant c'était un beau monsieur, toujours vêtu à la dernière mode, employé dans la grande maison de banque Rechs-Rechs et fils. Depuis la journée des catéchumènes, toute relation entre ses anciens condisciples et lui avait cessé. Quand on se quitte à cet âge-là et qu'on vit dans un autre monde et dans un autre pays, en un temps où les chemins de fer n'existaient pas encore, il en résulte pour tous une prompte et inévitable dispersion.

Chapitre XV

ANCIEN BATAILLON VAUDOIS



L'état-major du bataillon et les six compagnies se réunirent à Lausanne. Le lendemain, l'inspection de la troupe fut faite sur la place de Montbenon. Cette opération prit beaucoup de temps ; car, à cette époque déjà reculée, l'organisation militaire de notre pays n'avait point cette unité rigoureuse qu'elle a acquise dès lors. Les compagnies comptaient de nombreux surnuméraires, qu'il fallait renvoyer chez eux, et souvent il était difficile de décider entre plusieurs, pour ne commettre aucune injustice. Certes, ce n'est pas peu de chose pour un père de famille pauvre, que de quitter son foyer dans une saison active, laissant femme et enfants sans gagne-pain. Lorsque la compagnie dont Adolphe faisait partie eut subi son épuration, on lui donna un repos d'une heure. Les soldats en profitèrent pour se répandre dans la ville et se restaurer avant de partir. En traversant la place de Saint-François avec un camarade, Adolphe vit Édouard Gétroz parlant avec un autre sapeur beaucoup moins grand que lui, mais dont le visage était aux trois quarts enfoui dans une barbe rousse, épaisse et ondulée.

— Édouard, dit Adolphe à quelque distance, nous allons déjeuner : es-tu des nôtres ?

— Merci, c'est déjà fait, répondit l'invité.

L'autre sapeur, au son de voix d'Adolphe, leva la tête et vint droit à lui. Sa démarche était déjà lourde naturellement, mais le tablier de cuir et le bonnet à poil surmonté d'un grand plumet la rendaient encore plus pesante. Arrivé à deux pas d'Adolphe, il fit le salut militaire et dit :

— Sergent Adolphe Mory, mon très cher cousin, j'accepte à la place du collègue Gétroz ; conséquemment je vais déjeuner avec toi, pourvu qu'on boive autre chose que du tilleul. Tu as de la peine à me recon-

naître, je le vois bien à ton air effarouché ; cependant, c'est moi-même en personne, Samson Bordaloux, sapeur. Comme va la santé, cousin ?

— Très bien, mon brave Samson, et heureux de te savoir des nôtres. Allons donc, nous n'avons pas trop de temps.

— Attends *voir* une minute, que j'ôte cet insupportable tablier, car il n'y a pas moyen de marcher avec.

Samson détacha l'agrafe, prit sans façon sa peau de veau sous le bras et se dirigea du côté d'un restaurant voisin avec les deux sous-officiers. Pendant qu'ils déjeunaient de viande froide, d'une salade et d'un verre de vin, en compagnie d'une vingtaine de camarades, Adolphe demanda des nouvelles à Samson.

— Marcus est aussi par là, répondit ce dernier ; il nous a amenés deux ou trois sur son char ; mais il ne vient pas à Bâle avec nous, quoique sans doute il ne demandât pas mieux que d'endosser son bel uniforme. Rose est restée seule aujourd'hui avec ses cinq enfants.

— Et ton frère ?

— Honoré ! ah ! par exemple, si tu crois qu'il fasse le service militaire ! il a su s'arranger autrement depuis longtemps.

— Et mon oncle ?

— Pas souvent de bonne humeur.

— Ah ! ça, dis-moi, Samson (cette question fut faite à l'oreille du sapeur), es-tu devenu un peu sage ? Maintenant que nous sommes sous les drapeaux, soumis à la loi militaire, à la discipline et à tout ce qui s'ensuit, il ne s'agit pas de manquer à son devoir.

— On y veillera, sergent, on y veillera. À votre santé, camarade ; *ya, ya !* cousin, on y veillera. On dit que les Bâloises sont jolies ; et toi aussi, tu es devenu un beau garçon ; *ya, ya* ; sais-tu l'allemand, cousin ? Demande voir une *flasche* de vieux, Adolphe ; celui-ci est acide comme le diable. On dirait qu'il est bourgeois de Montpreveyres.

— On ne demandera plus rien. Nous avons déjeuné et nous retournons à nos faisceaux. Samson, tu reviens avec nous.

— Oui, mon brave cousin la Sagesse, tu as raison. En disant ces mots, Samson Bordaloux se leva en fredonnant :

Adieu donc, sensible Jeannette.

Au même instant, un caporal entra dans le restaurant et demanda à haute voix le sergent Adolphe Mory.

— Ici, mon brave homme, répondit Samson, dont la langue s'était singulièrement déliée depuis qu'il portait l'uniforme ; ici, le voilà avec sa grande moustache noire, et je suis son cousin. Peut-on vous offrir un verre ?

— Merci, camarade, reprit le nouveau venu, qui, jetant les yeux sur Adolphe, lui tendit une main vigoureuse, noircie au contact du feu, du fer et du charbon.

— Hermann! et toi aussi! quel bonheur! de se retrouver!

Seuls, les deux amis se fussent donné une cordiale accolade; en présence de tant de gens, ils se contentèrent d'un bon serrement de main.

— Comment, dit Adolphe, as-tu laissé ta femme et mon filleul?

— Très bien, mais naturellement un peu tristes de mon départ.

— Nous nous verrons en route, ou enfin à Bâle.

— Oui, oui, tant que cela sera possible. J'ai appris tout à l'heure que tu étais entré ici: il faut vite que je déjeune, car nous allons bientôt partir et il y a *un bout* de Lausanne à Moudon. Adieu, Adolphe; à ce soir.

Les deux sergents et Samson retournèrent à leurs compagnies, ce dernier fort intrigué de connaître le nom du nouvel ami d'Adolphe.

— Alors, dit-il, ce caporal noir se nomme Hermann quoi?

— Hermann Fleutt. C'est le mari de votre ancienne Jaqueline. Il est forgeron.

— Hoho! alors je comprends: suffit; je serai bien aise de boire un verre avec lui. Votre serviteur, messieurs.

Adieu donc, sensible Jeannette.

La peste soit de cet absurde tablier de cuir!

Le bataillon attendit encore plusieurs heures avant de se mettre en route. Enfin l'ordre du départ étant donné, il défila dans les rues de Lausanne, au bruit de tous ses tambours, et bientôt il laissa derrière lui le chef-lieu du canton de Vaud, pour gravir la montée du Chalet-à-Gobet. Le soir, les excellents bourgeois de Moudon étaient occupés à recevoir dignement leurs hôtes, et les cabarets se remplissaient de militaires, tous gais comme des pinsons, quoique bon nombre d'entre eux fussent excessivement fatigués d'une première journée commencée peut-être à trois heures du matin.

Avez-vous fait, monsieur, quelque petit semblant de campagne militaire? Je ne vous demande pas si vous avez marché à l'ennemi, vu le feu à bout portant, croisé la baïonnette: ces exploits-là, l'homme prétend qu'ils sont nécessaires dans certains cas et dans l'état actuel de la société.

Mais si vous avez fait partie d'une petite expédition militaire toute pacifique, vous aurez beaucoup joui de ce que vous aurez éprouvé vous-même, de ce que vous aurez observé chez vos camarades,

transformés tout à coup en miliciens et donnant carrière aux impressions si vives de la jeunesse.

En route, le bataillon observe un ordre convenable. L'avant-garde, à quelque distance, ouvre la marche. Une compagnie de chasseurs en tête est légèrement détachée, puis le gros du bataillon suit avec l'état-major. À la queue, une petite arrière-garde ramasse les traînants, s'il y en a. Tous les soldats marchent à la file, sur deux rangs, l'un à droite, l'autre à gauche de la route. Les officiers sont au milieu, vis-à-vis de leurs places respectives. De temps en temps, les trompettes des chasseurs abrègent les distances par quelque fanfare. La musique du bataillon reprend après eux, puis les tambours font retentir leurs caisses, aux approches des villes qu'on doit traverser, ou dans les divers lieux de halte. — Une chanson commence, en tête du bataillon. De compagnie en compagnie, le refrain est répété jusqu'au dernier peloton. Il en est de même d'un bon mot, s'il n'est ni méchant ni malhonnête ; car, dans ce dernier cas, celui qui l'aurait mis en avant le garderait pour son compte : personne ne lui en saurait gré.

Le commandement de halte est donné : chaque soldat met l'arme au pied ; un tambour *bat à l'ordre*. Il s'agit de la dislocation du bataillon. Une compagnie ira prendre ses logements dans tel village éloigné ; une autre reste avec l'état-major et les grenadiers. Demain, réunion du bataillon dans tel endroit et à telle heure. — Les lieux d'étape sont en vue ; on allonge le pas, afin d'arriver un peu plus tôt. Le fourrier distribue les billets de logement, et chacun se rend chez son hôte de la nuit prochaine, certain d'y trouver bon accueil, bon souper et longue causerie au foyer. Le lendemain le sac paraît moins lourd, les pieds commencent à se durcir, la tête s'habitue à la coiffure militaire. Si le temps est beau, c'est une fête pour tous ; s'il fait vilain, on met la capote grise : elle aura le temps de sécher pendant la nuit chez le bourgeois, et nul ne se permettra d'être enrhumé s'il y peut quelque chose. En campagne, la toux n'est pas de bonne mise ; on s'en passe fort bien ; si malgré cela elle arrive, on la coupe au passage par quelques verres de grog brûlant.

Ainsi voyageaient nos bataillons de milice, il y a quelque trente ans. Vieux souvenirs de jeunesse, vous êtes aussi une étape de la vie ! Heureux qui se souvient d'y avoir trouvé autre chose que le bruit du camp ou les tentations de cet âge ! Avenches, Morat, Aarberg et Buren ; Balsthal où nous aiguîsâmes nos sabres, forêts où nous trouvâmes un homme assassiné au milieu du chemin ; longue montée de Langenbruck.. ; Waldenbourg, adieu ! Deux fois, à vingt ans, je traversai vos campagnes, le sac sur le dos et le mousquet au bras. De Genève à Bâle, sept journées de marche fatigante, mais pleines aussi

de poésie, pour ceux qui savaient la garder avec eux. Aujourd'hui, sept heures sont suffisantes pour transporter un millier de soldats d'une de ces villes à l'autre, sans fatigue et à peu de frais. Pourrait-on dire, après cela, qu'il n'y ait rien de changé sous le soleil ?

Chapitre XVI

BÂLE-CAMPAGNE



Pendant la route, les amis Hermann et Adolphe ne purent se voir que deux ou trois fois, dans les endroits où le bataillon faisait halte pour une heure. Et encore, il fallait se rencontrer en compagnie de nombreux camarades, tous occupés comme eux à se procurer au plus vite quelque chose à manger. Samson se conduisit assez bien, en général; seulement, quand il paraissait le matin avec son collègue Gétroz, on voyait à leurs yeux écarquillés et à leur démarche mal assurée, qu'ils avaient *sapé* mainte bouteille dans la soirée.

Une fois entré dans Bâle-Campagne, le bataillon, comme tous ceux qui faisaient partie de la division, fut disséminé par petites fractions dans chaque localité. Tel village recevait une demi-compagnie; tel autre, une compagnie entière, soit cent vingt-cinq hommes. Cela étant, Hermann et Adolphe furent encore plus séparés que pendant la route. Quand on est sous les drapeaux, il faut dire adieu à sa volonté personnelle. Obéir, soit activement, soit d'une manière passive, tel est le lot du soldat. — Le travail positif se bornait à peu de chose: deux exercices par jour, de temps en temps une nuit de garde, quelques patrouilles à faire ou à recevoir; changer de cantonnement deux fois par semaine, — c'était tout. Il restait donc beaucoup de temps libre aux militaires; mais ils ne pouvaient l'employer à se visiter d'un village à l'autre, chacun devait rester dans son quartier.

Les uns passaient leurs loisirs au cabaret: là, des cartes à la main, ils employaient de longues soirées à jouer, et souvent plusieurs écus d'empire disparaissaient d'un seul coup. Mais, plus souvent encore, l'enjeu ne se montait qu'à quelques batz, et tout se terminait par une bouteille. D'autres jeunes gens plus actifs, aimant le grand air, s'adonnaient au jeu de quilles. Là aussi, des sommes considérables

pour des miliciens, la plupart paysans, passaient d'un gousset dans l'autre, non sans regrets cuisants, non sans soupirs intérieurs : parfois même il en résultait de violentes disputes. Les vaincus juraient leurs grands dieux de ne plus toucher à une boule, et le lendemain ils étaient des premiers à la lancer.

Il y en avait qui, secouant tout frein de pudeur et d'honnêteté naturelle, couraient les aventures galantes, sans penser qu'ils portaient l'inquiétude et le trouble dans les familles, peut-être même la ruine morale.

Quelques-uns aidaient leurs hôtes dans les travaux des champs, et ceux-là, certes, méritaient bien une louange. Beaucoup flânaient en curieux autour des villages, et ainsi les jours se succédaient plus ou moins rapidement. Ceux qui écrivaient avec facilité faisaient des copies pour les fourriers, dont les comptes sont toujours nombreux et compliqués ; ou bien, ils racontaient à leurs parents, à quelque ami, à la bien-aimée, tout ce qu'ils remarquaient dans le pays. On peut penser qu'Adolphe se trouvait dans cette catégorie. Sa mère reçut, de temps en temps, quelques pages serrées, pleines d'affection filiale et de récits divers. Adolphe écrivit aussi à M. Rauthe et à M. Carlin-Paginus.

Hermann avait bien des choses à dire à sa femme, mais la plume ne lui était pas aussi familière que le marteau. Quant à Samson, il ne donna de nouvelles à personne (à quoi bon ? pensait-il), si ce n'est une fois, pour écrire à son frère la lettre suivante :

Itingen, 20 septembre 18... « Honoré frère Honoré,

» Je t'écris ces deux lignes pour te dire que je me porte bien et que le vin du canton de Vaud coûte dix batz le pot dans ce pays. Je ne parle pas de celui qu'on récolte dans ces vallées. Or, tu comprends si les écus d'empire sont vite flambés ! J'ai changé l'avant-dernier *des douze* hier au soir. Ainsi dépêche-toi de m'en envoyer une dizaine. Mon collègue sapeur Édouard Gétroz m'a bien offert de m'en prêter quelques-uns ; si tu tardais trop, je me verrais donc dans la dure nécessité de recourir à un emprunt, sous ta garantie. Tous les cinq jours, le soldat reçoit dix batz de paie ; juste de quoi boire la goutte le matin. On dit que nous passerons encore un mois dans ce pays, où les raves croissent toutes seules. Je salue le père, Rose (que chante Marcus ?) et la voisine Nâban, si elle demande de mes nouvelles. J'ai fait la connaissance du mari de notre ancienne Jaqueline ; c'est un homme bien tapé et de bon conseil, comme le cousin Adolphe, qui est aussi par là avec nous.

» Très honoré frère Honoré, je suis ton frère

» SAMSON.

» Adresser à Itingen, canton de Bâle en Suisse. Pas besoin d'affranchir ; c'est la Confédération qui paie.»

Cette lettre reçut la réponse suivante :

Rouhinge, le 23 septembre 18...

« Cher frère,

» Ta lettre est arrivée ce matin. Je te réponds tout de suite et joins à ceci les dix écus d'empire que tu demandes. Avec les douze que tu as emportés, cela fait donc vingt-deux (je dis 22), que je *marque* à ton compte. — Le père n'est pas bien ; je crains qu'il ne tombe tout à fait malade. Rien de nouveau dans le village. Je sème à force ; la terre va bien.

» HONORÉ BORDALOUX.»

Telles étaient les relations intimes des deux frères.

Dans ses moments de loisir assez nombreux, Adolphe Mory examinait l'agriculture des divers cantonnements où il séjournait. Ces champs de raves, dont le sapeur Samson avait l'air de se moquer dans sa lettre à Honoré, lui paraissaient une récolte excellente et parfaitement bien entendue. À Vaudramont on ne pouvait l'obtenir qu'à grand'peine après celle des blés d'hiver. Les terres étaient probablement trop *fortes*, et l'atmosphère pas assez humide en septembre, pour que la petite plante capricieuse pût bien prendre racine et se développer rapidement. Il voyait de l'épeautre pour la première fois et comprenait les précieuses ressources de cette céréale, qui donne une farine supérieure à celle du plus pur froment. Il examina aussi de près la culture des arbres fruitiers et celle, en particulier, d'une espèce de prunier dont le petit fruit bleu-noir, séché au four, se vend dans le commerce sous le nom de *pruneau de Bâle* et s'exporte, dit-on, jusqu'en Amérique.

Dans les habitations rustiques, il admirait l'industrie rubannière ; souvent il fit mouvoir la machine à tisser, pendant que la jeune ouvrière surveillait le jeu des navettes, pour s'assurer que tout allait aussi bien que si elle eût tenu elle-même le manche du métier.

Un jour, ayant obtenu un congé de quelques heures par grande faveur, il alla voir le Rhin à Augst, l'ancienne Augusta Rauracorum, aujourd'hui un simple village. La vue du fleuve, qui coule ici large et tranquille, fit une impression saisissante sur son imagination. Les grandes eaux en marche pour l'Océan, sans que rien les arrête, n'est-ce pas une image frappante de notre destinée à tous ? Âges du

monde, nations, peuples, rois, généraux, soldats ou paysans, ce spectacle nous crie : « Marche ! le rendez-vous est à l'éternité ! » — Les compagnons d'Adolphe jetèrent des galets sur les ondes pour en voir les ricochets ; ils s'amuserent bien, chantèrent de joyeux couplets au retour et se trouvèrent ainsi amplement satisfaits. Adolphe Mory avait besoin d'autre chose ; pour lui la vie tout entière ne se composait pas de la plus longue carrière terrestre : il fallait qu'il sût où cette vie aboutit quand elle se termine ici-bas. Ce grand mystère, il en trouvait la clef dans l'évangile, qui, de jour en jour, lui était plus cher. Il commençait à connaître véritablement le Sauveur. Son christianisme avait perdu le vague dans lequel il se mouvait autrefois. Une chose, pour lui, était certaine : c'est que Jésus-Christ est venu chercher ceux qui sont perdus ; et il sentait bien que s'il devait être jugé sur ses œuvres, quelque honorables qu'elles fussent aux yeux des hommes, devant le Dieu très saint il serait condamné. Le Nouveau-Testament contenait sans doute des choses qu'il ne comprenait pas, d'autres qui lui paraissaient contradictoires ; mais, simple et droit de cœur, il lui suffisait que les paroles de Jésus fussent vraies, les faits de sa vie certains, pour que la vérité éternelle eût été apportée par l'Homme-Dieu sur la terre. Partant de là, tout était vrai dans la Révélation pour lui ; et si beaucoup de paroles contiennent encore des obscurités ou des mystères insondables, un jour viendra où la lumière brillera pleine et entière. Alors, comme dit l'apôtre, ce qui est imparfait sera aboli. — La *Parole* est la vie, et cette vie est la lumière des hommes. Mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises. C'est cette *Parole faite chair* qu'Adolphe Mory voulait prendre pour guide et pour fondement de sa foi. — Il lui eût été bien doux de s'entretenir de ce sujet avec son ami Hermann Fleutt, qui, plus ancien que lui dans la pratique d'une piété sincère, et plus fort, lui aurait fait part de ses expériences. Mais les deux amis ne se voyaient que très rarement et pendant des instants fort courts.

En embrassant son fils au moment du départ, madame Juliette lui avait dit :

— Écoute, mon cher Adolphe ; tu vas avoir bientôt vingt-six ans ; je me fais vieille. Si tu rencontrais dans ton voyage une aimable fille de paysans comme nous, je serais toute disposée à l'aimer. Je n'ai pas besoin de te dire quelles qualités je lui souhaite.

Comme sa mère, M. Rauthe lui donna le conseil de chercher femme en chemin, prévoyant qu'il lui serait difficile de se marier à Vaudramont, où toutes les filles allaient aux danses. — Jusqu'à présent, Adolphe n'avait rencontré aucune jeune personne qui lui plût décidément, et l'on comprend, du reste, que le temps était mal choisi pour faire la

découverte en question. Ici encore, Hermann, qui savait l'allemand, aurait pu lui être utile. Pour Adolphe, tout ce qu'il avait pu attraper de cette langue difficile, se bornait à la nomenclature usuelle des objets indispensables à la vie. La belle façon qu'il aurait eue à faire l'aimable auprès de quelque charmante fille d'un riche paysan bâlois !

Un jour, le bataillon faisant halte dans un village bernois et l'auberge étant déjà remplie, des militaires s'approchèrent d'une maison, devant laquelle se tenait une jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit l'un d'eux en portant la main au shako, auriez-vous l'obligeance de nous vendre un pain et quelque chose à manger ? il n'y a plus de place à l'auberge.

La Bernoise prit sans doute cette demande pour un compliment, car elle répondit : *Pien opplichée*.

Un des jeunes gens dit alors à ses camarades : — Laissez-moi lui parler, puisque vous ne savez pas l'allemand.

Le chasseur s'avança tout près et dit à haute voix :

— *Yungfer, Speck!*

Mots magiques ! (le Vaudois ne savait que ces deux-là). Presque à l'instant même, on vit apparaître du pain et tout ce que la fraîche Bernoise avait à sa disposition chez elle.

— Eh bien, vous voyez, dit le joli garçon triomphant, comme c'est utile de savoir quelque chose en campagne : il ne s'agit pas d'être des ignorants comme vous, ni d'avoir la *comprenette* aussi dure.

Chapitre XVII

UN COUP DE FEU



n mois s'était écoulé depuis l'entrée du corps d'occupation dans le canton, et le bataillon vaudois n'avait pas encore vu Bâle-Ville. De Rothenfluh à Bubendorf, de Langenbruck à Augst, tout Bâle-Campagne avait logé, nourri et reçu cordialement nos compagnies. Ne ferait-on pas aussi un petit séjour dans la capitale? Comme les autres bataillons suisses, Vaud entendait bien serrer la main du riche commerçant, boire son margraviat et faire connaissance avec les fameux *lekerly*, après avoir absorbé le schnitz gras et le vin froid des campagnards.

Quand donc son tour fut venu, un samedi, le bataillon vaudois se dirigea du côté de Bâle. Parti le matin de l'extrémité opposée du canton, il avait fait halte à Liestal. Durant la route, les soldats furent joyeux. Passer un dimanche à Bâle, flâner dans les rues, le sabre au côté, n'était-ce pas une fête pour tous? Aussi chantèrent-ils beaucoup en chemin. Et le fameux refrain du trouper :

*« Quand on a soif, on boit la goutte.
Peut-on voyager plus gaîment? »*

fut répété cinquante fois sur tous les tons. La chanson du chasseur ne fut pas non plus oubliée, ni celle de nos braves camarades des Ormons, qui se terminait par ce vers :

« Sous l'ombra-ha! -ge de l'ormeau. »

Enfin le Munster¹¹ fut aperçu, et bientôt la troupe fit son entrée dans la ville. On distribua les billets de logement, puis les militaires se

11 - La cathédrale de Bâle.

rendirent chez leurs hôtes. Ordinairement, Adolphe Mory ne demandait aucune faveur en fait de billets : billets pour deux, pour quatre, pour six hommes, tout lui était bon. Cette fois-ci, il eut la fantaisie d'en avoir un pour lui seul. À force de chercher dans la liasse que le fourrier tenait à la main, ce dernier en trouva un et le donna à Adolphe, qui ne regarda pas même l'adresse. À quoi bon ? Quand une ville comme Bâle reçoit dans ses murs huit cents militaires pour trois jours, on peut être certain que l'autorité municipale ne leur a donné que d'excellents logis.

Le billet d'Adolphe portait en allemand ce que nous traduisons ci-après en français :

« M. Fritz Andermatt, au Petit-Bâle (nom de la rue et numéro de la maison), recevra un militaire pendant trois jours et lui fournira logement, lumière, nourriture et place au foyer. »

Le Petit-Bâle, c'est de l'autre côté du Rhin, sur la rive allemande. En longeant les rues qui conduisent à l'unique pont jeté sur le fleuve, Adolphe rencontra le sapeur Samson, qui, avec trois autres camarades, cherchait les numéros de leurs billets. Il les salua, leur dit où il serait logé, et continua sa route.

— Tonnerre des Indes et de toutes les Espagnes ! disait l'irritable Samson, qui se sentait fatigué, que les Bâlois sont drôles avec leurs rues de 547 maisons ! Pourquoi ne pas diviser tout cela en quatre ou cinq pelotons, au lieu de n'avoir qu'une seule compagnie ? Il faudra passer le reste du jour à chercher le bourgeois. — Eh ! dites donc, l'homme de Bâle ! où trouve-t-on cette rue et ce numéro ?

Et il présenta son billet au passant qu'il avait ainsi apostrophé. Celui-ci lut l'adresse et donna les indications nécessaires.

— Bien obligé, mon révérend, reprit Samson. — Élisée, regarde un peu les belles pipes de porcelaine devant ce magasin ; j'ai bien envie d'en acheter une pour la donner au sergent Mory. Peut-on voir une plus charmante personne que la particulière qu'on a mise en portrait sur celle-ci ?

— C'est vrai qu'elle est jolie.

— Combien cette pipe-là, monsieur de Bâle ? fit Samson en entr'ouvrant la porte du magasin.

— Trois francs avec tuyau ; deux francs la tête seule.

— Trois francs ! honorable marchand, c'est trop : il me faut servir la patrie dix jours pour gagner trois francs. Je vous salue : mon cousin se passera volontiers de pipe, et d'autant mieux qu'il ne fume pas. — Trois francs ! comme il y va, ce gros joufflu ! reprit-il cinq pas plus loin : il me paraît qu'il en gagne plus que nous autres.

Mais Adolphe passe le pont du Rhin ; il admire les ondes puissantes,

d'un vert prononcé, qui s'en vont chercher les prairies allemandes. Voici la rue du Rhin, puis une autre : c'est là. Il entre dans une maison de modeste apparence. Au fond d'un corridor de rez-de-chaussée, il lit sur une porte : *Fritz Andermatt, tisserand.*

« Eh bien ! pensa notre sergent, je ne serai pas logé chez un baron de la finance : tant mieux ; si ma mère devait recevoir aujourd'hui un militaire, il se trouverait aussi bien chez elle que dans la maison des riches Gétroz, nos voisins. »

Il heurte et laisse tomber la crosse de son fusil sur le plancher. Une jeune femme vient ouvrir, reçoit le billet, le lit, puis invite le militaire à entrer. Au moins Adolphe croit qu'on lui dit, en allemand, de prendre la peine d'entrer. On le conduit dans une chambre parfaitement simple et propre, après quoi il entend de nouveau un petit discours qui se termine par ces mots : « *Herr Andermatt Mittagessen.* »

— Madame, répond Adolphe, depuis un mois que nous sommes dans le canton de Bâle, il ne s'est pas passé de jour sans que j'aie regretté vivement mon ignorance. Je ne sais pas l'allemand, et c'est une honte pour un Suisse, n'est-ce pas, de ne pouvoir parler une des langues nationales de son pays. À cet égard, comme sans doute à beaucoup d'autres, les Bâlois nous sont très supérieurs.

À son grand étonnement, la dame de la maison reprit avec un sourire très franc et presque sans accent :

— J'aurais dû m'exprimer tout de suite en français, monsieur. Excusez-moi. Je vous disais donc que M. Andermatt sera de retour pour le dîner, dans peu d'instant ; mais que si vous vouliez, en attendant, manger quelque chose ou boire un verre de vin, je vous l'apporterais ici.

— Merci beaucoup, madame. Je n'ai besoin de rien pour le moment, si ce n'est de déposer mon sac et mon armement. Grâce à Dieu, ajouta-t-il, tout paraît s'arranger dans votre canton, et l'on peut espérer qu'il n'y aura plus de sang versé.

— En effet, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à vivre en paix les uns avec les autres. — Si vous voulez profiter de la chambre voisine, elle est moins froide que celle-ci et tout à fait à votre disposition.

Cela dit, la jeune femme salua son hôte et se retira.

Pendant qu'Adolphe mettait son équipement en ordre, qu'il brossait ses habits, se rafraîchissait le visage avec de l'eau froide et arrangeait coquettement son bonnet de police sur ses cheveux noirs, il pensait :

— M^{me} Andermatt n'est certainement pas aussi jolie que l'était ma cousine Rose à vingt ans ; mais elle a quelque chose d'autrement plus comme il faut dans l'expression, de plus digne et de plus intelligent dans sa manière. Elle est très jeune : vingt ou vingt-deux ans ; mariée

depuis peu de temps sans doute. Quels yeux parlants ! quels magnifiques cheveux blonds, et quelle jolie tournure ! Mais c'est pourtant un peu drôle qu'elle porte une robe de milaine pareille à celle de ma mère : du reste, comme ils sont tisserands, je le trouve assez naturel. »

C'est ainsi qu'Adolphe Mory se permettait des remarques et des comparaisons. Le cœur de l'homme et l'imagination font vite du chemin : avant d'entrer dans la chambre voisine, Adolphe avait déjà ajouté à ses commentaires sur M^{me} Andermatt, qu'il donnerait tout au monde pour rencontrer une jeune fille pareille, pourvu qu'elle consentît à devenir sa femme.

Un bruit de pas se fit entendre dans le corridor ; c'était le maître de la maison qui rentrait. Adolphe attendit encore une minute avant de paraître ; M. Andermatt vint lui-même le saluer.

— Soyez le bienvenu, sergent vaudois, lui dit-il, et allons dîner. Vous êtes chez des hôtes qui ne sont pas riches, mais qui vous reçoivent avec plaisir. Pour commencer la connaissance, nous allons nous serrer la main en compatriotes : touchez là !

Enchanté d'une réception aussi cordiale, Adolphe y répondit de la même manière.

— Je suis sûr, ajouta M. Andermatt en ouvrant la porte de la chambre, que ma sœur Lisa ne vous a pas pressé de boire un verre de vin en arrivant : elle vous l'aura pourtant bien offert ?

Ces deux mots de révélation sur les liens de famille de ses hôtes portèrent le trouble dans l'âme d'Adolphe.

Une palpitation de bonheur agita les boutons brillants de sa veste bleue, et c'est à peine s'il put répondre d'une voix ferme que M^{lle} Andermatt lui avait gracieusement offert tout ce dont il pouvait avoir besoin.

La pièce où ils dînèrent était grande ; elle servait de salon, de chambre à manger et d'*ourdissoir*. Des chevilles, plantées à des poteaux le long des murs, étaient chargées de fil superbe, destiné à la chaîne de quelque longue pièce de toile ; celui qui devait servir à la trame était déjà disposé en *cannettes*¹², dans une caisse à compartiments. Il y avait aussi des sacs contenant des pelotons ; puis une armoire vitrée, garnie de laines diverses à tisser, de cotons teints, etc. Tout était brillant de propreté et tenu dans un ordre admirable. Mais le sergent vaudois ne fit pas une grande attention à ces objets ; s'il avait osé examiner quelque chose, c'eût été bien mieux les beaux yeux de M^{lle} Lisa Andermatt, sa manière aisée de servir le dîner, d'offrir avec grâce sans insister trop, sa conversation agréable.... enfin, avouons-

12 - Bobines allongées qui se placent dans la navette du tisserand.

le : Adolphe se sentait fortement attiré.... disons tout : son cœur était pris. Ce n'est pas le premier garçon de vingt-six ans auquel pareille chose soit arrivée en si peu de temps, et l'on peut ajouter que ce ne sera pas le dernier. Pourquoi ? comment ? je l'ignore : mais je vous certifie, monsieur, que cela est ainsi.

Et peut-être cette vive émotion était-elle encore augmentée en ce moment chez Adolphe, par l'espèce de piège dans lequel — très innocemment, sans doute, et très sagement à notre avis, — Lisa Andermatt l'avait fait tomber à son entrée dans la maison. Au lieu de lui dire que *Monsieur Andermatt* rentrait à midi, si elle eût d'abord parlé de son frère, qui sait si Adolphe Mory, impressionnable comme nous le connaissons, n'eût pas cherché tout de suite à lier conversation avec elle, au lieu de soigner son fusil, son sabre et sa giberne ? Et le frère, en arrivant, aurait pu trouver M. Adolphe Mory causant avec M^{lle} Lisa et cherchant déjà à lui plaire. Quoiqu'il fût animé d'intentions honorables et parfaitement droites, il valait mieux pour le jeune homme que son imagination ne pût franchir d'un seul bond tout l'espace qu'elle avait à parcourir, avant d'arriver au point où il se trouvait, maintenant que le frère Andermatt était là. — Tel est mon avis, monsieur ; si vous en avez un meilleur, je n'en suis pas juge.

Mais le fait en lui-même admis, s'ensuit-il que le sergent Adolphe Mory ait agi précisément comme il l'aurait dû ? Je ne le pense pas. Non, je crois au contraire qu'il s'est très imprudemment avancé dans un chemin où il peut rencontrer de terribles obstacles à son amour naissant. Si, par exemple, M^{lle} Lisa Andermatt était fiancée à quelque honnête et beau garçon du Petit-Bâle, ou enfin, fiancée à n'importe qui, voilà une situation excessivement amère. Et quand même (ce qui est le cas présent) M^{lle} Lisa Andermatt ne serait pas fiancée, il se peut fort bien que le sergent Adolphe Mory ne lui plaise pas du tout, il se peut qu'elle ne veuille pas épouser un *Welscher*, il se peut tout simplement qu'elle ne puisse quitter son frère Fritz. Il se peut qu'elle soit immensément riche ou qu'elle ne possède pas un centime. Il se peut donc toutes sortes de choses, dix ou quinze, dont une seule est déterminante pour un refus. Et alors, vous voyez où cela conduit Adolphe Mory. N'eût-il pas montré plus de sagesse en fermant la porte de son cœur et en ordonnant à son imagination de s'arrêter tout de suite, quitte, après ces mesures de simple prudence, à examiner la situation avec calme, y mettant le temps nécessaire, etc. ? Au lieu qu'au point où il va se trouver du premier coup, il lui sera impossible de reculer.

Mais c'est assez de réflexions sur ce sujet difficile : les plus clairvoyants comme les plus simples s'y laissent bien vite égarer.

Après le dîner, Fritz Andermatt engagea son hôte à se reposer un

peu dans sa chambre. Comme Adolphe avait marché pendant toute la matinée, Fritz pensait qu'il devait être fatigué. Vers les quatre heures, si cela lui était agréable, il irait faire une promenade en ville avec lui. Adolphe répondit qu'il voulait écrire à sa mère, et qu'ensuite il ferait avec plaisir une promenade. M^{lle} Lisa offrit de l'encre et du papier, qui furent acceptés avec reconnaissance. Voici la lettre d'Adolphe :

« Bâle, ce *** octobre 18..

« Ma chère mère,

« Nous sommes à Bâle-Ville depuis quelques heures seulement, et, pour ce qui me concerne, il s'est passé une chose dont je veux te faire part tout de suite. Je vois un devoir positif à t'en entretenir, car j'ai besoin de tes conseils, mère chérie. Tu te souviens de celui que tu me donnas au moment de mon départ : or, depuis un mois que nous sommes dans ce pays ou en route, je n'avais rencontré personne qui me plût décidément. Aujourd'hui, ma mère, j'ai vu *celle* qui va désormais occuper mon cœur et mes pensées (ici les noms, le portrait et le récit que nous connaissons). Je ne suis plus un enfant, ma mère, quoique je reconnaisse avoir été entraîné à l'instant même à donner mon cœur à M^{lle} Andermatt. Ce qui est fait, je ne puis l'empêcher, et je me dis parfois que c'est Dieu qui m'a conduit dans cette maison. Le temps presse, tu le comprends : après-demain déjà, nous quitterons Bâle-Ville, et qui sait si je pourrai y rentrer ? Je veux donc être en mesure d'écrire, avant mon retour au canton de Vaud, si je vois que cela me soit permis ; sinon, je tâcherai de tuer un sentiment déjà trop fort pour que je puisse le conserver sans espoir. — Ici, je ne suis connu que d'Hermann, et encore nous ne nous voyons presque pas. Je voudrais donc, chère mère, quelques lignes de toi au plus vite, une petite lettre de notre excellent ami, M. Rauthe, et trois mots de M. Carlin-Paginus. Explique-leur ce qui me concerne, comme tu croiras pouvoir le faire sans rien compromettre : et à la garde de Dieu ! C'est du fond du cœur que j'écris ces quatre derniers mots. Demain, je t'enverrai une seconde lettre ; attends de l'avoir reçue pour me répondre.

« Nous espérons être licenciés dans dix ou quinze jours ; ainsi nous aurons encore le temps d'arriver pour les vendanges. Samson est à peu près toujours le même ; cependant il boit moins. Édouard se porte bien. — Oh ! si je pouvais réussir dans mon projet, mère chérie, combien nous serions heureux !

« ton ADOLPHE.

« Adresse : chez M. Fritz Andermatt, tisserand, au Petit-Bâle. »

Lorsque la lettre fut cachetée, Adolphe se dirigea vers la fenêtre de sa chambre et l'ouvrit. Devant lui était un jardin et de quelques toises, entretenu avec soin et beaucoup de goût. M^{lle} Lisa y entra en ce moment, portant un panier. Elle s'arrêta en voyant Adolphe à la fenêtre ; mais, se ravisant aussitôt, elle fit quelques pas et cueillit le légume nécessaire à la soupe du soir et pour le dîner du lendemain. Adolphe vit tout de suite qu'elle s'acquittait de ce travail avec une adresse remarquable, comme aurait pu le faire sa mère.

— Vous avez de beaux légumes, mademoiselle, lui dit-il, et votre jardin est une miniature.

— J'aime beaucoup le jardin, répondit-elle, mais ce petit carré de terre est négligé depuis quelque temps.

— C'est M. votre frère qui le cultive ?

— Non, c'est moi. Mon frère est déjà bien assez occupé à son métier. Vous avez sans doute un beau jardin dans votre campagne ?

— Non, mademoiselle, nous n'avons qu'un joli et excellent potager. Ma mère et moi nous le cultivons ensemble.

— Je crois que mon frère vous attend, monsieur, si vous voulez sortir avec lui.

En disant ces mots, M^{lle} Lisa quitta le jardin et en ferma la porte. Adolphe passa le baudrier de son sabre sur l'épaule droite, se coiffa du shako à galon d'argent, mit des gants jaunes de peau de daim et se rendit devant la maison, où il trouva son hôte qui lui offrit un cigare.

— Merci, M. Andermatt ; je ne fume pas.

— Par goût ou par raison ?

— Un peu les deux motifs ; mais je ne crains pas le voisinage d'un fumeur.

Un instant après, ils marchaient à côté l'un de l'autre, dans les rues du Grand-Bâle.

Chapitre XVIII

Faits Divers



Pendant le dîner, ils avaient déjà fait bonne connaissance, mais sans entrer dans aucun détail intime sur leur vie. Dès le premier abord, Adolphe Mory et Fritz Andermatt avaient compris qu'ils pouvaient s'accorder une confiance réciproque. Les Andermatt étaient pieux, de cette vieille et solide piété qui consiste à aimer Dieu et le prochain. Bien qu'ils eussent peu parlé de religion, les trois habitants de l'appartement Andermatt savaient déjà que la base de leur foi était la même. C'est ici que les gens du monde avec tout leur esprit, les savants avec toute leur science, ne sont pas à la hauteur du plus simple disciple de Jésus-Christ. Sachant combien son Sauveur divin l'a aimé le premier, celui-ci est tout disposé à aimer ses frères ; et lorsque le sceptique ou l'indifférent n'éprouve que de la froideur et se tient sur la défensive en fait de trop prompt abandon affectueux, le chrétien sent déjà l'amour fraternel réchauffer son cœur. Les autres, le plus souvent, se bornent à l'expression d'une politesse tout extérieure, sur laquelle personne ne voudrait s'appuyer trop fortement.

Fritz Andermatt avait trente ans au moins, le visage pâle comme tous les tisserands, et la taille un peu moins élevée que celle d'Adolphe. Non plus aimable qu'Hermann Fleutt, mais plus causant, plus expressif, c'était aussi un caractère d'une trempe solide. On voyait qu'il avait reçu une instruction supérieure à celle des hommes de sa profession, surtout de ses confrères bâlois. À en juger par son établissement, la clientèle se composait des bons paysans de la contrée voisine. Il ne tissait guère de toile commune, mais les pièces fines, les nappages, les *grisettes chinées*, celles à raies, les milaines de choix, etc. À la suite de deux ou trois questions d'Adolphe, il lui fit le récit suivant, tout en marchant :

— D'après ce que vous me dites de votre position isolée, mon cher hôte (mais donnez-moi le bras, nous aurons mieux l'air de deux amis), je vois que vous avez aussi une pièce difficile sur votre métier. Avec le secours de Dieu et du courage, nous en viendrons à bout. Voici ce que nous sommes, ma sœur et moi : seuls au monde de notre famille. Mon père était tisserand, comme son fils ; il mourut dans la force de l'âge, pendant que je faisais mon tour de France, il y a six ans. Ma sœur en avait alors seize. Je m'empressai de revenir auprès de ma mère, et mon premier soin fut d'envoyer Lisa dans le canton de Vaud, pour y apprendre le français. Nous y avons une parente ; c'est chez elle que je conduisis ma sœur ; elle y passa trois ans, occupée aux soins du ménage et aux travaux de la campagne. Notre parente était restée fermière d'un domaine, après la mort de son mari. Lisa a la passion de la vie en plein air, et tout ce qu'elle aime le plus après son frère, c'est son jardin : quoiqu'elle soit ma sœur, je puis bien vous dire qu'elle a un charmant caractère. Au bout de ces trois ans, nous la fîmes revenir, car elle parlait le français presque mieux que sa langue maternelle ; et d'ailleurs ma mère tomba malade. Hélas ! mon cher M. Mory, Dieu nous la reprit bientôt, cette excellente mère. Priez-le de vous conserver la vôtre. Lisa est donc restée seule avec moi, faisant le ménage et m'aidant de son mieux dans mon état de tisserand. Maintenant, voyez cette rue ; c'est la rue des Missions. Un jour, Bâle donnera l'exemple à bien des pays, vous verrez. Ses missionnaires iront porter l'Évangile aux extrémités de la terre. — Mais je tiens à vous dire encore un mot sur ma position, parce qu'étant logé chez moi demain et après-demain, il est bon que vous soyez un peu plus au courant de mes affaires. Je me marie prochainement ; ma fiancée, qui est de Bâle et orpheline comme ma sœur et moi, n'a de jour libre que le dimanche. En sortant du culte public, elle vient à la maison et dîne avec nous. Elle sera donc là demain. Vous voyez que je vous considère comme un ami, puisque je vous fais une telle confiance. — Ceci, mon cher, est le quartier St. Pierre. Les maisons à droite de la rue ont presque toutes des balcons de l'autre côté, et une vue magnifique sur le Rhin. Remarquez ce monsieur que je vais saluer : le connaissez-vous ?

— Je ne connais personne à Bâle, excepté M^{lle} votre sœur et vous.

Fritz Andermatt ôta son chapeau et s'inclina respectueusement. Le passant lui rendit son salut et continua sa marche solitaire. C'était un homme de haute taille, mince et vêtu entièrement de noir. Il tenait sous le bras gauche un portefeuille. Adolphe put bien voir cette figure grave, ces traits pâles, fortement sculptés, sur lesquels on remarquait le reflet de la méditation sérieuse, la profondeur de la pensée, et ce quelque chose de distingué, de fin, de doux et de triste à la fois, qui

de l'âme se répand sur l'expression habituelle du visage.

— Vous ne le connaissez pas, reprit Fritz Andermatt : c'est pourtant un de vos compatriotes, dont le nom a déjà retenti en France et bien loin de nous.

— Vinet ! dit subitement Adolphe en se retournant.

— Oui, mon cher hôte, c'est *vo*tre Vinet.

Le professeur déjà illustre à cette époque, le grand écrivain défenseur de la liberté religieuse, le chrétien humble et fraternel, eût bien volontiers serré la main du sergent vaudois, s'il avait pu penser que ce simple ouvrier de campagne servait le même Dieu que lui.

Quand ils l'eurent perdu de vue :

— J'ai l'intention de vous présenter à ma fiancée, dit Fritz Andermatt.

Bientôt ils entrèrent dans un magasin d'étoffes. Une demoiselle assez grande, au teint paie comme Fritz, et les cheveux d'un noir mat, mesurait une pièce de toile de coton.

— C'est Charlotte, dit Fritz, et il la salua d'un doux sourire, auquel elle répondit de même, tout en continuant son opération :

— Sept, — huit, — neuf, — dix — et onze.

Ici, elle s'arrêta, fit une entaille à la place et déchira la toile d'un seul effort des mains.

— Charlotte, je vous présente mon hôte, M. Adolphe Mory, du canton de Vaud. Voulez-vous que Lisa se trouve demain à l'église française ? Nous reviendrons de là à la maison.

— Oui, je veux bien.

— C'est entendu. À demain.

Lorsqu'ils furent à la rue, Fritz demanda au sergent comment il trouvait sa fiancée.

— Très bien, répondit celui-ci ; c'est une belle tête.

— Un peu pâle aussi, comme nous autres ouvriers tisserands ; la vie du magasin est excessivement fatigante pour elle : toujours lever les bras, toujours parler, toujours calculer. Mais une fois chez moi, Charlotte aura bien vite retrouvé des couleurs.

Pendant que Fritz et Adolphe reprennent lentement le chemin du Petit-Bâle, Édouard Gétroz va faire une visite à son collègue Samson Bortaloux. Ce dernier est logé chez un riche Bâlois de la rue Adelberg. Édouard trouva Samson dans la cuisine, assis près d'une fenêtre et lisant, par grande aventure, une de ces excellentes petites publications que la Société des missions de Bâle répand aujourd'hui par milliers d'exemplaires, en allemand et en français, mais qui n'existaient alors que ça et là dans quelques maisons. Il s'agit peut-être, dans ce récit, de quelque sauvage, de quelque païen qui, touché par la grâce de Dieu, renonce aux idoles, ainsi qu'aux terribles passions

de la vengeance et de l'eau-de-vie. C'est la première fois qu'un livre pareil tombe sous les yeux de Samson Bordaloux. Il se lève, tenant toujours sa feuille tout ouverte à la main, et présente Édouard aux deux servantes, qui vont et viennent dans le même local.

— Camarade à moi, leur dit-il, bon garçon ; riche, belle maison.

— Yo ! yo ! répond une des filles : choli pays, kanton Waatt.

— Ma foi oui, que c'est joli *par* chez nous, répond Gétroz. Moi, épouser vous, mamzelle ; moi, emmener vous au kanton Waatt.

— Non, non, pas aller : moi, rester kanton Basel.

— Moi, vous dire un petit mot à l'oreille, un joli petit mot.

Et voilà Gétroz qui s'approche de la servante.

— Édouard, dit Samson, pas de bêtise ici, entends-tu ?

Le grand sapeur ignorait que la cuisinière n'aimait pas un tel badinage. Très digne, un peu farouche et croyant que le Vaudois avait réellement l'intention de l'embrasser, elle lui appliqua un vigoureux soufflet : le bonnet à poil roula dans la cuisine, et peu s'en fallut que l'autre servante ne le jetât à la rue par la fenêtre.

— Eh bien ! que t'avais-je dit ? reprit Samson.

— Elle est méchante comme une sorcière : — pas joli à vous, mamzelle ; rester toujours vieille *Jungfere*. ... Samson, n'as-tu rien à boire, par là ?

— Si fait ; allons dans ma chambre.

Samson conduisit Gétroz dans son logement, à l'étage supérieur. C'était une jolie pièce, d'où l'on dominait presque toute la ville. On distinguait le cours du Rhin sur une grande étendue, et la vue planait au loin sur les campagnes badoises, dont l'agriculture était déjà remarquable à cette époque. Mais les deux sapeurs n'étaient capables, ni l'un ni l'autre, de s'extasier devant le spectacle qui se déroulait à leurs yeux. Édouard avisa tout de suite deux bouteilles sur la table, et des verres sur un plateau. Une grande carafe d'eau s'y trouvait aussi tout à côté. Samson prit le tire-bouchon et dit à son collègue :

— Duquel, Édouard ? du rouge ou du blanc ?

— Diantre ! tu fais le grand seigneur. Serais-tu, par hasard, logé chez un prince ? Du blanc, puisqu'on peut choisir.

Samson fit sauter le bouchon, versa un plein verre du liquide doré, et l'offrit à Édouard. Puis, ouvrant une armoire, il en tira une assiette de *lékerly* appétissants.

— Attrape ceci, lui dit-il, et à ta santé !

— Je ne veux pas boire tout seul, reprit Gétroz : où est ton verre ?

— Ici.

Samson se versa un demi-verre d'eau.

— Toi, Samson, toi, *sensible Jeannette*, tu bois de l'eau claire, quand

tu as deux bouteilles de vin à ta disposition !

— Oui, pourquoi pas ? l'eau est bonne, et c'est une idée qui m'est venue comme ça depuis midi. Je m'en trouve bien. Ce vin jaune, vois-tu, est trop fort pour moi. C'est du margraviat de vingt ans, dit mon bourgeois. Le rouge est de l'Alsace. Encore un verre, Édouard ?

— Mais je pense que oui : une liqueur pareille ne se refuse pas. Ah, ça ! compère Samson, fais-moi l'amitié de me dire ce qui se passe sous ton bonnet de sapeur. Pour le quart d'heure, tu n'as pas l'air malade. Est-ce vraiment bien de l'eau, cette chose blanche que tu viens de boire ? J'en *doutons*, sensible Jeannette, j'en doutons. Verse-m'en voir une petite goutte dans ce verre, seulement ce que tu verras tomber : moi, je crois que c'est du véritable *schnaps*.

— Tiens, c'est bien facile.

Édouard tendit son verre avec précaution, et le retira dès qu'il contint une gorgée du liquide énigmatique. Il l'éleva à la hauteur de l'œil, le flaira ensuite à plusieurs reprises, et le déposa sur la table sans y avoir touché.

— Ça n'a pas de bouquet, dit-il, ni la moindre odeur : et moi qui croyais...

Goûte-le donc, reprit Samson, toujours sans rire : as-tu peur de te brûler la langue ?

Oui, un peu ; qu'est-ce que c'est ?

— Avale toujours ; que risques-tu, puisque j'en ai bu un demi-verre ? Voyons, collègue, à ta santé !

Samson se versa une nouvelle dose du même breuvage ; Édouard promena le sien sur sa langue, après quoi, allant à la fenêtre, il le fit jaillir en menue poussière qui se vaporisa à l'instant même.

Retourne à cette grande rivière qui coule là-bas, dit-il ; puis, regardant Samson toujours impassible : Misérable Jeannette ! oui, vraiment, c'est de l'eau ! Veux-tu bien rincer mon verre avec le *Malgrave* jaune ! je ne te croyais pas si lâche que ça.

— Lâche ! répéta Samson pendant que le vin s'échappait à flots ambrés de la bouteille : lâche, oui, je l'ai été et je le suis encore, mais non comme tu l'entends. Tu dis là une grande vérité, Gétroz ; je voudrais bien devenir assez courageux pour ne plus jamais m'enivrer.

Édouard avala le second verre ; après quoi il descendit les trois étages de la maison, fort étonné et presque stupéfait de ce qu'il venait de voir et d'entendre au logement de Samson Bordaloux.

Ce dernier passa le reste de l'après-midi seul dans sa chambre. Vers le soir, il sortit à la rue, le sabre-scie au côté. Prenant la direction du fleuve, il ne tarda pas à arriver dans la partie basse de la ville. Devant le magasin de pipes, il rencontra un militaire dont l'air hébété, la

démarche vacillante et le costume en désordre accusaient un état d'ivresse impossible à dissimuler. Les passants riaient des efforts du malheureux jeune homme pour se tenir droit : tout à coup, ce dernier s'arrêta pour reconnaître un numéro de maison, leva la tête, fit quelques zigzags en arrière et tomba honteusement à la renverse sur le pavé, mais sans se faire de mal. Samson s'empressa de lui tendre la main et de l'aider à se relever.

— Voyons, voyons, camarade ! lui dit-il, tiens-toi ferme ; où est ton logement ?

— Numéro cent-dix-neuf, répondit le soldat. C'était cinquante pas plus loin. Samson lui donna le bras et le conduisit jusqu'à la porte de la maison.

— Est-ce là ?

— Oui, mon brave ami, c'est bien là. Tu m'as rendu un bon service, Comment t'appelles-tu ? Je ne te connais pas.

— Tant mieux, répondit Samson ; dépêche-toi d'aller te coucher.

— Non, répondit l'autre, je veux payer une bouteille.

— Au mot de bouteille, Samson se remit bien vite en chemin, laissant l'individu sur le seuil de la maison. Au bout d'un moment, il s'adressa la parole à lui-même :

— Et toi aussi, se dit-il, voilà ce que tu as été jusqu'à aujourd'hui ; voilà l'exemple que tu as donné, bête brute !

Continuant ainsi à s'accuser, il finit par laisser échapper à haute voix ces paroles : « Il faut que ce commerce finisse ! Dieu tout-puissant, aide-moi. »

Bientôt il fut au Petit-Bâle, à la porte de Fritz Andermatt. Il sonna. La nuit se faisait. M^{lle} Lisa vint ouvrir. Samson demanda le sergent Mory. Effrayée à la vue de ce visage aux trois quarts enseveli dans une barbe frisée, et surmonté de l'énorme bonnet noir à plumet, Lisa se dépêcha de rentrer. Adolphe vint lui-même recevoir son visiteur, qui lui exprima le désir de s'entretenir un moment avec lui dans sa chambre. Ils s'y rendirent incontinent.

— Je suis venu vers toi, Adolphe, lui dit Samson, poursuivi par une pensée qui ne me quitte plus. Il faut que ce commerce finisse. Édouard Gétroz est venu me voir dans l'après-midi ; depuis son départ, j'éprouve une grande angoisse, une tristesse que je traîne partout avec moi. J'avais besoin de te voir, car toi seul m'inspires de la confiance ; tu m'as dit une bonne parole en partant de Lausanne, et il y a longtemps que j'aurais dû t'écouter. Oui, il faut que ce commerce finisse.

Débarassé de sa coiffure, Samson se prenait la tête dans les mains. Adolphe ne comprenait pas, n'osait pas comprendre ; mais il voyait

bien que son cousin était de sens rassis.

— Qu'est-ce qui doit finir, Samson ? lui demandait-il avec amitié.

— Ce qui doit finir ? tonnerre des Indes ! Adolphe, c'est le commerce de la boisson : je me fais horreur à moi-même.

Adolphe lui prit la main, puis il ajouta :

— As-tu cette impression depuis quelque temps déjà ?

— Oui, surtout quand j'ai dit les plus grosses bêtises et fait rire mes camarades. Mais aujourd'hui, c'est comme une pensée de feu, un vrai charbon qui me brûle, et avec ça je suis d'une tristesse inconcevable ; tu vois bien, Adolphe, que je n'ai pas bu.

— Certainement, Samson, cela me fait grand plaisir.

— Je veux continuer ainsi ; après tout je ne suis pas une brute : non, je ne serai plus une brute, — s'il plaît à Dieu, — reprit-il à voix basse : je ne l'ai que trop été. Il faut m'aider, Adolphe. Viendras-tu me voir demain ?

— Oui, à quelle heure ?

— Un peu avant la nuit : c'est le mauvais moment pour nous autres. Je dirai que je t'attends : voici mon adresse.

— C'est convenu. Mais écoute-moi, mon cher Samson : si tu veux ne plus retomber dans tes anciens écarts, demande à Dieu la force nécessaire. Tu peux beaucoup si tu es bien décidé. Souviens-toi seulement de fuir les tentations. Viens un moment avec moi chez mes hôtes ; viens, Samson.

Adolphe le conduisit dans la chambre de l'ourdissoir et le présenta comme un parent de sa famille. Au bout de peu d'instant, Samson se leva, disant qu'il voulait rentrer chez lui de bonne heure.

— M. le sergent, dit Fritz Andermatt, engagez votre cousin à venir passer la soirée avec nous demain : nous serons heureux de faire plus ample connaissance.

— Accepte, Samson : tu reviendras avec moi.

— Merci beaucoup de votre honnêteté, monsieur, reprit Samson ; si je ne suis pas de service, je viendrai avec plaisir.

Adolphe fit quelques pas dans la rue avec son cousin, qui remonta les rues du Grand-Bâle, silencieux, mais pourtant moins attristé qu'en descendant.

Comment donc cette bonne pensée était-elle venue au cœur de Samson ? Je l'ignore. Mais qu'elle fût tombée du ciel comme une flèche et qu'elle eût transpercé sa conscience de part en part, on ne saurait en douter. Arrivé joyeux (ou tout au moins en ayant l'air), et disant mille propos bouffons dans la matinée, il se trouvait, le soir, en proie à de tout autres besoins, qui se résumaient dans son esprit en une seule pensée, très sérieuse, malgré sa formule triviale.

Chapitre XIX

DI MANCHE à BÂLE



Le lendemain, Fritz Andermatt conduisit Adolphe à l'église française. Lisa s'y rendit de son côté avec sa future belle-sœur. Comme elle était gracieuse, vraiment jolie, dans son costume simple et de bon goût ! Une robe un peu vive, de mousseline-laine légère ; un châle pas trop grand, un chapeau de paille ayant bien de la peine à contenir cette profusion de cheveux blonds ; une chaussure dégagée et pourtant solide, — telle était Lisa Andermatt ce matin-là.

Adolphe la trouva dix fois plus charmante que la veille ; mais, revenu à lui-même et se jugeant sévèrement, il ne se permit aucun mot, aucun regard qui pût le trahir. Il poursuivait son plan avec sagesse, maintenant qu'il n'était plus sous l'effet immédiat du coup de feu qu'il avait reçu en entrant dans la maison. Que M^{lle} Lisa eût compris quelque chose de son pouvoir sur Adolphe, ah ! ceci pourrait bien être ; et que cette même puissance l'eût fait trembler elle-même, ah ! ici encore, nous ne voulons rien décider, rien affirmer. Attendons.

Mais où était donc Hermann Fleutt ? Hélas ! Hermann, en arrivant à Bâle, fut désigné pour caporal de garde d'un poste placé à l'extrémité opposée de la ville.

C'est pour cela que personne ne l'avait vu. Il devait être relevé de service à midi et pourrait alors employer le reste de la journée à sa volonté.

Vers les onze heures, les Andermatt, M^{lle} Charlotte et Adolphe étaient de retour. À sa grande joie, ce dernier avait aperçu dans le temple la figure caractéristique de Samson.

Le dîner, comme on le pense bien, ne s'était pas fait tout seul. Cuit dès la veille, le pâté de veau était prêt. Il faut peu de temps pour préparer du légume, faire une salade et disposer une assiette de

dessert. Nos hôtes ne sont pas de grands buveurs : une bouteille de bon vin ordinaire leur suffit amplement, et si l'on veut du café noir, on sait qu'il y a toujours de l'eau bouillante dans les poêles allemands. Donc, à deux heures, tout était dès longtemps terminé, le café pris, la table levée. M^{lle} Charlotte savait un peu le français, mais beaucoup moins bien que Lisa ; cependant elle put s'entretenir avec Adolphe et lui adresser diverses questions, auxquelles il répondit de manière à intéresser les trois personnes qui l'écoutaient. Comme il faisait beau, on décida d'aller à St. Jacques. En visitant le célèbre champ de bataille, Adolphe se sentait parfois frissonner. Quelqu'un de ses ancêtres faisait peut-être partie de l'armée du Dauphin. Que de morts ! et quelle victoire dans la défaite ! Ah ! oui, pensait-il, Dieu s'est montré fidèle, comme il l'est toujours ; mais nous, Suisses, savons-nous être reconnaissants de la liberté conquise au prix de tant de sang et de si héroïques efforts ? En faisons-nous toujours le noble usage pour lequel nous l'avons reçue ?

Au retour, les dames étaient un peu fatiguées : M^{lle} Charlotte s'appuya sur le bras de son fiancé, rien de plus naturel. Adolphe allait offrir le sien à M^{lle} Lisa, lorsque, réfléchissant à sa qualité d'étranger et surtout de militaire, il se demanda s'il pouvait se permettre une démarche pareille : il hésitait donc et se tenait un peu en avant.

— M. Mory, lui dit Fritz Andermatt, offrez votre bras à ma sœur, qui marche derrière nous toute seule. Adolphe arriva en courant, faisant des excuses de son impolitesse. Heureux garçon ! il fit marcher Lisa tout doucement, de manière à ne pas rejoindre les fiancés, qui avaient sans doute beaucoup de choses à se dire. Et lui aussi en gardait terriblement dans son cœur, où il les refoulait avec soin. Lisa lui parla des environs de Lausanne, et lui de ceux de Vaudramont : ils causèrent beaucoup, beaucoup, très innocemment, même d'agriculture. Lisa raconta comme quoi c'était elle qui soignait les poules de la ferme, comment elle y avait fait la moisson, les vendanges, et avec quel plaisir elle cueillait les fruits. — Ils parlèrent aussi d'autre chose : de la vie intérieure, des sentiments et du bonheur du chrétien ; enfin, ils avaient fait bonne connaissance, presque intime, quand ils se retrouvèrent dans la maison du Petit-Bâle.

Adolphe n'entra pas. L'heure d'aller chez son cousin sonnait à toutes les horloges de la vieille et fidèle cité suisse.

Samson était à sa fenêtre, d'où il voyait couler le Rhin. Pour la première fois de sa vie, il regardait la nature. Tous ces toits de tuiles rouges, avec leurs corniers en chaperons de briques (comme ils étaient à l'époque dont nous parlons), présentaient des masses pesantes, d'une teinte sombre et antique, qu'un peintre eût examinée

avec attention. Mais Samson, tout occupé d'autre chose, comprenait que, sous ces toitures épaisses, il y avait des hommes bien différents de ce qu'il avait été jusqu'ici. S'il mourait maintenant, pensait-il, on pourrait dire : « Samson s'est souvent grisé ; il a peu travaillé, a dit beaucoup de bouffonneries et n'a rien appris de la vraie science qui nous rapproche de Dieu ; tandis qu'une ville comme Bâle renferme un grand nombre d'hommes voués à la plus honorable activité et au bien de leurs semblables. » Puis il en venait à sa conclusion : *Il faut que ce commerce finisse.*

— Je viens donc te chercher, mon cher Samson, lui dit Adolphe en entrant : comment cela va-t-il aujourd'hui ?

— Toujours à peu près de même. Je n'ai pas bu de vin et je suis extrêmement inquiet : j'ai comme le pressentiment d'un grand malheur. — Si je voulais boire, cela me serait bien facile : regarde.

Sur la table trois bouteilles de vin, scellées, étaient les unes à côté des autres. Une quatrième contenait le reste du margraviat entamé hier pour Édouard Gétroz.

— As-tu soif, Adolphe ?

— Oui, je prendrai volontiers un verre de vin ; je viens de marcher et j'ai eu chaud en montant ici.

Samson s'empressa de servir son cousin ; celui-ci prit un second verre, le remplit aux trois quarts comme le sien et le tendit au sapeur en disant :

— Alliance entre nous deux, Samson ; alliance pour le bien ! Un verre de vin ne peut te faire de mal. Il faut, dans notre état de cultivateurs, pouvoir supporter un verre de vin : c'est l'abus qui est fatal, mais non l'usage modéré et honnête. — Que Dieu te fortifie dans ta bonne résolution et te donne de plus en plus le besoin de la vérité chrétienne ! bois ce verre avec moi, comme je bois celui-ci avec toi.

— Si c'était avec quelque autre, Adolphe, je ne tremperais pas même mes lèvres dans ce vin, tu peux en être certain.

Les deux cousins choquèrent leurs verres ; Samson les renversa sur l'assiette quand ils furent vides, remit le bouchon à la bouteille et dit qu'il était prêt.

— LaisSES-tu ces bouteilles de vin sur la table ? à ta place je les rendrais à ton hôte.

— Non, je veux les voir là, et leur commander à mon tour. Assez longtemps je leur ai obéi. Partons.

En arrivant chez Fritz Andermatt, ils y trouvèrent Hermann.

— Enfin, enfin, dit ce dernier, me voici, Adolphe. Votre serviteur, M. Bortaloux. — Jamais vingt-quatre heures de garde ne m'ont paru si longues. Heureusement que c'est fini depuis midi. Je t'ai cherché

inutilement dans la ville, Adolphe, sauf à St. Jacques, où j'aurais dû aller tout de suite. Votre fourrier, que j'ai rencontré dans la rue, m'a indiqué ton logement, dont il s'est souvenu. En apprenant que j'étais ton ami, M. Andermatt m'a engagé à passer la soirée avec vous, et nous avons déjà fait bonne connaissance. Je reste donc ici : et note que j'ai d'excellentes nouvelles de ma femme, avec beaucoup d'amitiés pour toi. Tu as l'air aussi plus heureux qu'à l'ordinaire, Adolphe : j'en suis tout réjoui.

— En effet, Hermann, j'ai bien des sujets de bénir Dieu.

Le souper était sur la table : très simple et du reste excellent, comme le dîner. Samson, égayé par Fritz Andermatt qui le prit sous sa protection, finit par causer avec un certain entrain, toutefois sans se livrer complètement à son ancienne verve bouffonne. Son *tonnerre des Indes* fit rire aux larmes Hermann et Lisa, mais d'un rire si bon et si franc, que Samson n'en fut que plus encouragé à donner essor à sa gaieté naturelle.

— Et si vous nous chantiez un air allemand, Mesdames ? dit Fritz Andermatt. Voyons, Charlotte et Lisa, faites-nous ce plaisir. Un chant national suisse.

— Je veux bien, dit M^{lle} Charlotte : lequel, Lisa ?

— Celui que tu voudras, répondit la jeune fille en rougissant beaucoup.

Les deux Bâloises se rapprochèrent, prirent un cahier de musique, et chantèrent fort bien, à deux voix, l'un de nos hymnes nationaux. De vifs remerciements leur furent adressés.

— À vous, maintenant, mon cher hôte, dit le maître de la maison, en s'adressant à Adolphe : vous n'allez pas refuser.

— Oui, Adolphe, reprit Hermann, je sais que tu le peux. Chante ; cela nous fera grand plaisir à tous. Quelque chose des bords du Léman.

On fit silence, et le chant, *Il est, amis ! une terre sacrée*, qui date de cette époque, fut, pour la première fois, entendu sur les bords du Rhin suisse.

Pendant qu'Adolphe chantait d'une voix pleine et ferme, Lisa le regardait avec un intérêt croissant. La dernière strophe l'émut fortement ; pour un rien, ses larmes auraient coulé. Samson se passa la main sur le visage à plusieurs reprises, et chaque fois il était quelque chose qui lui obscurcissait la vue. Quant à Fritz Andermatt, il remercia Adolphe en lui disant :

— Vous me donnerez les paroles, n'est-ce pas ? C'est très beau et tout à fait saisissant dans nos circonstances actuelles.

Mais il était temps de se retirer. Le bataillon vaudois devait quitter Bâle le lendemain, dans la matinée : il fallait être prêt. Fritz Andermatt

reconduisit sa fiancée chez elle. Samson serra la main à tous. En partant, il dit à Hermann de saluer sa femme, si elle se souvenait encore d'un mauvais garnement tel que lui : — Mais, ajouta-t-il, il est temps de se tourner vers de meilleures choses, et, quand j'irai à Vallorbes, vous me permettrez de vous faire une visite.

— Avec beaucoup de plaisir, mon cher camarade, répondit le caporal.

Hermann resta chez Andermatt avec Lisa et Adolphe, jusqu'au retour de Fritz. Lisa leur abandonna *l'ourdissoir* et se rendit dans sa chambre. Les deux amis profitèrent vite de leur solitude :

— Eh bien, Adolphe ?

— Quoi ? Hermann.

— Puis-je tout dire ?

— Oui, tout.

— Tu l'aimes.

— Oui : à quoi l'as-tu vu ?

— À quoi, mon cher ami ? à tes yeux, quand elle chantait.

— Je suis désolé, si quelque autre s'en doute.

— Tranquillise-toi, Adolphe : elle t'a regardé de la même manière quand son tour est venu. Nous autres forgerons, nous avons l'habitude de lire dans la fournaise ; et là où les autres ne voient que du feu, nous savons distinguer toutes sortes de choses. Il faut écrire à ta mère, le plus tôt possible.

— C'est déjà fait.

— En ce cas, que Dieu vous dirige tous ! Du reste, sans rien savoir de cette flamme subite, j'ai passablement parlé de toi à M. Andermatt et à sa sœur. Ils ont l'air excellent l'un et l'autre, et M^{lle} Lisa est précisément la personne que je t'aurais conseillé de rechercher. Elle est faite pour toi, aussi bien que toi pour elle.

— Merci, merci, cher ami : tes paroles sont douces.

— Et ce brave Samson : quelle pensée sérieuse et profonde sous sa belle barbe ! là aussi, j'ai cru voir de nouvelles choses : les mots de *conscience* et de *regret du passé*.

— Tu ne te trompes pas : il faut l'encourager et, en même temps, le retenir, afin qu'il n'aille pas trop loin dans un autre sens.

— Oui, je comprends. Maintenant, je vois pourquoi tu avais l'air radieux en entrant avec lui. Ce sera une belle victoire ; nous y penserons toi et moi devant Dieu. Mais j'entends Andermatt et je vais partir. Adieu ; sois prudent, ferme, confiant : tout ira bien. — Voici aussi M^{lle} Lisa. — Bonsoir à tous, dit-il, et merci de votre excellent accueil.

Après le départ d'Hermann, les habitants de la maison passèrent encore une heure ensemble. Adolphe pria son hôte de lui adresser à

Pratteln les lettres qui arriveraient pour lui à Bâle. Pourrait-il revenir ? il l'ignorait ; mais il ne quitterait certainement pas le canton sans lui écrire une fois et lui témoigner encore sa vive reconnaissance pour la manière dont il avait été reçu dans sa maison. Avant de s'endormir, il écrivit à sa mère.

Le lendemain, à neuf heures, le sac sur le dos et le fusil à l'épaule, Adolphe dit adieu à ce Petit-Bâle, où il avait été si heureux pendant deux jours.

Chapitre XX

COURRIERS ET DÉPÊCHES



e bataillon vaudois devait être disséminé dans les villages de Bottmingen, Binningen, Pratteln, Muttenz, etc., situés presque tous à l'ouest du canton de Bâle et à peu de distance de la ville. En ce moment, il allait se réunir pour le départ, sur la place du marché.

Pendant qu'Adolphe en prenait le chemin, il suivait une voiture de voyage, derrière laquelle se tenait un laquais galonné de la tête aux pieds, et dont le costume fantastique annonçait peu de bon sens chez celui qui l'avait ordonné. La voiture s'arrêta devant un hôtel; le laquais descendit prestement de son tréteau, ouvrit la portière et tint le marchepied, pendant que son maître y plaçait avec précaution la pointe de ses bottines vernies. L'Excellence entra dans l'hôtel, et le valet de pied referma l'équipage, à côté duquel il resta en faction. En ce moment Adolphe se trouva près de lui.

— Eh! adieu, Adolphe! lui dit le serviteur en livrée. Comment vas-tu?

Le sergent ne reconnaissait pas le personnage.

— Tu ne me reconnais pas dans mon costume, reprit le laquais: il faut donc se nommer: Ferdinand Lube. Je t'ai bien vite reconnu, moi; mais, à Paris, nous sommes habitués à tous les costumes.

— Je te croyais, en effet, à Paris, Ferdinand: et cela va bien aussi?

— Dame! si ça va bien? très bien, mon cher, et des galons d'argent sur toutes les coutures, comme tu vois. Toi, tu n'en portes que sur les avant-bras et à ton lourd shako. — Voilà une jolie coiffure, hein! dit-il, en montrant son chapeau de cuir bouilli, à cocarde rayonnante comme un soleil: c'est le dernier genre. Nous voyageons. Comme c'est agréable de vo-yager, vraiment! Et toi aussi, tu vo-yages?

Adolphe n'eut pas le temps de répondre, car l'Excellence arrivait:

— Ferdinand! dit-elle.

— Monsieur.

— Ouvrez donc.

Le laquais s'empessa de descendre le marchepied; puis, grimpant sur son siège élevé et se tenant debout à des courroies placées ad-hoc, il salua gracieusement son ancien condisciple. Monsieur le vicomte Armand de la Mercerie et son équipage disparurent au premier tournant.

— Et voilà donc, pensait le sergent Mory, dont la fierté naturelle s'était réveillée à la vue d'un servilisme pareil, voilà ce qu'un grand nombre de jeunes campagnards, forts et robustes, vont faire à Paris. Pour des citoyens suisses, il est sûr qu'ils donnent une haute idée de notre dignité républicaine. Au lieu de travailler librement de leurs bras les champs du pays natal, ils les abandonnent et consentent, moyennant un gros salaire, à être habillés comme des saltimbanques. Les terres qu'ils possèdent sont cultivées par des domestiques savoyards, ou affermées à des voisins qui les sucent jusqu'à la moelle, pendant que les propriétaires vendent leur liberté et se trouvent bien à leur place derrière une voiture, ou dans une antichambre, obéissant au moindre mot, au moindre signe d'un maître qui n'a souvent pour eux que du mépris. Portons l'uniforme du soldat de la patrie et soyons-en fiers! mais quant à la livrée de la domesticité, honte au maître qui en eut le premier l'idée et au valet qui consentit à s'en affubler! L'un et l'autre abaissèrent le niveau de la dignité humaine.

En quittant Bâle, Adolphe et ses compagnons habituels furent logés dans une de ces anciennes maisons à toit de chaume qu'on trouvait encore ça et là dans les campagnes. Au lieu d'un appartement bien éclairé, nos militaires eurent pour unique chambre une pièce très basse, toute tapissée de bois non verni, jaunâtre et humide. Les petits vitraux octogones, enchâssés dans des lames de plomb, remplaçaient ici les grandes croisées à carreaux de verre double. Les schnitz et le lard, le cidre froid, les vieilles assiettes de poterie grossière, un seul verre pour tous (la famille comprise), des gens très honorables sans doute, mais sans trace d'amabilité et ne sachant pas le français, voilà ce que trouvèrent nos jeunes miliciens. — Les uns firent la grimace, les autres prirent les choses par le bon côté, et tous comprirent bientôt que nourrir et loger tant de soldats depuis un mois, ce n'était pas une chose agréable pour leurs hôtes.

La semaine fut employée en nouveaux changements de quartiers; il y eut une grande revue dans les vergers et les plaines de Pratteln. Quoique les jours parussent bien longs à Adolphe, ils passèrent pourtant, et la réponse de sa mère pouvait maintenant arriver. En ce

temps-là, les diligences mettaient trois jours pour le trajet de Genève à Bâle. Adolphe n'avait point pu retourner chez Fritz Andermatt. On n'accordait pas de congé plus long d'une heure, et il en fallait quatre, pour aller et revenir sans perdre de temps. Le samedi, il reçut un pli apporté par le sapeur Gétroz. C'étaient deux lignes de Samson et une lettre ouverte avec cachet noir. Adolphe lut :

« Mon cher cousin Adolphe, tu vois que ma grande tristesse était fondée. Lis cette lettre et garde-la-moi. Ne m'oublie pas, Adolphe. Je t'en dirai davantage quand nous nous verrons.

» Ton affectionné, SAMSON. »

L'autre lettre était d'Honoré Bordaloux.

« Cher frère, la maladie de notre père n'a fait qu'empirer depuis que je t'ai écrit. On a fait venir le médecin, mais tout a été inutile. Notre père a quitté ce monde hier au soir. Il a dit plusieurs fois qu'il aurait bien voulu te revoir et te serrer la main. On pense qu'il avait une tumeur dans l'estomac, suite de chagrins concentrés. Tu ne seras pas inquiet pour ce qui te concerne. On a mis les scellés sur le bureau, et M. le juge de paix a emporté le testament. On attendra ton retour pour l'ouvrir, et d'ici là j'aurai soin de tout. As-tu besoin d'argent ? je t'en enverrai.

» Je te salue amicalement. »

» Ton frère HONORÉ B. »

— Pauvre Samson ! pauvre Rose ! quel chagrin pour eux ! mais cet Honoré a le cœur plus froid que le marbre. Pauvre oncle ! il était bon, malgré son aversion pour ce qu'il appelait les idées nouvelles. Cette mort sera une véritable affliction pour ma mère. Honoré est bien capable de ne pas même la lui communiquer. »

Ainsi pensait Adolphe Mory en plaçant les deux lettres dans son portefeuille.

Le dimanche, pas encore de réponse de Vaudramont. Enfin, le lundi, au moment du dîner, le sapeur apporta (les sapeurs faisaient l'office de messagers de la poste pour leurs compagnies) un pli assez gros, à l'adresse du sergent Mory. Celui-ci, désigné comme chef de la garde montante, devait être à son poste dans une heure. Il attendit donc, pour lire ces lettres, d'être installé au corps de garde du village. Quand il en eut pris possession et qu'il eut fait relever les anciens factionnaires, il ouvrit la dépêche, qui portait le cachet de M. Rauthe. L'adresse était aussi de son écriture. Le pli contenait trois lettres : une

de M. Carlin-Paginus, une de M. Rauthe, et celle de M^{me} Juliette. Adolphe commença par cette dernière.

» Mon fils bien-aimé, »

Ma surprise a été grande en recevant tes deux lettres, et j'ai eu, dans les premiers moments, une émotion que tu peux te représenter. J'ai lu et relu tes bonnes lettres, mon Adolphe; je t'approuve complètement. Tout ce que tu me dis de M^{lle} Andermatt et de son frère me fait vivement désirer que tes vœux soient écoutés. Je serai heureuse d'aimer une fille comme celle dont tu me parles, et lui céderai ma chambre avec bonheur; la tienne sera suffisante pour moi. Si tu dois revoir M^{lle} Andermatt, dis-lui bien qu'elle trouverait en moi une véritable mère. Présente mes compliments à son frère et remercie-le, de ma part, de l'accueil que tu as reçu chez lui. — Voici les quelques lignes demandées à M. Rauthe et à M. Carlin-Paginus. Le premier a la bonté de faire le pli et de l'adresser. Adieu, mon enfant. Que le Seigneur te dirige et nous garde tous!

» Ta mère tendrement affectionnée,

» J^{te} MORY. » On pense vendanger du 20 au 25. »

L'enveloppe venant de M. Rauthe contenait les lignes suivantes, écrites sur papier timbré et suivies d'une légalisation authentique.

» Moi soussigné, Josias-Adolphe Rauthe, de ***, ancien négociant, déclare connaître particulièrement M. Adolphe Mory, de Vaudramont. C'est un brave garçon, d'une famille honorable, bon travailleur, d'une piété que je crois sincère. Bon fils. Intelligent et d'une culture d'esprit fort au-dessus de la moyenne des campagnards. Sa propriété, franche de dettes, peut valoir 7000 fr. de Suisse, soit 10000 fr. de France. — Sur la demande de M^{me} Juliette Mory sa mère, dont je suis le conseil judiciaire, je donne la présente déclaration.

» À***, le

» J. A. RAUTHE. »

M. Carlin-Paginus avait écrit ce qui suit, sur une feuille de papier chancellerie, d'une écriture à trois coins, fortement imprégnée d'encre luisante, et chaque dernier mot de ligne faisant un tourne-à-droite, comme un peloton d'infanterie.

« Le * * octobre mil-huit-cent-trente **, à neuf heures du matin. Par-devant moi, Nicolas Carlin-Paginus, ancien notaire pour le district de * *, résidant actuellement à * *, mais n'exerçant plus le notariat, personnellement s'est constituée dame Juliette, veuve Mory, de

Vaudramont, canton de Vaud en Suisse, laquelle, étant de sens rassis et dans la pleine possession de ses facultés intellectuelles ainsi qu'il m'a paru, nous a requis de lui donner une déclaration concernant son fils, le sieur Adolphe Mory, âgé d'environ 26 ans (je dis vingt-six), mon vigneron en compte à demi pour une vigne de 440 toises lieu dit à la Morse, rière la commune de Vaudramont, dite vigne à laquelle est joint un champ que je loue au dit sieur Adolphe Mory.

» Je déclare donc que le susdit Adolphe Mory, mon vigneron comme il est expliqué plus haut, est un jeune homme d'honorable conduite et mœurs ; que je suis satisfait de son travail et que mon intention est de lui laisser en vignolage de compte à demi, la susdite vigne de la Morse, tant que la Providence me prêtera vie et que mon susdit vigneron Mory voudra la cultiver, étant bien aise de lui être utile et trouvant d'ailleurs qu'il m'est agréable et d'honnête profit que la vigne en question soit cultivée et administrée par le prédit Mory. Je me ferai toujours un plaisir de lui être utile, et c'est dans ce but que j'ai rédigé la présente déclaration et l'ai signée, en foi de quoi, le jour et an que dessus. N. Carlin-Paginus. »

Adolphe ne put s'empêcher de sourire en lisant ce curieux échantillon d'une rédaction fort ancienne ; mais il fut touché du témoignage excellent qu'il contenait en sa faveur, ainsi que de celui, plus bref et plus clair, de M. Rauthe.

Qu'allait-il faire, maintenant ? Comme sergent d'un poste de garde, ses fonctions consistaient à ne pas s'éloigner et à surveiller, de sa place, les opérations des deux caporaux de service. Puis, il devait faire un rapport à l'officier commandant le détachement. — Il se procura donc de l'encre et du papier, et se mit à écrire, entouré de sept ou huit soldats qui causaient et batifolaient autour de lui. Le lieu, il faut l'avouer, n'était pas des plus agréables pour formuler une demande en mariage ; mais il en vint pourtant à bout, dans la forme suivante.

« Mon cher M. Andermatt,

» Le pli que vous avez eu l'obligeance de mettre à la poste hier, m'a été remis aujourd'hui. Son contenu, que je prends la liberté de placer sous vos yeux, me décide à vous écrire immédiatement, ainsi qu'à M^{lle} Andermatt. Je voudrais pouvoir le faire dans la solitude et le silence ; mais je suis entouré de camarades joyeux et bruyants, dans un corps de garde : vous excuserez donc la brièveté de ma lettre sur un sujet aussi important.

» Vous m'avez reçu comme un ami chrétien, monsieur Andermatt, et je le suis en effet ; maintenant je vous demande si vous pourriez consentir à me recevoir comme un véritable frère. J'aime mademoi-

selle votre sœur comme je n'ai jamais aimé personne : voulez-vous que je puisse la rendre heureuse et l'aimer comme ma femme ? — Vous allez donner ce saint et doux nom à M^{lle} Charlotte, mon cher monsieur ; personne mieux que vous ne peut comprendre la nature de mes sentiments pour mademoiselle votre sœur. Je vous prie donc instamment de ne pas repousser ma demande.

» Quant à ma position financière, je n'ai, certes, pas sujet de me vanter. Les lignes de mon parrain M. Rauthe vous l'expliqueront. Mais avec le peu que Dieu m'a donné, une bonne santé et le goût du travail, j'espère ne manquer jamais du nécessaire. Veuillez remettre la lettre ci-jointe à mademoiselle votre sœur et me croire, mon cher monsieur,

» Votre dévoué et affectionné,

» A. MORY. »

« À M^{lle} Lisa Andermatt.

» Mademoiselle,

» Pardonnez la hardiesse que j'ai de vous écrire, et veuillez m'entendre. Depuis le moment où je vous ai vue et où j'ai su que vous étiez la sœur de M. Andermatt, je n'ai eu qu'une pensée : celle de vous aimer. Pardonnez-moi si j'ai été trop présomptueux. Mais pourquoi m'a-t-on donné ce billet de logement ? Pourquoi ai-je désiré n'avoir pas de camarades pendant ces deux journées ? pourquoi une volonté supérieure à la mienne m'a-t-elle conduit auprès de vous, s'il ne peut m'être permis de vous aimer toujours ? Je ne suis rien, mademoiselle, rien qu'un pauvre orphelin de père, ne possédant qu'une chétive maisonnette avec du soleil et de l'ombre autour. Et c'est là que je voudrais pouvoir vous offrir une vie heureuse, l'amour véritable, l'affection de mon excellente mère. Pourriez-vous y consentir ? Pourriez-vous bien m'aimer un peu ? J'attends une réponse. Puisse-t-elle m'apporter la joie dont j'ai besoin ! Je suis, mademoiselle, avec les sentiments les plus tendres et les plus respectueux,

» Votre obéissant serviteur,

» A. MORY. »

Les deux lettres écrites et réunies aux trois autres, Adolphe fit chercher un messenger de confiance, qui se chargea de les porter à Bâle le jour même. Cet homme avait le temps de revenir dans la soirée, s'il trouvait Fritz Andermatt chez lui. Voyons maintenant ce qui se passe dans l'appartement de ce dernier.

Fritz, sur le métier, lance et relance la navette ; ses bras sont nus et nerveux, sillonnés de veines apparentes ; les pieds sur les marches font descendre et monter les fils de la chaîne, pendant

que la trame va et vient sans interruption. À la fin de la journée, il aura tissé cinq aunes de nappage ; puis il courra dire un mot de tendresse à M^{lle} Charlotte.

Lisa Andermatt est au jardin, attachant les touffes de chrysanthèmes, surveillant la belle tenue de ses reines-marguerites, soignant quelques vases d'œILLETS, de verveines et de géraniums. Il faudra aussi rentrer une partie des légumes à la cave : elle demandera à Fritz de l'aider. La jeune fille a l'air plus sérieux que de coutume ; si nous passions à côté d'elle, sans être vus, peut-être surprendrions-nous un soupir. Ce soupir, où va-t-il ? Je ne sais : à moins qu'il ne soit porté par la brise jusqu'aux environs de Pratteln. Les Andermatt n'ont pas eu de militaire à loger depuis le départ d'Adolphe ; Lisa en est bien aise : mais si le sergent vaudois revenait à Bâle, la petite chambre serait vite arrangée pour le recevoir. Lisa ne parle jamais d'Adolphe Mory la première ; cela paraît singulier à Fritz, qui l'en entretient souvent, avec une franchise d'affection et des remarques qui font monter le rouge aux tempes de la jeune fille.

Pendant que le messenger est en route pour Bâle, transportons-nous à Rouhinge. Rose est inconsolable de la mort de son père : pourtant, il lui a pardonné sa faute avant de mourir. Honoré paraît soucieux ; le contenu du testament l'intrigue et le préoccupe. Une pensée ténébreuse, sous ombre de prudence charitable, lui est venue en tête. Le voilà qui se rend chez un homme de loi pour lui demander une consultation secrète.

— Monsieur le docteur, lui dit-il, sait que mon frère Samson se livre souvent à la boisson. C'est une chose qui nous fait beaucoup de peine dans la famille. Si cette habitude, en augmentant, devenait la cause de prodigalités et d'une conduite répréhensible, est-ce qu'on ne pourrait pas ôter à mon frère la gestion de son bien et le faire interdire ?

Je me représente que les avocats doivent, en général, se faire une petite idée de la nature humaine. À force d'entendre les hommes se plaindre les uns des autres, s'accuser réciproquement de torts réels ou imaginaires, de tromperies ou de faussetés, ceux que la loi charge de soutenir le droit finissent sans doute par penser que la vertu et la vérité n'existent ici-bas qu'à doses bien minimes. Habitant le pays de la chicane, les hommes de loi doivent nécessairement s'endurcir aux maux du prochain, qui, à leurs yeux, ne montre jamais qu'une de ses faces, celle qu'il lui convient de mettre en lumière. De là, un scepticisme froid dans l'esprit, comme, chez le médecin, la vue habituelle des maux physiques ôte la délicatesse de la sympathie pour la souffrance.

Le jurisconsulte auquel Honoré s'est adressé est un homme

droit, doué d'une grande perspicacité : il voit tout de suite la ruse et répond carrément :

— Je connais votre frère, M. Bortaloux ; de temps à autre il boit un coup de trop. C'est un grand défaut sans doute, trop commun dans notre pays ; mais tant que Samson conserve son bon sens dans les intervalles de ses crises, vous ne devez pas songer à lui faire nommer un curateur. Dans tous les cas, vous ne seriez pas apte à l'être vous-même. Le mieux est de lui montrer le bon exemple en toutes choses, et de l'engager à boire moins. S'il se dérangeait complètement, ce qui n'arrivera pas, il faut l'espérer, vous seriez toujours à temps d'aviser. Mais, s'il se mariait avec une brave femme, cela pourrait le ramener bien vite à la sobriété.

— Je vous remercie beaucoup de vos conseils, monsieur le docteur. Combien dois-je pour la consultation ?

— Dix francs.

Honoré pousse un soupir qui fait dresser en l'air sa moustache jaune, et il dépose l'argent sur la table.

— Je vous salue, M. Bortaloux. — Puis quand Honoré est parti : — Les dix francs lui seront une bonne leçon ; je les donnerai à quelque pauvre diable en souffrance : faire prononcer l'interdiction civile de son propre frère, parce que Samson se grise de temps en temps ! le vilain ! Qu'a-t-il donc de mieux à faire qu'à le supporter avec patience, s'il ne peut l'engager à renoncer à son penchant ?

À cent lieues de là, notre ancienne connaissance, M. Flammint, se livre à de subtiles combinaisons financières. Il a quitté ses anciens patrons de la maison Rechs-Rechs et fils. Si jeune encore, la Bourse, la hausse et la baisse, le tripotage des valeurs publiques, voilà ce qu'il lui faut. M. Rauthe dit que de tels hommes ne sont pas des négociants, mais des joueurs : il doit les connaître.

Nous avons encore quelques minutes, profitons-en pour courir à Vaudramont. Le soleil est sur le point de descendre derrière la masse bleue du Jura. M^{me} Juliette est dans le haut du verger, toute seule. Il semble qu'elle soit ici pour examiner le grand spectacle que présente l'abaissement graduel de la lumière ; mais non, elle est venue pour invoquer le Dieu des miséricordes, le soutien des veuves, le Père des orphelins, l'ami des humbles au cœur droit.

Chapitre XXI

PRÄTTELN



Le messenger parti de Pratteln rencontra Fritz Andermatt sur le pont du Rhin. Il le connaissait. Le tisserand se rendait au magasin de Charlotte. Il envoya donc le messenger dans sa maison et lui dit de l'attendre jusqu'à son retour. Fritz ouvrit la dépêche. Il tomba dans un profond étonnement à la vue du contenu. Mettant le tout dans sa poche, il y réfléchit en chemin et vint prendre conseil de Charlotte. Celle-ci ne fut point surprise de la démarche d'Adolphe. En personne de tête et de cœur, elle dit qu'à la place de Lisa, avec les goûts de Lisa, la position actuelle de Lisa, elle accepterait.

— C'est donc bien votre avis, Charlotte ? lui dit Fritz.

— Oui, très positivement.

— Eh bien, c'est aussi le mien. Il faudra voir ce que dira notre sœur.

Là-dessus, il revint chez lui. En ce moment, Lisa questionnait le messenger sur la grosseur et la nature du pli remis à son frère ; mais le brave homme, tout occupé à manger, lui répondait la bouche pleine :

— Une grosse, grosse lettre, à l'adresse de Fritz Andermatt.

— Lisa, dit Fritz en entrant, viens un peu avec moi dans la petite chambre, pendant que Jacob Bâcker achève de manger son pain. — Versez-vous seulement un verre, Jacob.

— Merci, merci, M. Andermatt.

— Voici, ma chère Lisa, dit Fritz quand ils furent seuls, pas moins de cinq lettres que M. Mory nous envoie. Il faut les lire et voir ce que je dois répondre : il n'y a rien de mauvais pour personne. Lis d'abord la lettre qui m'est adressée.

Lisa, tremblante d'émotion, parcourut les premières lignes ; à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, son visage devint pâle et plus sérieux encore.

— J'ai lu, dit-elle, en rendant la lettre.

— Celle-ci est pour toi, maintenant.

Cette nouvelle lecture amena sur les joues de la jeune fille le plus vif incarnat ; ses yeux dévoraient les mots, et ses belles dents pinçaient légèrement la lèvre inférieure comme pour retenir une explosion.

— Tu as lu, dit Fritz. Maintenant, ma chère sœur, c'est à toi de décider. Je viens d'en parler avec Charlotte ; quand tu te seras prononcée, je te ferai connaître notre opinion, qui est exactement la même à tous les deux.

— Et les autres lettres ? dit Lisa.

— Ah ! oui, c'est vrai : il y a celle de la mère.

À la lecture de celle-ci, les yeux de Lisa se remplirent de larmes, et elle ne put dire que ces mots : Comme ils s'aiment ! Remise un peu de son émotion, elle demanda les deux autres lettres.

— Non, dit Fritz, quand tu auras décidé ce que je dois répondre pour toi.

Lisa restait silencieuse.

— Écoute, reprit le frère, veux-tu qu'on attende à demain ?

— Non, dit-elle en faisant un effort pour se maîtriser : tu m'assures que vous êtes, Charlotte et toi, parfaitement du même avis.

— Oui, ma bien chère sœur.

— Que votre avis soit donc le mien, dit avec sérieux la jeune fille ; et Dieu soit avec nous tous !

— Amen ! dit Fritz. Lisa, nous acceptons tous les trois. Embrassons-nous, ma bonne sœur ; tu seras heureuse.

— Vous l'êtes déjà, vous deux, dit Lisa dont les pleurs recommencèrent à couler.

Il fallut passer ensuite à la lecture de la pièce de M. Rauthe.

— Ceci est très bon pour le caractère, dit-elle ; mais moi je n'ai presque rien à lui offrir : je voudrais bien qu'il ne fût pas si riche.

— Riche ! pauvre chère enfant ! riche des grâces de Dieu, à la bonne heure ! mais ne prends donc pas pour une richesse la possession d'une maisonnette avec quelques toises de terrain. Lis maintenant cette pancarte.

La curieuse déclaration de M. Carlin-Paginus finit par détendre les nerfs de Lisa ; elle en rit aux larmes, oubliant trop, sans doute, que le don d'écrire n'est pas accordé à tous également, et que le brave monsieur avait dû promener sa plume pendant cinquante années, peut-être, dans les fatras indigestes, mais indispensables, qu'on nomme *transactions*, *actes publics notariés*, etc.

— Enfin, ma chère, puisque tu prends tout cela si gaîment, dit Fritz, tu vas écrire une petite lettre à Adolphe. Songe bien qu'il est accepté

et, devant Dieu, ton fiancé!

— Écrire! oh non! Fritz; non, c'est toi qui répondras.

— Que mettrai-je donc?

— Ce que tu voudras pour toi: j'ajouterai seulement trois mots que je signerai.

Fritz écrivit immédiatement: « Mon cher M. Adolphe, inutile d'entrer en de longues explications. Nous avons lu et pesé sérieusement vos lettres. Ma fiancée et moi, nous donnons la main à votre proposition. J'irai vous voir demain à midi, pour être sûr de vous trouver à Pratteln. — Ma sœur est pauvre. Nous possédons entre elle et moi une somme de cinq mille francs. C'est tout. Mais ni pour nous ni pour vous, cela ne peut être la grande question. Nous nous comprenons, et je pense, comme vous, que tout a été conduit de Dieu. C'est lui qui sera notre guide.

» Votre affectionné

» F. ANDERMATT. »

Plus bas, Lisa écrivit elle-même :

» Oui, M. Adolphe.

» LISA A. »

Messager de Bâle à Pratteln, allonge le pas, car tu portes de bonnes nouvelles! Et toi, sergent vaudou, qui veilles à la sûreté publique, prends patience: ne t'agite pas. La lettre te sera remise.

Il est huit heures du soir: les sentinelles se promènent aux quatre coins du village; les huit autres soldats, dont le tour viendra plus tard, sont couchés sur la paille, la giberne et le sabre croisés sur la poitrine. Un caporal fume tranquillement son brûlot devant la porte, assis sur un tronc de bois. Adolphe Mory, seul, à côté d'une petite table, lit dans le livre de l'alliance de Dieu: « *Possédez vos âmes par votre patience; — il faut que l'œuvre de la patience soit parfaite.* » Paroles divines et profondes. — « *Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu.* » — Parole de grâce. — « *La lumière est faite pour le juste, et la joie pour ceux qui sont droits de cœur.* » Parole de relèvement et de sainte consolation.

Il sort à la rue: le ciel est clair, brillamment étoilé. La senteur des vergers, remplis de fruits mûrs, embaume la contrée. On entend le bruissement léger du feuillage, dans lequel passe le souffle qui vient du Rhin et rafraîchit toute la vallée. Adolphe élève son cœur en haut: il se sent calme, fort; il se prépare à lutter, s'il le faut, contre la puissance du sentiment qui l'occupe; il a fait son devoir; son cœur est

droit, sa conscience pure : mais, il le sait bien, il ne possède aucune certitude d'être écouté.

Un bruit de pas pressés se fait entendre : c'est le messenger.

— Entrez, dit gravement Adolphe : combien vous dois-je ?

— Ce que vous voudrez.

Adolphe ouvre la lettre : il a lu. Sa bourse est ouverte, et, quelque légère qu'elle soit, le paysan bâlois reçoit un gros écu de six francs, pour lequel il ne peut assez remercier le *Herr Wagmeister*.

Adolphe écrit à sa mère, il écrit à Lisa, des pages et des pages remplies de tout ce que le cœur aimant et reconnaissant peut exprimer de plus tendre et de plus doux. Il faut qu'il puisse remettre tout cela à Fritz, demain ; il faut que, dès cette nuit, tout soit prêt. Si l'on étouffe dans cet étroit corps de garde, si les soldats ronflent, si le caporal crie et tempête pour réveiller ses hommes de faction, qu'est-ce que cela fait à Adolphe ? Chef de poste à Pratteln, il passe la soirée au Petit Bâle, dans l'ourdissoir de Fritz Andermatt.

La lettre est faite et serrée dans le petit portefeuille. Adolphe sort de nouveau à la rue. On entend marcher :

— Halte-là ! crie le factionnaire.

— Ordre du colonel pour le capitaine de la compagnie.

— C'est bien, dit le sergent : je vais vous faire conduire chez lui.

Or, pensez, cher lecteur, que c'était l'ordre du départ général du bataillon pour le lendemain à midi. Le canton de Bâle n'avait plus besoin de la présence des troupes confédérées.

Quand donc la nuit fut passée, et l'avis donné à la compagnie, chaque militaire se dépêcha de faire son sac. À dix heures, on en voyait déjà un grand nombre, allant et venant dans le village, avec cet air de flânerie qui prouve évidemment que tout est terminé. Il y en avait qui chantaient dans les cabarets, d'autres qui jouaient aux quilles, d'autres qui cherchaient à embrasser les filles des paysans, devant les maisons.

À midi moins un quart, un petit char de côté arriva devant la principale auberge du village ; et un instant après, Fritz Andermatt courait au logement d'Adolphe Mory.

— Vous partez dans dix minutes, lui dit-il, je le sais. Donc, ne perdons pas de temps. Venez vite avec moi ; prenez tout, saluez votre hôte, afin de ne pas revenir ici.

Adolphe est prêt en quelques secondes. Il se rend à l'auberge avec Fritz.

— Lisa est ici, Adolphe. Je pense que vous serez fort vous-même, pour qu'elle ne faiblisse pas au moment des adieux.

Ils entrent dans une chambre réservée, où la jeune Bâloise les

attend. Appuyée aux carreaux de la fenêtre, un mouchoir à la main, elle se retourne quand ils sont là devant elle :

— Adolphe, dit Fritz, avec une gravité sereine que le premier ne lui connaissait pas encore, nous n'avons qu'un instant : expliquons-nous.

— Il lui prit la main droite.

— Vous demandez en mariage ma sœur : promettez-vous, devant Dieu qui nous entend, de l'aimer, de lui être fidèle, d'être, en toutes choses, son appui et son protecteur ?

— Oui, répondit Adolphe, en présence de Dieu, qui m'entend, je le promets.

— Je vous la donne donc, mon frère, comme son tuteur, représentant ici le père qu'elle n'a plus. — Toi, ma chère sœur, il lui prit aussi la main droite, acceptes-tu librement Adolphe pour ton mari ? promets-tu de l'aimer, de lui être fidèle, d'être pour lui une femme selon le Seigneur ?

— Oui, avec le secours de Dieu, je le promets.

— Joignez donc vos mains, mon frère et ma sœur. Vous êtes fiancés. Que notre Père céleste vous bénisse ! Maintenant, plus qu'un mot : je vais m'occuper, Adolphe, de vous envoyer les papiers nécessaires, et vous me les renverrez quand ils seront en règle. Charlotte et moi, nous vous attendrons. Nos deux mariages auront lieu ensemble, le plus tôt possible.

— Oui, mon cher et excellent frère, répondit Adolphe.

— Profitez de ce dernier instant, dit Fritz ; et les laissant seuls, il alla se placer à la fenêtre tout ouverte.

L'instant, hélas ! fut bien court. Les tambours battent le rappel. Un roulement succède. La troupe est rassemblée devant l'auberge :

— Par le flanc droit, à droite ! — Pas de route ! — Marche !

— Bon voyage, Adolphe ! crie Fritz Andermatt, de la fenêtre.

Et Lisa lui fait signe avec son mouchoir.

Chapitre XXII

LA JEUNE FEMME



'était un samedi, le premier décembre. Il ne faisait pas froid, car le soleil s'était montré dès les dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. St. Martin, s'il eût encore vécu, se fût empressé de faucher pour son âne. À Vaudramont, personne ne fauchait de l'herbe ; car, là où il y en avait encore, elle était grise, écrasée par les gelées précédentes, et toute sèche. Les vignes avaient perdu leurs feuilles orangées ; celles des arbres fruitiers, soigneusement recueillies, s'amoncelaient devant les maisons, pour servir de litière au bétail. — Les Alpes ont le front couronné de neige récente, qui se dore le soir, lorsque le Jura déjà dans l'ombre se revêt d'un voile vaporeux. Dans les bois, les dernières bécasses cherchent le voisinage des sources chaudes, autour desquelles verdit encore le cresson de fontaine. Au plus haut des airs, passent les bataillons d'oies sauvages ; et, dans les prés humides, le bec-fin gris siffle sa note plaintive.

Ce jour-là, M^{me} Juliette attendait ses enfants. Mariés à Bâle le jeudi, ils s'étaient mis en chemin dans la soirée même, et ne devaient pas tarder à être chez eux.

Ayant donc terminé ses vendanges, vendu son vin, dépensé son argent en meubles, arrangements de maison, achats de présents pour sa fiancée, Adolphe était reparti pour Bâle, et il en revenait avec son doux trésor. Quelle joie pour lui ! quelle joie pour sa mère ! quelle joie pour tous les amis ! — Samson, que la mort de son père avait encore fortifié dans ses plans de réforme, était attendu pour le lendemain.

Vers les quatre heures, un char de côté bien fermé amena les jeunes mariés devant la porte. M^{me} Juliette vint recevoir Lisa, la serra sur son cœur :

— Entrez, ma fille, lui dit-elle, et soyez bénie ! Laissez-moi bien vous

voir : je veux tant vous aimer !

— Et moi aussi, je vous aime beaucoup, ma mère, répondit la jeune femme. Seulement il ne faut pas me dire *vous*. Dites-moi *tu*, comme à Adolphe.

— Eh bien oui, ma chère fille, je t'aimerai beaucoup. Notre maison est petite, mais tu verras qu'on y est heureux. Voici ta chambre. — La mienne est l'ancienne chambre d'Adolphe, au-dessus. — Demain, je te montrerai nos poules, la vache, le jardin. Pour le moment, viens avec moi, Lisa, je veux te montrer autre chose.

Et lui prenant le bras, bien couvert d'un chaud manteau brun, elle conduisit Lisa dans le haut du verger.

— Vois-tu, Lisa, pour ton arrivée, je veux te montrer le soleil au-dessus du Jura. C'est ici ma place favorite du soir : j'y étais lorsque Adolphe envoya le messenger de Pratteln, et je priai Dieu de toute mon âme pour vous deux. Il m'a exaucée : que son saint nom soit béni ! — Rentrons maintenant, ma chère fille ; le soleil a passé de l'autre côté des monts, il commence à faire froid.

Extrêmement touchée d'un accueil si maternel, Lisa trouvait la maison et le petit clos encore plus jolis qu'elle ne se les était représentés d'après les descriptions d'Adolphe. Elle se sentait déjà chez elle, au comble de ses vœux.

Samson vint donc le dimanche matin, en char à banc. Depuis qu'il ne s'enivrait plus, sa figure s'était redressée ; il avait pris une bonne et honnête expression, animée de temps en temps par un vieux reste de son air narquois. Il fut reçu comme un parent auquel Adolphe avait voué une cordiale affection. On le questionna sur Honoré et sur la famille de Rose.

— Rose, répondit-il, est toujours la même bonne femme, douce et craintive. Je pense qu'elle aura son sixième l'an prochain. À propos, elle m'a chargé de beaucoup d'amitiés pour vous tous et m'a bien demandé de lui faire, au retour, le portrait de ma cousine Lisa.

— Que lui direz-vous donc de moi, cousin Samson ?

— Ce que je lui dirai, cousine Lisa ? Tonnerre des Indes ! je lui dirai que vous avez les plus beaux cheveux du monde, et que vos yeux sont tout aussi brillants que les siens : seulement, ceux de Rose ont une expression moins joyeuse. Elle a été jolie, ma sœur, *fièrement* jolie. C'est bien dommage que son mari soit parfois si bizarre et si hautain ! Comme si c'était lui qui eût inventé la poudre ! Il faudra bien, s'il plaît à Dieu, que ce commerce finisse aussi une fois.

— Et Honoré ? demanda Adolphe.

— Honoré, voilà ! Nous sommes ici en famille, je puis bien vous en parler : quand je suis revenu de Bâle, il m'a comme ça dit de son

air patelin : — Samson, j'espère que tu ne te griseras plus, maintenant que nous allons vivre tout de bon ensemble. — C'est bien mon intention ; mais toi, Honoré, si tu veux que les choses aillent mieux entre nous deux, il te faut aussi renoncer à ton avarice : tu ne vis que pour l'argent. C'est une honte pour toi, comme les excès de vin pour moi. — Qui t'a chargé de me faire un pareil sermon, Samson ? — Personne, ai-je répondu, et toi, Honoré, qui t'a conseillé de m'engager à ne plus boire ? — Là-dessus mon frère Honoré est resté *mouchet*.

— Et, dit M^{me} Juliette, comment votre père a-t-il disposé de son bien ?

— Ma tante, il a réduit Rose à sa légitime ; mais il a donné à ses enfants nés et à naître, entre eux tous, la même somme qu'à leur mère. À mon frère et à moi le reste, par égale portion. Nous allons continuer ainsi jusqu'à ce qu'Honoré pense à se marier ; car pour moi, je suis fait pour rester vieux garçon. — Et mon ancien collègue Gétroz, que dit-il de bon ?

— Il songe à se bâtir une belle maison le printemps prochain, répondit Adolphe.

— A-t-il déjà l'oiseau pour la cage ?

— Les uns disent oui, les autres non ; nul ne le sait au juste : mais cela nous est égal.

— Et le commerce, va-t-il toujours son même train ?

— Quel commerce ?

— Le commerce de la bouteille, quoi donc ?

— Nous ne savons pas.

— Il faudra que j'aie m'en informer et lui dire un mot à ce sujet, car j'ai pu lui faire du mal avec mes folies. C'est tout petit chez toi, Adolphe ; mais vraiment je changerais bien la moitié de notre grande carcasse de maison, et nos chevaux, nos vaches, tout le *bataclan* de Rouhinge, pour être chez moi, dans un petit nid pareil, avec la plus gentille femme de toute la terre. Malheureusement, ou qui sait ? — heureusement peut-être — pour un folâtre tel que moi, — je ne dois pas songer à une possibilité pareille.

— Mais pourquoi pas, Samson ? Tu pourrais vendre ta portion de biens à Honoré, et venir ensuite t'établir dans nos environs.

— Oui da ! cousin Adolphe. Et Rose, ma sœur, avec sa troupe de *bouëbes* ! J'aime ma sœur Rose : elle a toujours été bonne pour moi. Son mari est un bourru ; tant pis, et c'est bien triste ; mais les vieux oncles sont nécessaires quand il y a une pareille marmaille à élever. — En voilà assez : parlons d'autre chose. Ou plutôt, allons faire un tour dans le village, pour qu'on voie notre jolie cousine de Bâle avec ses beaux cheveux. Ne comptez pas me garder très tard : je pars à

quatre heures, et, s'il plaît à Dieu, je suis chez moi à sept, sans m'être arrêté nulle part.

ROUTES DIVERSES

Chapitre XXIII

LES CLOUS D'UN FER À CHEVAL



Samson Bordaloux, seul sur son char, s'en retournait à Rouhinge par la grande route, après avoir embrassé les heureux époux et sa tante Juliette.

— Je vous dois beaucoup, mes chers et bons amis, leur avait-il dit en partant ; car je vous dois, après Dieu, le sentiment de précieuse paix que j'éprouve. Il y a encore en moi beaucoup du vieux Samson, mais je sens pourtant que le nouveau est appelé à chasser l'autre. Je compte sur vous pour m'aider à marcher droit ; assez longtemps j'ai baissé la tête. Comme je serai plus libre maintenant, je viendrai vous voir quelquefois. Adieu. — Que faut-il vous souhaiter, à vous deux ? Rien ; vous êtes heureux et cela durera. Malgré toutes ses folies passées et présentes, Samson sera-t-il capable d'être le parrain de votre premier enfant ? il retient cet honneur dès aujourd'hui, à la condition que, si c'est un garçon, vous l'appellerez Hermann, comme celui de Vallorbes. Ce forgeron me plaît ; je veux aller le voir. Si c'est une fille, *Samsonne* ne vous iraît guère non plus ; alors, c'est vous qui serez marraine avec moi, tante Juliette, et la petite portera votre nom. — Adolphe, je te l'ai déjà dit ; tu es plus riche que moi : cependant, s'il se présentait quelque bon achat de terrain, souviens-toi que Samson peut te prêter deux mille francs, quand tu voudras. Adieu donc à tous. Adieu cousine Lisa : malheur à vous, si vous faisiez des chagrins à Adolphe ; et toi, cousin, si tu n'es pas le meilleur des maris, tu seras un grand coquin. Voyons, voyons, l'alezan ! en route ! Prtt !..

— Quel cœur excellent ! dit Lisa en suivant des yeux le char et se suspendant au bras d'Adolphe. On voit qu'il sent vivement, d'une manière fine et délicate, beaucoup plus qu'il ne veut en avoir l'air.

— C'est une véritable délivrance morale, un renouvellement de la

conscience et peu à peu de toutes les inclinations, dit Adolphe.

— Oui, mes enfants, ajouta M^{me} Juliette, c'est tout simplement une conversion. Que Dieu lui donne, à ce cher neveu, la force de retenir ferme ce qu'il sait maintenant être la vérité et la paix !

À moitié chemin à peu près, le cheval de Samson perdit un fer, qui, peu solide, se décloua d'un côté, dans une ornière. Comme il clapotait sous le pied de l'animal et menaçait de l'embarrasser dans sa course, Samson prit des tenailles dans le caisson du char et enleva les quatre clous qui tenaient encore de l'autre côté. Puis, arrivé au martinet de la Baille, qui se trouvait sur son chemin, il arrêta et vint frapper à la porte du forgeron.

— Voudriez-vous, dit-il à cet homme, avoir l'obligeance de reclouer un fer à mon cheval, bien que ce soit dimanche ?

— Dimanche ou non, qu'est-ce que cela fait ? répondit le maître du logis, en venant ouvrir sa boutique.

— Pardonnez-moi, reprit Samson, cela fait bien quelque chose. Le dimanche est destiné au repos. Si j'étais à la maison, j'attendrais à demain pour faire replacer le fer. Mais en continuant à trotter sur la *botte*, mon cheval se blesserait ; j'ai encore deux lieues avant d'arriver chez moi.

Pendant que le maréchal amincissait les clous sur l'enclume et leur donnait la courbure nécessaire, Samson examinait l'intérieur de cette forge. Il n'y vit ni abondance de métaux, ni ouvrages neufs sur le chantier. De vieilles ferrailles gisaient pêle-mêle à terre, et — le désordre se montrait dans les outils. Quand le fer fut remis en place, Samson demanda au forgeron combien il devait. — Rien, répondit ce dernier, cela n'en vaut pas la peine ; mais si vous voulez payer une bouteille à Rembin-le-Clos, je vous y accompagnerai sur votre char. Ce n'est qu'à dix minutes d'ici.

Samson tira sa bourse, posa trois batz (45 c.) sur l'établi du maréchal, et répondit avec fermeté : — Voilà le prix d'une relevée de fer : faites-en un meilleur usage que de l'employer à boire un pot de vin.

— Vous êtes *mômier*, à ce que je vois.

— Non, l'ami ; j'ai été autrefois un buveur pire que vous peut-être, mais j'ai reconnu que c'était là un triste commerce, et je ne prends de vin maintenant que pour me soutenir dans mon travail. En ce moment, je ne suis pas fatigué et n'ai pas soif.

— Vous n'avez pas des chagrins, vous ; moi, j'en ai, et je les noie dans la bouteille quand j'en trouve l'occasion.

— Mauvais remède, l'ami : quels chagrins avez-vous ?

Cet homme lui raconta que, se trouvant endetté à la suite de cautionnements malheureux, il ne lui restait plus rien. Son martinet,

saisi par voie d'otage, allait lui être enlevé, s'il ne pouvait le vendre lui-même et payer ses créanciers très prochainement.

— Combien estimez-vous ce que vous possédez ?

— Quatre mille francs, compris ce grand jardin, et cette langue de terrain le long du cours d'eau.

Samson fit le tour de l'établissement avec le propriétaire, après quoi il lui dit qu'il reviendrait dans le courant de la semaine, ou écrirait.

— Comment vous nommez-vous ?

— Laurent Moyeux. Et vous ?

— Samson Bortaloux.

— Est-ce vous qu'on appelait « sensible Jeannette » dans le bataillon qui est allé à Bâle ?

— Oui, c'est moi.

— Vous portiez alors une grande barbe de sapeur ? — Précisément. Étiez-vous aussi par là ?

— Sans doute, dans la compagnie * *.

— Eh bien, au revoir, camarade. Et, croyez-moi quand je vous le dis, on peut, avec le secours de Dieu, se corriger.

Samson remonta sur son char, pendant que l'autre le regardait, bouche béante et l'air stupéfait.

Deux jours après, Samson se rendit à la foire de Vallorbes.

À l'heure où dînent les ouvriers des forges, il vint frapper à la porte d'Hermann Fleutt. Celui-ci allait se mettre à table avec Jaqueline, Adolphe, leur fils aîné, et Charles sur les genoux de sa mère.

— Allons, il paraît que j'arrive au bon moment, dit Samson en leur tendant la main : bonjour M. Hermann, — voilà six ans, sauf erreur, M^{me} Jaqueline, que je n'ai eu le plaisir de vous revoir. Certes, on peut vous féliciter de n'être pas restée chez nous. Mais je vous dérange, peut-être, reprit-il en voyant qu'Hermann avançait une chaise et que Jaqueline posait son nourrisson dans une corbeille et se dépêchait de mettre une assiette blanche sur la table.

— Nous déranger, M. Samson ! vous nous faites au contraire un bien grand plaisir. Malheureusement notre dîner ne se compose que de viande salée chaude et de pommes de terre bouillies.

— C'est tout ce que j'aime le mieux dans cette saison : j'accepte sans façon. Je viens vous donner des nouvelles d'Adolphe Mory, que j'ai laissé, il y a trois jours, plus heureux qu'un prince, ce qui n'est pas trop dire. Et puis, voyez-vous, Hermann, j'ai besoin d'amis. Je vais vous dire le mot tout entier : j'ai besoin d'amis *chrétiens*. Moi aussi, je veux, avec l'aide de Dieu, faire demi-tour à droite, du bon côté. Je suis faible ; il me faut des appuis. Au lieu donc d'aller dîner à l'auberge, après avoir expédié mes affaires, je suis venu vous demander

une place à votre table, et un peu de cette même amitié fraternelle qui existe entre vous et Adolphe.

Touchés de tant de confiance, les deux époux lui tendirent la main ; Jaqueline avait une grosse larme dans les yeux.

— Merci, M. Samson, lui dirent-ils en même temps : c'est bien comme cela qu'il faut faire. Ce que je vous commande, a dit le Seigneur, c'est de vous aimer les uns les autres.

Ils dînèrent ainsi amicalement et causèrent beaucoup. Samson raconta d'une façon discrète ce qui se passait à Rouhinge ; puis, changeant tout à coup de sujet :

— Cette viande est excellente, dit-il, donnez-m'en encore un morceau et une pomme de terre. Est-ce vous qui avez préparé ce bon salé ?

— Oui, j'achète un demi-quartier de jeune bête, à très bas prix, et Jaqueline l'arrange dans un saloir : cela nous fait bon usage.

— Ce n'est pas le tout, je suis venu aussi pour une autre affaire que pour dîner. En quatre mots, la voici : Vous êtes toujours ouvrier, Hermann (mettons le monsieur de côté, s'il vous plaît) ; vous conviendrait-il de vous établir dans un martinet, à deux lieues de Rouhinge et à trois de Vaudramont ? Quatre villages se trouvent espacés dans les environs, à peu de distance. On peut avoir l'immeuble entier pour 4 000 francs ; il y a jardin et un peu d'autre terrain. L'eau est inépuisable.

— Oui, répondit Hermann, cela nous conviendrait beaucoup ; mais nous ne possédons entre Jaqueline et moi que 2 000 francs. Où trouver l'autre moitié de la somme ?

— S'il n'y a que cet obstacle, reprit Samson, il est possible de le lever. Mon père m'a laissé quelque argent comptant et en dépôt ; je vous prêterai les deux mille francs. Vous hypothéquerez l'immeuble ; car, entre amis surtout, il faut mettre les choses en règle.

— Vous avez parfaitement raison, Samson, et vous nous rendrez un très grand service.

— Où enverrions-nous les enfants à l'école ? dit Jaqueline. Il faut penser à cela.

— Au village de Rembin-le-Clos, à dix minutes de la Daille.

— En ce cas, Hermann, je suis d'accord avec toi.

— J'ai mon char, reprit Samson ; vous devriez, Hermann, en profiter et venir aujourd'hui avec moi à Rouhinge. Demain matin, je vous conduirai à la Daille. C'est une affaire à traiter tout de suite.

— Oui, sans doute, j'irai, et avec remerciements.

— Eh bien, partons sans retard. Nous arriverons encore de jour. Je laisserai au Trèfle-d'Argent un sac contenant quelques pommes

reinettes. J'ai pensé, Jaqueline, que vous me feriez bien le plaisir de les accepter pour en faire de la marmelade à vos poupons. Vous me renverrez le sac, ou l'apporterez à la Daille, si l'affaire peut s'arranger. Adieu, Jaqueline. Vous avez eu une bonne idée il y a quatre ans ; je vous en félicite un peu tard, mais bien sincèrement.

— Quelle idée ?

— Mais celle de dire *oui* à celui-ci, dit-il en frappant sur l'épaule d'Hermann. Pourtant, je sais bien que vous ne seriez pas restée *au crochet*, comme on dit. Ainsi, dans le fait, c'est encore votre mari qui a été le plus habile et le mieux partagé de vous deux. Voyons, ces petits garçons, que je les embrasse.

Six semaines après, soit vers la fin de janvier, le martinet de la Daille forgeait, sous la direction d'Hermann, ses deux premiers outils, savoir une pelle à rigoler et un traçoir, que le nouveau propriétaire de la petite usine voulait offrir en présent à son généreux ami Samson Bordaloux.

Laurent Moyeux, débarrassé de ses cautionnements et de ses dettes, avait été admis, à l'essai, comme ouvrier, à la place d'Hermann, mais sous la condition expresse de renoncer à son remède contre les chagrins de la vie.

Chapitre XXIV

RÉALITÉS



Vaudramont, le jeune ménage était heureux. Il y avait bien eu de temps en temps quelques légers nuages, non pas entre Adolphe et sa femme, mais entre la belle-mère et Lisa. Dès la seconde semaine, madame Juliette remit la direction du ménage à Lisa, après lui avoir enseigné sa manière de préparer les repas et, en général, d'arranger les choses dans la maison. Pour M^{me} Juliette, cette abdication volontaire, à laquelle Lisa refusa d'abord d'accéder par convenance respectueuse, fut un petit chagrin. Cela se comprend. Lorsque, pendant plus d'un quart de siècle, une femme a été habituée à tout faire elle-même dans son ménage, à ouvrir et fermer les armoires, entamer les provisions, mettre les étiquettes aux produits de la terre ou de l'industrie, en un mot, à commander, à tout diriger, il est dur d'abandonner entièrement les rênes, même à la plus aimée des belles-filles. Sans s'en douter, il se trouve que tel détail de maison, ne fût-ce qu'une chaise dont on change la place habituelle, ou l'ordonnance des assiettes sur un dressoir, une nappe mise ou pliée dans un sens différent, etc., — que tout cela fait une impression triste, amène des pensées pénibles. Si ces sentiments sont refoulés au fond du cœur, ils n'en deviennent que plus amers et peuvent se traduire, en moins de rien, en une froideur de ton ou en de simples regards qui, à leur tour, réagissent sur le caractère de la personne qui en est l'objet. Beaucoup plus que nous autres hommes, les femmes sont sujettes à ces petits écarts, à ces petites tracasseries d'intérieur qui, lorsque la bonté n'est pas grande et surtout lorsque le christianisme n'a pas suffisamment adouci et sanctifié le caractère, peuvent dégénérer en hostilités souvent renouvelées et parfois en haine qui finit par éclater. Les hommes, certes, ne valent pas mieux ; mais, pourtant, ils sont plus

débonnaires et mettent moins d'importance aux petits détails de la vie. Dans les grandes occasions, ils se revaudront bien en mal ce qu'ils ont ici de plus humain que les femmes : à eux les fortes colères, à eux la violence, les cris, la fureur, qui ne le sait ? Mais aux femmes, même aux meilleures, les coups d'épingles, les piqûres, et ces interminables explications, à la suite desquelles on est encore plus convaincu de part et d'autre dans son propre sens. Oui, oui, cela est ainsi ; et partout où il en est autrement, c'est que le cœur nouveau, l'esprit de l'Évangile, viennent commander au cœur naturel, dont les malices profondes ne sont connues que de Dieu seul.

Il y eut donc, nous devons l'avouer, quelques petits nuages entre M^{me} Juliette et Lisa, durant les premiers mois. C'était peu de chose, très peu de chose, presque rien ; mais cela suffit cependant, deux ou trois fois, pour amener une larme dans les yeux de la jeune femme. Lisa se souvenait un peu trop des habitudes de son pays pour la cuisine, et M^{me} Juliette oubliait qu'elle avait, de son propre vœu, renoncé à toute espèce de commandement autour du foyer.

— Ma chère, dit-elle un jour à Lisa, ton feu est mal arrangé : la flamme brûle en arrière de la marmite ; c'est du bois perdu, et le bois est cher ici.

Puis elle arrangea elle-même les bûches, un peu brusquement.

Une autre fois, étant à table, elle se leva, alla prendre le coquemar sur le feu et versa de l'eau bouillante dans son assiette de soupe, en disant : — Je crois que les Allemands mangent plus gras que nous : ta soupe est bonne, Lisa, mais tu creuses trop dans la *toupin*. Ce n'est pas sain de manger aussi gras.

M^{me} Juliette était ainsi faite : vive, forte et très active, elle voyait juste du premier coup dans les affaires positives, et alors la parole lui échappait avant qu'elle eût le temps de réfléchir. Lisa ne répondait pas, bien qu'elle sentît vivement la piqûre ; elle faisait certainement beaucoup mieux que de chercher à se justifier. Peut-être aussi pensait-elle que sa belle-mère avait, sans s'en douter, de courts moments de jalousie, ou bien qu'à son âge, la vie commençait à lui être moins facile qu'autrefois.

Adolphe surprit un jour une larme dans les yeux de sa femme ; il voulut en savoir la cause.

— Mon ami, lui répondit-elle, c'est encore pour une de ces petites misères sur lesquelles ta mère ne peut s'empêcher de revenir de temps en temps avec moi. Je fais mon possible pour la satisfaire dans le ménage, mais elle est si habile, elle fait tout si bien et comme elle l'entend, que je ne réussis pas toujours selon ses désirs. Il paraît que j'ai encore mis trop de beurre à la soupe aujourd'hui : elle m'a dit, à

ce sujet, quelques mots un peu pénibles ; mais je vais tâcher de n'y plus penser, je te le promets.

Adolphe se rendit à l'instant auprès de sa mère :

— S'il te plaît, ma chère mère, lui dit-il, ne fais plus de reproches à Lisa, ni sur sa soupe, ni sur les autres choses du ménage. Qu'est-ce que cela nous fait qu'elle mette un peu plus ou un peu moins de beurre, ou qu'elle arrange son lit comme à Bâle et mette les chaises à d'autres places que nous autrefois ? Pour si peu de chose, vaut-il la peine de se faire du chagrin ? Lisa a tant de qualités !

— Oui, mon enfant, c'est vrai, Lisa a beaucoup d'excellentes qualités, et je l'aime presque autant que toi, ce qui n'est pas peu dire ; mais sois assuré qu'il faut, dans une position comme la nôtre, mettre de l'importance à ces petits détails. Pour l'arrangement des meubles, je tâcherai de ne plus rien dire, car je sais qu'à cet égard je suis dans mon tort. C'est une affaire de goût. Quant à la soupe, au bois et au beurre, il faut absolument que Lisa se mette à notre pas. Si je lui ai fait de la peine tout à l'heure, je vais lui dire que j'en ai du regret. Viens avec moi.

— Ma chère Lisa, je suis bien fâchée de t'avoir dit quelques mots un peu vifs il y a un moment. Je te prie de les oublier. Je n'avais point l'intention de te blesser, tu le sais bien. Excuse ma vieille habitude, ma vivacité, et tâche, une autre fois, de prendre mieux tes mesures.

— Oui, ma mère. Ayez patience avec moi, j'apprendrai peu à peu. Mais si vous vouliez reprendre le ménage, je vous le remettrais de bon cœur.

— Non, mon enfant, je ne le reprendrai pas. Tu es et tu dois être la maîtresse ici, comme Adolphe est le maître. Moi, je suis votre mère à tous deux. Sois seulement bien convaincue qu'il vaut mieux mettre un peu moins de beurre au potage, que trop. À la fin de l'année, cela va très loin, si l'on n'y fait pas attention chaque jour.

Et ainsi la paix était faite ; le ciel de ce petit intérieur redevenait serein, — jusqu'à ce qu'une nouvelle vapeur légère se montrât à l'horizon et vînt encore une fois, en grandissant, voiler pour quelques minutes la face radieuse du soleil.

M^{me} Juliette, si heureuse pendant bien des années, avait probablement besoin d'apprendre à se détacher de la vie, pour se donner davantage au Seigneur. L'idolâtrie est si vite établie au cœur d'une mère ! Et Lisa, de son côté, jouissait trop de son bonheur, pour qu'il ne lui fût pas bon de le rapporter tout à Dieu. Adolphe aussi devait combattre certaines aspérités de son caractère, surtout l'orgueil. Qui donc est parfait en ce monde ? L'homme le plus saint aux yeux des autres est encore couvert de souillures devant Dieu. Un Moïse, un

Paul, un Pierre, un apôtre Jean, sont sujets aux mêmes infirmités que nous. Jésus seul est parfait dans son caractère et dans ses actes, parce qu'il est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement.

Dans le village, Lisa sut se faire aimer généralement. On la trouvait gracieuse, jolie et toujours bien mise. Ses beaux cheveux blonds et son parler si franc furent partout admirés : au four, à la laiterie, au marché de la ville. M. Rauthe la trouva charmante, et comme il savait l'allemand, il eut avec elle de bonnes conversations en dialecte bâlois et dans le vrai langage d'outre-Rhin.

— Savez-vous, M^{me} Lisa, lui dit-il un jour en présence d'Adolphe, savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place ?

— Quelque chose de très bon, je n'en doute pas, monsieur.

— Oui, quelque chose de bon, en effet, et de très agréable : j'apprendrais l'allemand à mon mari.

— C'est ce que nous faisons le soir, depuis quelque temps.

— Dans ce cas, je déclare, non seulement qu'Adolphe est un admirable mari, mais que vous êtes une excellente femme.

— Mais je ne sais pas encore faire la soupe aussi bien que ma belle-mère !

— Ceci est grave, mon enfant, très grave. Dépêchez-vous d'apprendre, vite, bien vite ; car ma bonne vieille amie Juliette, notre ancienne cuisinière, vous est encore supérieure, à bien des égards.

Les époux firent aussi une visite à M. Carlin-Paginus.

— Je ne doute pas, dit ce dernier à Lisa, que mon brave et respectable vigneron, que voilà, Adolphe Mory, n'ait fait un bon mariage. M^{me} Mory, votre belle-mère, assure que vous connaissez le travail de la vigne, ouvrages de femme, tels que effeuille des bourgeons, item les attachages, item la retenue, enfin, tout ce qui a rapport aux dits travaux. En continuant à la bien cultiver, ma vigne de la Morse vous rendra vos peines. — Je suis très flatté d'avoir eu le plaisir, ma jeune dame Mory, de faire votre connaissance. Plus tard, au printemps, lorsque le soleil aura un peu réchauffé la terre et que la vigne pleurera, j'irai en promenade à Vaudramont pour voir la taille de ma dite vigne et compter les provins. Ce sera alors le cas (il prononçait *casse*) de vous demander une tasse de café à trois heures. Personne, à mon avis (il prononçait aussi *avisse*), ne fait d'aussi bon café que la mère Mory. Elle a pour cela un talent remarquable, il faut en convenir, et votre vache donne d'excellent lait. Mais votre dite mère a eu surtout le talent d'avoir un brave fils qui, je n'en doute pas, sera pour vous un bon mari, M^{me} Mory. Adieu, mes chers, je vous salue.

Chapitre XXV

PROJETS D'HONORÉ



Dès le retour du printemps, Honoré et Samson Bordaloux s'adjoignirent un domestique pour leurs travaux de campagne. À eux deux seulement, ils ne pouvaient cultiver avec soin leurs propriétés. La servante boiteuse faisait le ménage, et c'était Honoré qui gardait les clefs de toutes les provisions. Lorsque les récoltes furent faites, Samson paraissait avoir assez d'un genre de vie pareil. Honoré n'était pas souvent de bonne humeur ; il lésinait sur tout ; le domestique trouvait la nourriture mal préparée les trois quarts du temps, etc. Cela n'allait donc plus aussi bien dans le ménage, que lorsque le père était là, et que Rose et Jaqueline avaient soin de tout dans la maison.

Au lieu de passer comme autrefois les dimanches au cabaret, Samson partait souvent pour le martinet de la Daille, aussitôt qu'il avait dîné. Il s'y rencontrait parfois avec Adolphe, venu aussi de son côté, faire une visite à Hermann. Les trois jeunes hommes s'encourageaient réciproquement au devoir, chacun dans le sentier qu'il devait parcourir. Pendant ces absences de Samson, Honoré calculait exactement la valeur de leurs fonds de terre, pensait à quelque bon marché de bétail, ou se livrait à des réflexions particulières dont lui seul avait le secret.

Un dimanche d'automne, il avertit Samson qu'il voulait sortir et que, suivant ce qu'il verrait en chemin, il serait peut-être absent jusqu'au soir du jour suivant. Avant de partir, il remit à Samson la grande feuille de papier contenant le projet de partage qu'il avait préparé pour leurs fonds de terre, et l'engagea à l'examiner pendant son absence. Honoré faisait deux lots, par n° 1 et n° 2, sans diviser les pièces de terrain. La maison ne pouvant guère être partagée, à cause des dépendances pour le bétail, Honoré proposait que celui qui l'obtien-

drait dans son lot en payât la moitié à l'autre, au prix fixé dans le projet. En tout cela, maître Honoré s'était montré expert et réellement très entendu. Il maintenait autant que possible une juste balance entre les deux portions. On tirerait au sort, après quoi on verrait à se séparer, si Samson tenait décidément à rompre l'association indivise. Quant à lui, Honoré, il ne demandait pas mieux, disait-il, que de continuer à vivre avec son frère, surtout depuis que ce dernier n'allait plus, ou presque plus, au cabaret. À trente-huit ans, un vieux garçon comme Honoré ne pensait guère au mariage ; il n'y songerait que dans le cas où Samson serait bien décidé à rester célibataire.

— Mais comme tu n'as que trente-deux ans, lui dit-il en finissant son explication, je trouve que tu devrais chercher une bonne femme, capable de bien diriger le ménage ; et alors rien ne nous empêcherait plus de vivre ensemble et de prospérer sous le même toit.

— Je penserai à ce partage, répondit Samson : à première vue, il me paraît bien fait et acceptable pour les deux. Mais, sur la question du mariage, je suis tout décidé. Cherche pour toi-même une aimable femme, Honoré, qui ait la crainte de Dieu. Tu es bien encore dans l'âge où l'on se marie : à trente-huit ans, c'est la plus grande force de la vie. Pour ce qui me concerne, je désire garder ma liberté : je ne suis pas capable d'élever une famille, c'est un commerce trop difficile pour moi. D'ailleurs, les écarts de ma vie passée sont encore présents à mes yeux. Mais veux-tu, Honoré, que je te dise une chose, et tu ne t'en fâcheras pas : tu me conseilles de me marier, précisément parce que tu penses à le faire pour ton propre compte : je te connais. Pas tant de ces finesses, de ces rubriques avec moi ! Pourquoi veux-tu donc toujours cacher ta pensée aux autres, et même à ton frère, qui certes désire de te voir heureux ? Oui, Honoré, tu as envie de te marier et tu fais bien. Peut-être ton choix est-il déjà fait ?

— Non, Samson, tu vas trop vite en affaires.

— Eh bien, ne regarde pas à l'argent avant tout. Femme active, bonne et pieuse, vaut mieux que femme riche, d'un caractère difficile. Tu as assez de bien pour six. D'ailleurs, je suis là pour Rose et pour toi. Va donc où tu penses trouver la personne dont tu as besoin. Je t'approuve beaucoup d'avoir coupé ton affreuse moustache ; cela te va infiniment mieux. Quand tu es propre et rasé comme aujourd'hui, que tes habits ne sentent pas l'écurie, avec un chapeau noir et des bottes, tu as l'air d'un garçon de bonne maison. Si tu y peux quelque chose, tâche de regarder les gens en face quand tu parles avec eux, au lieu de diriger toujours tes yeux du côté de la terre. La terre n'est pas si belle qu'on ne puisse voir quelque chose de mieux. Six pieds de long et deux de large, c'est tout ce qu'il nous

en faut au dernier moment.

— Voyons donc, Samson, puisque tu ne veux pas te marier, qui me conseillerais-tu, si je me décidais à prendre femme ?

— Je ne connais personne ; mais si tu trouvais une seconde Jaqueline Montcler, tu serais trop heureux.

Honoré tourna le dos à son frère, en lui disant d'un air à demi courroucé :

— Tu es bien toujours le même fou : si tu n'as pas d'autre conseil à me donner, tu peux le garder.

— Écoute, Honoré, reprit l'autre avec sérieux : fais bien attention à ta conduite dans ce que tu as en vue. Souviens-toi que c'est une chose excessivement délicate, et que l'argent seul ne peut rendre heureux. Adieu, bon voyage !

Bien décidé à se marier, puisque Samson voulait rompre l'indivision, Honoré, avait depuis peu de temps, échangé quelques lettres avec deux personnes qu'il ne connaissait pas de visage, mais sur lesquelles il fit prendre des informations. Le mariage n'étant pour lui qu'une *affaire*, il pensait qu'il pouvait bien frapper à deux portes à la fois. L'une de ces personnes, d'environ trente ans, était agréable, vive, enjouée, d'un caractère facile et doux. Elle servait depuis douze ans dans la même place, comme femme de chambre. Élevée à la campagne, vivant aujourd'hui dans un château entouré d'un grand domaine, elle connaissait bien les travaux des champs, et pouvait diriger facilement le ménage d'Honoré Bordaloux. Elle possédait quelque fortune, mais Honoré n'en connaissait pas le chiffre exact. S'il se décidait de ce côté-là et qu'on l'acceptât, il ferait catégoriser. — L'autre personne, ancienne cuisinière, devait posséder bien près de 20 000 francs de Suisse, si les renseignements étaient sûrs. Stéphanie Bromblon, cordon bleu de première classe, parlait haut, avait les joues d'un rouge luisant, la bouche grande, bien garnie de dents serrées. Les incisives étaient tranchantes, les canines, plus longues et pointues. M^{lle} Stéphanie avait trente-neuf ans révolus, c'est-à-dire, quarante et un. Elle vous saignait un poulet en racontant une gentillesse, et coupait la tête à un canard sans sourciller. Avec ça, maîtresse femme pour calculer de tête, et toujours au courant du taux des intérêts, bien qu'elle ne fût point avare. Aussi franche de caractère qu'Honoré l'était peu, et réellement bonne en plus d'un point. Si elle épousait un homme qui, par exemple, voulût avoir des pensionnaires, M^{me} Stéphanie dirigerait parfaitement la barque. Trente lits à faire et quarante personnes à nourrir ne l'effrayaient point. Forte et robuste, elle était presque plus grande qu'Honoré, dont la taille dépassait la moyenne. Telles étaient les deux personnes inscrites en tête de la liste

de l'aîné des Bortaloux. Plusieurs autres avaient été éliminées.

Il s'adressa d'abord à la plus jeune, qui le reçut assez bien. Quand ils eurent causé de choses diverses, Honoré entama le chapitre pour lequel il était venu.

— Nous faisons nos partages, mon frère et moi, mademoiselle, lui dit-il, et comme il est probable que mon lot sera plus considérable que le sien si je garde la maison pour moi seul, je désire que la personne qui deviendra ma femme puisse me remettre quelque argent comptant, que je lui assurerai sur mes propriétés foncières. Si ce n'était pas une indiscretion, oserais-je vous demander sur quelle somme à peu près je pourrais compter ?

— Eh ! monsieur, répondit la demoiselle, c'est bien la dernière chose à laquelle j'aie songé en répondant à vos deux lettres. Je ne sais pas au juste ce que je possède ; c'est un de mes vieux cousins qui gère mon avoir et qui a les papiers en main : il me semble qu'il m'a parlé de huit mille francs ; mais je ne puis rien préciser.

— Oui, mademoiselle, reprit Honoré ; je prends note de ce chiffre. D'après notre inventaire, ma portion de bien maternel peut s'élever environ 25 000 francs. Mon père m'a aussi laissé quelque capital mobilier en bonnes créances et argent. J'aurai l'honneur de vous écrire très prochainement, si je ne reviens pas moi-même pour tout arranger avec vous. Mais j'espère bien revenir sous peu.

— Comme vous voudrez, M. Bortaloux ; je ne suis point pressée de me marier. Ici, je suis très heureuse ; je me demande même si je le serai jamais autant dans ma propre maison.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous avez trente ans.

— Je les aurai le 14 décembre prochain. Et vous, combien ?

— Moi, j'ai bien près de quarante : trente-huit ; mais je possède une forte santé.

— Moi aussi, grâce à Dieu, je me porte à merveille.

— Eh bien, mademoiselle, à l'honneur de vous revoir.

Honoré partit.

Il est bizarre et positif, se dit la femme de chambre ; assez laid et l'air *mougnon*. Chez un homme de la campagne, il ne faut pas tenir trop aux qualités extérieures. Pourvu qu'il soit bon enfant, c'est l'essentiel.

De son côté, Honoré se rendait à pas allongés chez la seconde de ses futures. C'était à quelques lieues du domicile de la première ; il n'y arriva que de nuit. M^{lle} Stéphanie était en toilette : son dîner terminé, elle disposait de la soirée du dimanche selon son gré. Honoré ne la trouva point mal, d'autant qu'elle lui donna connaissance, par francs et rappes, de l'état de sa petite fortune, qui se montait à 18 746 francs et cinquante rappes. Comment donc M^{lle} Stéphanie ne s'était-elle pas

mariée, possédant une si belle dot ? Tout simplement parce que la moitié de cette somme provenait d'un héritage fait dans le courant de l'année, et que, d'autre part, elle avait refusé plusieurs partis.

Elle fut causante, agréable, fit boire du Moscatel de Malaga à Honoré, et lui offrit des tartelettes de sa façon, qu'il trouva délicieuses.

— Bref, se dit Bordaloux, deux ans de plus ne sont pas une affaire ; elle a l'air bien aussi jeune que moi, et me convient. Avant de partir, il fit sa demande, à laquelle on répondit *oui* sans façon ; ainsi tout fut terminé en une seule séance. Honoré s'en alla coucher dans quelque gargote ; le lendemain, il acheta une bague à Stéphanie et lui donna une douzaine de napoléons, qu'il espérait bien lui reprendre, une fois marié. Quand il arriva à Rouhinge, le lundi au soir, Samson comprit tout de suite, à son air embarrassé, que l'affaire était bâclée. Et lui aussi s'était arrêté à un projet dont il se garda bien de lui parler.

Chapitre XXVI

ÉTABLISSEMENT DES DEUX FRÈRES



a matinée du lendemain fut employée par Honoré à rédiger la lettre qu'il devait écrire à la femme de chambre pour lui annoncer qu'il ne donnerait pas suite à son projet de l'épouser. Après avoir beaucoup réfléchi à la manière dont il devait s'y prendre, il s'arrêta à l'idée suivante, qu'il mit en peu de lignes sur le papier.

« Mademoiselle,

» J'ai beaucoup pensé à notre conversation de dimanche dernier, et, considérant la grande différence d'âge qui existe entre vous et moi, je craindrais de vous imposer un trop grand sacrifice. J'ai donc résolu, avec beaucoup de tristesse et de regret, de vous rendre votre parole, ce que je fais par la présente. Toute ma vie, mademoiselle, je conserverai un souvenir reconnaissant de vos bontés, et je demeure,

» Votre respectueux serviteur. »

Quand ce fut fait, Honoré eut avec son frère l'entretien suivant :

— Mon cher Samson (c'était la première fois qu'il lui parlait avec ce ton d'affection hypocrite), je t'annonce mon prochain mariage avec M^{lle} Stéphanie Bromblon, une personne de grand mérite. Je me suis promptement décidé, puisque tu ne veux pas t'établir pour ton propre compte.

— Diantre soit de la pareille ! répondit l'ancien sapeur, qui retrouvait de temps en temps une de ses exclamations familières : mais, reprenant aussitôt avec sérieux : — Tu as bien fait, Honoré. Est-elle Vaudoise ?

— Oui et non, en ce sens qu'elle est bourgeoise de deux cantons ; mais ce n'est pas là l'important.

— Son âge ?

— À peu près le mien.

— Et le caractère ?

— Franc ; d'une grande gaieté.

— Bien, très bien. Et ce à quoi tu tiens beaucoup, mais non pas la figure ?

— La figure n'est point mal : pour l'autre chose, je pense qu'elle pourra m'aider à payer la moitié de la maison, si c'est moi qui l'ai en partage. As-tu examiné le projet ?

— Oui, il me paraît bien calculé. Tiens-tu à garder la maison, Honoré ? parle franchement ; nous ne sommes pas là pour marchander comme des Bourguignons.

— J'avoue que, puisque je me marie dans deux mois, je serais bien aise de savoir où amener ma femme. À toute rigueur, nous pouvons louer un appartement, mais je préfère reprendre la moitié de la maison, à prix honnête.

— Eh bien, je te la céderai volontiers au prix estimé dans le projet, soit 3000 fr. En outre, sauf la pièce du Grand-Record, que tu as évaluée à 4000 fr., et que je voudrais garder, je te cède tout le reste de ma portion pour la somme de 18000 fr. Tu m'en payeras les deux tiers en argent lorsque nous signerons le partage, et, pour le reste, tu me donneras hypothèque sur les terrains mentionnés dans l'un ou l'autre des lots. De cette manière, tu conserves nos biens-fonds, sauf la pièce du Grand-Record. Tu vois que je vais rondement en affaires et que je fais mon possible pour te faciliter. Entre ta future et toi, vous aurez bientôt réuni la somme nécessaire à l'arrangement que je te propose. Si tu refuses, partageons en tirant au sort, et garde également la maison. Mais, quinze jours après, je mets en vente par parcelles ma portion, et j'en aurai certainement un prix supérieur à celui auquel je te l'abandonne. Sommes-nous d'accord ?

— Il faudra bien en passer par là, puisque tu veux vendre. Cela me ferait de la peine de voir miser nos fonds. Mais c'est beaucoup d'argent pour moi. Je pense alors que toutes les récoltes et les provisions de la maison m'appartiendront.

— Ta ! ta ! ta ! comme tu y vas ! Et le bétail aussi, sans doute ? Pas de ça ! Premièrement, je veux l'alezan avec le char neuf et cent quintaux de foin ; ensuite, je prendrai dix sacs de froment au grenier, autant d'avoine, et nous partageons les autres provisions de bouche, le linge et le bois. Tu me tiendras compte de la moitié du prix des vaches. Ça te va-t-il de cette manière ? dis oui, ou non, mais ne marchande pas, car je te fais la part assez belle.

— Mettons que ce soit fait, dit Honoré avec une certaine lenteur

soucieuse.

— Eh bien, écrivons cela au bas du projet de partage, puis nous signerons. Ce sera réglé jusqu'au moment de passer les actes.

Samson écrivit leur arrangement, qu'il avait du reste préparé d'avance, puis les deux frères apposèrent leurs signatures sur le papier.

— Maintenant, reprit Samson, je vais te dire en peu de mots ce que je compte faire quand nous serons séparés. D'abord, j'ai acheté la petite maison de Maradan, sur la place ; nous avons terminé le marché hier matin. Je mettrai l'alezan dans l'écurie, le foin dans la grange, et Samson dans l'une des deux chambres. C'est là que je vivrai en vieil oncle, pas trop loin de Rose et à portée aussi de ton ménage. Lorsque j'aurai cultivé ma pièce du Grand-Record, je vous aiderai de mon travail, si cela vous est agréable. La voisine Nâban, qui a beaucoup de loisir, viendra balayer ma maison tous les jours. Je préparerai mon café matin et soir ; à midi, on apportera mon dîner de l'Angle-de-Roche. Tu vois, Honoré, que si je n'ai pas, comme toi, trouvé une femme depuis avant-hier, j'ai pourtant assez bien employé les heures qui se sont écoulées pendant cet intervalle.

Honoré ne s'attendait pas à voir Samson si bien au clair sur ses projets d'établissement ; il eut l'air de l'approuver beaucoup, mais il était, au fond, vexé de l'aisance avec laquelle son frère parlait de tout cela. Si ce n'avait pas été trop tard, qui sait s'il n'eût pas cherché à revenir sur ce qui avait été convenu entre eux.

Quant à Rose, elle fut réjouie en apprenant que Samson se rapprochait d'elle et de sa famille : il viendrait passer les soirées avec eux ; les enfants l'aimaient beaucoup, et Rose pensait que la gaieté bonne et franche de son frère divertirait un peu Marcus, qui, depuis quelque temps, était malade et prenait beaucoup de noir. Ce dernier n'aimait plus les travaux des champs ; il aurait voulu avoir une place qui le classât davantage parmi les messieurs et lui rapportât quelque argent. Il se voyait une nombreuse famille à élever ; sa fortune, au lieu de s'accroître, avait diminué depuis son mariage. Une partie de l'argent de Rose, mal placé, était perdu ; et la pensée que sa femme ne recevait qu'une faible légitime du bien paternel (peu considérable du reste), la fortune venant de la mère des deux fils lui était odieuse. Son orgueil en souffrait, car César-Ami Bortaloux ne l'avait pas ménagé dans le testament. Au lieu de reconnaître sa faute première, Marcus accusait son beau-père d'injustice à son égard. Plusieurs fois il demanda une place de juge de paix, ou de membre d'un tribunal : il ne fut pas nommé. Il échoua de même dans sa candidature au Grand Conseil. Cela l'aigrit toujours davantage. Puis, il prit l'habitude du cabaret, d'où il revenait souvent fort tard. — Quand on ne gagne rien

et qu'on dépense tous les jours, l'argent s'en va vite. Nouveau sujet d'humiliation et de tristesse pour Marcus Taly, si même cela n'amenait pas des scènes pénibles avec Rose. Enfin, les choses allaient mal dans cette maison, et Marcus était souffrant. Rose tenait Samson au courant, et celui-ci comptait bien parler à son beau-frère à la première bonne occasion.

Le mariage d'Honoré eut lieu vers la fin de novembre. Les partages étaient faits, les actes signés. Samson se trouvait très bien dans son petit logement, avec l'alezan dans l'écurie. Il allait chercher lui-même son lait à la fromagerie, et son pain chez le boulanger. Chaque jour, on lui apportait de l'auberge une ration de viande et de légume. — Honoré, ayant palpé les fr. 18 746 50r. de sa femme, paya Samson en totalité, en sorte que ce dernier eut assez à faire pour bien placer son argent. Grâce aux soins judicieux d'un notaire honnête homme, il en vint à bout convenablement. Mais s'il continuait à dire un mot, de temps en temps, pour rire, il ne faisait plus de folies et ne buvait que peu de vin. Il avait même renoncé, non sans efforts soutenus, il est vrai, à son « tonnerre des Indes » et à beaucoup d'autres propos de ce genre. Son intelligence naturelle s'éveillait, se développait sur plus d'un sujet ; il prenait goût à de bonnes lectures. Pour les personnes qui l'avaient connu de vingt à trente ans, c'était maintenant un tout autre homme, capable de donner un bon conseil, même aux jeunes gens qui se souvenaient de l'avoir vu trébucher en sortant du cabaret. On trouvait chez lui un journal et quelques bons livres, dont les titres lui avaient été indiqués par Adolphe Mory.

M^{me} Stéphanie ne tarda pas à mettre la maison de son mari sur un pied tout différent de celui où elle la trouva. Elle conserva la même servante louche et boîteuse, et l'envoyait aux champs pendant qu'elle-même faisait le ménage. Honoré eut deux domestiques hommes ; car il ne fallait plus compter sur Samson, dont les bras et le cœur inclinaient du côté de la famille de Rose. — Mais M^{me} Stéphanie n'entendait point manger à la cuisine avec ses gens. Une cuisinière en retraite, dans sa position, devait avoir sa table à part, pour elle et son mari, dans la salle à manger, autrement dite la chambre voisine, comme elle avait sa marmite particulière sur le foyer et sa casserole sur le gril neuf de molasse. Il lui fallait aussi son vin blanc de la Côte, dont elle prenait un verre à dix heures du matin en faisant son dîner, deux à midi, et un quatrième le soir avant de se mettre au lit. C'était ce verre de vin qui entretenait ses belles couleurs luisantes et sa forte santé. Il donnait aussi à sa voix un timbre sec, qui résonnait bien dans la maison. Son rire avait quelque chose de métallique, comme le bruit d'une feuille de fer-blanc qui vibre sous l'action d'un courant d'air vif.

— Mon ami, disait-elle à Honoré, vous vous gâterez l'estomac avec le cidre que vous buvez. Rien n'est froid comme le cidre, dans le corps de l'homme. Pour moi, je n'en userai pas, je vous en préviens. Je sais ce qu'il me faut. — M. Blanchette, — c'est notre ancien épicier de la maison, mon ami, — M. Blanchette vend du petit blanc de la Côte, qui est délicieux. Je lui ai dit de nous en envoyer un demi-char, franco, par le premier retour. Vous verrez comme il vous fortifiera l'organe de la digestion.

— Mais cela nous fera une grosse somme, Stéphanie. Avez-vous au moins fixé le prix ?

— Le prix, mon chéri ! le prix, avec M. Blanchette, notre ancien épicier, c'est parfaitement inutile. Ah ! certes, ce n'est pas M. Blanchette qui mettrait à mon compte un sou de plus que son bas prix courant. Il me connaît, et sait que cela lui porterait préjudice. Je pense même lui retenir un escompte pour les deux termes de trois et six mois, qu'il accordait à M. John Wallis, esquire, sur toutes nos fournitures. N'ayez crainte, Honoré (et la voix de M^{me} Stéphanie appuyait fortement sur la syllabe *rê*), je sais conduire une maison, et j'entends que la nôtre marche à la baguette.

Honoré ne répondait pas à un tel discours ; il sentait que, sur un tel chapitre, il n'était pas de force à convaincre sa femme. Mais il espérait au moins trouver quelque moyen de l'arrêter dans ses projets, si elle allait décidément trop loin.

— Voyez, mon ami, lui dit-elle un autre jour, je trouve que vous n'entendez pas vos vrais intérêts dans la manière dont vous vous comportez avec votre frère. Chacun remarque la chose. M. Samson va dix fois chez votre sœur M^{me} Marcus, pour une qu'il vient ici. Pourquoi n'invitez-vous pas M. Samson à dîner avec nous tous les dimanches ? Cela, de votre part, serait parfaitement naturel. Le dimanche, on a le pot au feu ; j'aurai beaucoup de poulets cette année : eh bien ! on en saignera un le samedi au soir. En hiver, on a de bons légumes apprêtés au bouillon. Il faudra, mon ami, avoir soin de planter des cardons de Tours, pour l'hiver. C'est un légume très fortifiant. J'achèterai la graine chez Clamart. Je suis étonnée que, dans un grand jardin comme le nôtre, vous n'ayez pas un carré d'artichauts. J'arrangerai cela. L'artichaut, Honoré (écoutez donc ce que je prends la peine de vous expliquer), l'artichaut est une des meilleures choses pour l'estomac : il y a, vous savez, le gros cabus de Laon, l'artichaut anglais, qui est plus petit, mignon et abondant, et le Picard, qui ressemble à ce dernier. Vous ne chassez pas, M. Bortaloux : c'est dommage. En hiver, quand il y a de la neige et que les travaux sont terminés, je pense que la chasse au lièvre serait un bon exercice pour

vous. M. John Wallis disait que rien ne lui procurait un meilleur appétit qu'une bonne course de chasse. On revient avec un lièvre (deux, c'est encore mieux). Je vous mets le devant de l'animal en civet, et quatre jours après le râble à la broche, ou sous couvert. On fait aussi des pâtés de lièvre, qui sont excellents. Quant au râble, on le mange à l'anglaise, avec de la gelée de groseille : c'est délicieux. Il vous faudra prendre quelques lièvres cet hiver, mon fils ; vous verrez alors comme je les traite. Dans toute la ville, il n'y avait pas une maison où le lièvre fût meilleur, ni même aussi bon que chez nous. Eh bien ! quand nous aurons un lièvre, nous inviterons M. Samson, M. Marcus et votre sœur aussi. On fait là, entre cinq ou six, un bon petit souper qui réchauffe les cœurs et les estomacs. Par exemple, je n'inviterai pas les enfants. Je n'aime pas à les voir à table avec les grandes personnes. C'est sale ; ça mange mal et plante les doigts dans les sauces. Votre pauvre sœur, que je la plains d'avoir une si nombreuse famille ! Et encore, il paraît bien que le septième est en chemin. Ça n'en finira donc jamais ? Mais aussi, voilà ce que c'est que de se marier si jeune, à vingt et un ans ! Ne vaut-il pas mieux attendre d'avoir de la raison, et quelque chose comme 18000 fr. à remettre à son mari ? La jeunesse est faite, selon moi, pour sortir un peu de sa coquille, pour voir le monde et gagner de l'argent. Plus tard, on se marie, si l'on veut ; on se repose alors et l'on vit bien. — Voyons, répondez-moi donc, Honoré ! au lieu de tenir vos yeux baissés : — n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Oui, disait Bordaloux : mais ce *oui* sentait la tardive réflexion ; en le prononçant, l'astucieux paysan se sentait pris dans un filet où il aurait en vain essayé de se débattre, et qui était son propre ouvrage.

Chapitre XXVII

CHRONIQUE VILLAGEOISE



me Stéphanie ne tarda pas trop à faire une visite à cette proche voisine qui, dans le temps, reçut Adolphe chez elle, lorsqu'il revenait de Vallorbes. Bien que la brave femme eût aujourd'hui sept ans de plus sur la tête, elle la portait encore fort droite. M^{me} veuve Nâban possédait une de ces robustes santés, comme on n'en voit plus guère aujourd'hui. Active sans pétulance, sobre sans se mal nourrir, bonne sans jeter son argent par les fenêtres, pouvant causer beaucoup, longtemps et souvent, elle passait encore d'agréables journées dans sa vieillesse. L'hiver était la saison qu'elle préférait ; en été, durant les grandes chaleurs, elle souffrait un peu de l'estomac. On a vu qu'elle avait accepté tout de suite la proposition d'aller mettre la chambre de Samson en ordre et de balayer de temps en temps sa maison. Cette petite occupation journalière lui prenait une demi-heure de la matinée, lorsque Samson n'était pas chez lui ou qu'il ne pouvait écouter ses récits. Dans le cas contraire, elle restait une bonne heure en tout.

Ce fut au retour d'une de ses expéditions matinales qu'elle trouva M^{me} Stéphanie à sa porte.

— Eh ! bonjour, madame ! lui dit la veuve : auriez-vous l'intention d'entrer chez moi, par hasard ?

— Certainement, madame. Nous sommes voisines et je tiens à vivre en bonne amitié avec vous. Sans tout ce qu'il m'a fallu mettre en ordre dans notre maison pendant les premières semaines, je serais venue beaucoup plus tôt vous faire une visite ; mais vous vous figurez facilement ce qu'il y a d'objets à nettoyer, à arranger, dans une maison de garçons. Et vous m'excuserez : peut-être que je vous dérange en ce moment ?

— Non point, M^{me} Honoré, non point. Au contraire, ça me fait bien

plaisir de vous voir. Entrez vite : mon fourneau doit être bon chaud ; il ci fait froid cette matinée.

M^{me} Nâban fit asseoir sa voisine dans le fauteuil en laine verte, qu'elle ne donnait qu'aux personnes de distinction. Le poêle carré, en catelles bleues, était chaud ; les deux femmes s'en approchèrent pour y réchauffer leurs mains.

— Vous avez une jolie chambre, voisine, une bonne habitation, dit M^{me} Stéphanie en jetant un rapide coup d'œil autour d'elle. Vous devez être heureuse ici : vous allez, vous venez, comme il vous plaît ; vous sortez ou restez chez vous, absolument comme vous le désirez.

— Mais oui, voisine ; je me trouve encore assez heureuse dans ma solitude, grâce au bon Dieu.

— Vous viendrez me voir aussi, n'est-ce pas ? je sais que vous êtes une ancienne amie de la famille de mon mari.

— Avec plaisir, voisine, pourvu que je ne vous ennuie pas. Mais pourtant je ne vais guère en visite : vous savez que je soigne le ménage de Samson ; — c'est-à-dire, non pas le ménage tout entier, puisque Samson fait venir son dîner de l'auberge et qu'il se *mitonne* lui-même son café deux fois par jour, à sept heures le matin et à six le soir ; — mais j'arrange sa chambre et j'y donne un coup de balai, ainsi qu'à la cuisine et deux pas devant, dans la cour. Je l'aime beaucoup, Samson ; vous comprenez que j'ai vu ça tout petit, et aussi M. votre mari Honoré. Samson est si brave, si bon pour les pauvres, et tant bon enfant, si vous saviez ! Quel dommage qu'il ne veuille pas se marier ! c'est, comme ça, une idée qu'il a et que personne ne lui ôtera de la tête. C'est bien dommage, en vérité. Il a de la fortune, beaucoup de fortune comme votre mari, car leur mère était riche ; il pourrait rendre une femme heureuse, se voir une famille à lui, non pas qu'il sera encore plus seul dans ses vieux jours. Je lui en parlais justement ce matin, il y a une bonne demi-heure : mais sans succès, je le vois bien. « C'est un commerce, dit-il, qui n'est pas fait pour lui. » Il est tant drôle, Samson, si vous saviez ! Et, avec ça, un homme qui a maintenant de vrais sentiments *religieux*. Je comprends bien, d'un autre côté, — car il aime beaucoup sa sœur Rose, — je comprends bien qu'en voyant l'état de Marcus, il ait de la peine à se marier. Entre nous soit dit, le mari de cette pauvre Rose tourne tout à fait mal. Quand on le rencontre dans la rue et qu'on lui dit bonjour amicalement, comme on doit le faire, à peine vous répond-il « Hun » en passant, sans même vous regarder. Il a toujours été *extrêmement* fier de son naturel. Ah ! la pauvre Rose a une terrible corde à tirer avec lui et ses six enfants ! Il fait pitié, ce Marcus : n'avez-vous pas remarqué comme il est maigre et tout décharné, le teint tout noir ? il est d'un tempérament *bileux*.

Ses habits lui tombent des épaules. Je le crois, quant à moi, bien malade. Samson a essayé de lui parler, mais il ne veut rien entendre et pas même consulter un médecin. C'est bien triste, n'est-ce pas ?

— Tout à fait triste.

— Pauvre voisine ! que je suis contente de vous voir ! que pourrais-je vous offrir ?

— Rien, je vous remercie : voilà seulement dix heures, ajouta M^{me} Stéphanie en ouvrant sa montre d'or à savonnette.

— Si fait : prenez une goutte de mon eau de noix, avec un petit *croquet* : c'est excellent pour l'estomac.

M^{me} Nâban ouvrit une armoire, d'où elle tira une grande bouteille en verre clair, portant une étiquette avec ces mots : *Eau de noix, faite en Aouste 1832*. Puis elle prit deux verres à patte.

— Je ne ferai que la goûter, voisine, dit M^{me} Bordaloux, et d'ailleurs je suis sûre qu'elle est très bonne. Je n'ai pas l'habitude de boire des liqueurs, surtout dans la matinée.

— Ni moi non plus, ni moi non plus, cela va sans dire ; mais puisque j'ai le plaisir de vous voir chez moi, vous en essaieriez un petit doigt. Pour moi, j'en use comme remède, quand j'ai mes crampes d'estomac, pendant les canicules. — À votre bonne santé, M^{me} Honoré, et puissiez-vous être heureuse ! Quel âge avez-vous, à peu près ? vous êtes si forte et si fraîche !

— Ah ! je ne suis pas née il y a huit jours, ma bonne voisine, tant s'en faut ; mais on est bien portante ; c'est l'essentiel.

— Sans doute. Cependant, on voit bien tout de suite que le voisin Honoré a les mois de nourrice de plus que vous, et c'est tout à fait naturel. Il vous faut en avoir soin, de M. Honoré, voisine ; car je remarque, depuis deux ans passés, qu'il est sujet à des courbatures quand il a pris froid ; et puis, entre nous soit dit, ne pas craindre de le diriger un peu. Honoré est encore assez bon enfant ; il se laissera guider. Ah ! voyez-vous, il y a longtemps qu'une femme manquait dans cette maison. Rose s'est mariée très jeune, dans de pénibles circonstances. Dès lors, César-Ami est devenu triste. Samson buvait. Honoré ne pensait qu'à faire des économies et de bons marchés de *bestiaux* : ça n'allait pas bien dans la maison ; ça allait même très mal. Puis, le père est mort. Et alors Samson, revenant de la guerre de Bâle, s'est corrigé de sa boisson ; mais complètement corrigé. Il y en a qui disent qu'on *lui a donné le remède* : point du tout ; c'est une calomnie. Samson s'est corrigé, parce qu'il avait senti que l'ivrognerie est une horrible chose, un vilain commerce comme il dit lui-même. J'en désespérais une fois de ce Samson ; eh bien ! je vous déclare, — à votre santé et bonne conservation, voisine ! — je vous déclare qu'aujourd'hui c'est un tout

autre homme : tranquille, bon, serviable et tant drôle d'esprit ! Il a bien le plus joli petit ménage qu'on puisse voir : une cafetière mignonne ; un bijou de moulin à café, des pots en terre qui cuit, vous savez, de cette terre que la marchande de Thoune amène ici une fois par année, à la St. Michel. Enfin, j'ai du plaisir à regarder comme tout cela est bien en ordre sur le *râtelier*. Vous n'êtes pas encore allée chez lui ?

— Non, mon mari m'y conduira prochainement.

— Alors, vous étiez en place à Genève, quand Honoré a eu la bonne idée d'aller vous y chercher. Chez qui étiez-vous ?

— Dans la famille d'un Anglais, M. John Wallis, esquire.

— Qu'est-ce que c'est que ces *esquouaires* ? est-ce plus qu'un baron ?

— Je ne saurais vous dire : c'est un titre anglais. M. John Wallis, esquire, est un homme très bon et très riche. Nous avons souvent des dîners, et alors il fallait que tout fût préparé dans un point de perfection, à l'anglaise : *roast-beef*, faisans, volailles froides, pâtés aux truffes, etc. ; grands vins au dessert, avec tout ce qu'un dessert comporte.

— On dit que vous êtes une habile cuisinière ?

— On sait son métier, c'est naturel.

— N'est-ce pas bien pénible à faire, ces grands dîners ?

— Mais non, pas trop : — votre eau de noix est parfaite, voisine. Je vous remercie. Vous viendrez me voir, n'est-ce pas ? Et si nous pouvons nous rendre mutuellement de petits services dans l'occasion, j'en serai charmée. Ce que vous me dites de M. Marcus m'afflige beaucoup, pour lui d'abord et ensuite pour ma belle-sœur. Je ne pensais pas que les choses fussent arrivées à un tel point. Ils ne viennent chez nous ni l'un ni l'autre ; cela n'engage pas à aller chez eux. M^{me} Rose, du reste, ne peut guère marcher dans son état actuel. Il faut que j'aïlle la voir demain.

— Vous ferez bien, voisine. Hélas ! oui, la pauvre Rose, c'est grand dommage qu'elle gâte ainsi la demi-douzaine.

— Pensez donc ! sept : et encore qui sait ?

— Il ne vous faudra pas faire comme elle, M^{me} Honoré : deux, trois au plus, c'est bien assez.

— Moi, allons donc ! point ! répondit M^{me} Stéphanie en se levant et se disposant à partir.

— Oh ! que si ! reprit l'infatigable causeuse. Un garçon pour le premier, et une fille après, c'est souhait de roi, comme dit le proverbe. Et Honoré serait tout glorieux. Il faut pourtant songer à conserver le nom de la famille.

— Adieu, voisine. Il fait réellement très bon chez vous.

Chapitre XXVIII

LA TRISTESSE DE CE MONDE



ose donna le jour à un septième enfant, qu'elle nourrit elle-même, comme tous les autres. Rose était restée forte. Les inquiétudes ne tuent pas le corps : chez certaines natures vigoureuses, surtout chez les femmes de la campagne qui sont douées de calme et de douceur, la journée la plus amère finit le soir pour recommencer le lendemain matin, après une nuit de sommeil. Vivre sans souffrir, vivre avec effusion et donner carrière, soit à la franche gaieté, soit aux francs emportements de la colère, c'est ce qu'on ne voit point chez de telles organisations. Si tout allait bien dans la vie pour ces personnes-là, elles finiraient, je crois, par s'attrister et ne plus conserver leur belle santé. Mais il ne faut parfois qu'une seule secousse trop forte, pour briser une existence que tant de travaux, d'embarras, de craintes et d'angoisses n'avaient fait jusqu'ici qu'effleurer. — Chez les esprits superbes, les déceptions de la vie tuent rapidement. — « Il n'a pu supporter un tel coup, dit-on ; il en est mort de chagrin. » Et ce coup, c'est peut-être une fortune perdue, une place qui vous échappe, une position sociale qui disparaît, un échec de famille, une simple humiliation de l'orgueil. C'est que la tristesse selon le monde est venue remplir un cœur vide de la sainte tristesse selon Dieu. Voilà la vraie cause du mal incurable qui, chaque jour, frappe quelque pauvre enfant des hommes, dans la plus humble comme dans la plus haute position. Incurable, ai-je dit : non, il ne l'est point si le malade accepte l'épreuve de la main même du Père céleste. Alors il sera relevé, guéri dans son âme et dans son corps. Mais s'il s'obstine dans une pensée orgueilleuse devant Dieu, s'il accuse sa justice ; s'il hait les hommes au lieu de les aimer ; s'il ne peut ni pardonner, ni supporter, il est frappé au cœur et il en mourra.

Vers la fin de janvier, Samson ferma sa porte un soir et se dirigea

du côté de la maison de Rose. Il faisait très froid. La neige, durcie par un dégel suivi de nuits claires, avait pris une croûte solide, qui brillait par vastes étendues aux rayons de la lune. Les renards, les lièvres et, en général, toutes les bêtes sauvages pouvaient courir sur un tel tapis, sans laisser ni traces visibles de leurs ébats, ni émanations propres à favoriser leur poursuite. C'est alors que les membres de la famille se serrent autour du poêle, dans lequel pétille le sapin résineux, ou le chêne à braise plus ferme, mais qui donne moins de flamme. Samson venait passer la soirée avec sa sœur et son beau-frère, entourés de leurs sept enfants. Il fut reçu avec empressement ; on lui donna la meilleure place, et bientôt deux petits garçons se mirent entre ses genoux.

— Où est Marcus ? demanda-t-il, ne voyant pas son beau-frère dans la maison.

— Il est sorti à la nuit, répondit Rose, en lui jetant un regard de prudence à cause des enfants : je pense qu'il rentrera bientôt.

L'oncle Samson sortit un livre de sa poche.

— Voilà ce que j'ai acheté l'autre jour à Morges, dit-il. On assure que c'est bon et assez joli. Si tu veux, Rose, ton Louis pourra nous le lire à haute voix. Nous en profiterons tous.

— Oui, sans doute ; mais il faut attendre que j'aie couché les deux avant-derniers et ce pauvre petit qui dort sur mes genoux. Allons, Jules et Lydie, venez.

Les deux enfants suivirent leur mère dans une chambre, et Samson, les pieds sur la tablette du fourneau, se plongeait dans ses réflexions. Au bout d'un moment, il entra sur la pointe des pieds dans la chambre où était sa sœur. Les enfants dormaient déjà, sauf le dernier que la mère berçait.

— Dis-moi, Rose, ton mari est à l'auberge, n'est-ce pas ?

— Où serait-il ? voici la cinquième soirée de cette semaine qu'il y passe. Et il est malade, très malade. Oh ! que je suis malheureuse, Samson ! Si je ne savais pas que tu as de l'amitié pour moi et mes enfants, je ne tiendrais plus à une vie pareille. Marcus n'écoute rien et ne veut pas se soigner : ça finira mal, très mal.

— Il faut reprendre courage, Rose. Demande à Dieu de le ramener. Parles-tu avec fermeté à Marcus ? c'est ton devoir.

— Je te dis qu'il n'écoute rien ; il ne répond pas. Depuis huit jours il a beaucoup changé.

— Il faut que cela finisse... Je vais le chercher.

— Eh non ! Samson : il dirait que c'est moi qui t'envoie, et cela le mettrait encore plus de travers. Personne n'y peut rien.

— Je te dis, Rose, que je vais le chercher. Laisse-moi faire : il faut

que cela finisse.

Entrons dans la grande chambre à boire de l'hôtel des Amis, Union et Fraternité. C'est ici que, il y a dix ans, Samson Bordaloux encourageait son cousin Adolphe à boire et à chanter, lorsque ce dernier venait de valser avec Rose et Jaqueline. Aujourd'hui comme alors, la même table est garnie de buveurs ; à l'un des bouts, quatre hommes, dans toute la force de l'âge, sont occupés à jouer aux cartes, autour d'un pot de vin. D'autres, placés plus haut, racontent ce qu'ils ont fait à la récente foire de Morges et le bon dîner qu'on leur a servi à l'auberge du Cormoran ; il y en a qui parlent de la guerre d'Algérie, etc. Au milieu du bruit général, Marcus demeure silencieux et taciturne. Il donne sa carte et boit son verre de vin comme ses trois camarades, mais sans prendre part à la conversation.

— Eh ! capitaine Marcus, voyons donc : à toi ! lui dit son vis-à-vis. On pourrait croire que tu sors d'un enterrement. As-tu, comme Samson, fait vœu de ne plus rire ?

— Samson ! reprend un autre, n'est qu'un égoïste. Il s'est établi chez lui comme un rat dans un fromage, et de là il nargue ses anciens compagnons. C'est tout de même drôle, ce qui lui a passé par la tête. S'il continue à vivre en sauvage, il deviendra fou et mômier. — À toi, capitaine ! bah ! moque-toi de ça. Samson laissera son bien à tes enfants, et Honoré aussi, car il est peu probable que sa grande dame lui donne des héritiers : — Roi de cœur ! as de trèfle ! — à vous !

La porte s'ouvre : c'est l'hôtelier.

— Dites donc, capitaine Marcus, il y a là quelqu'un qui vous demande.

— Qui est-ce ?

— Venez seulement ; c'est votre beau-frère Samson.

— Samson !

— Samson ! Samson ! crièrent les joueurs, viens ici une minute. Nous voulons te dire un mot.

— Quoi ? dit l'ancien sapeur en s'avançant résolument.

— Assieds-toi là ; tu nous verseras à boire pendant qu'on finit la partie : Un verre pour Samson, eh !

— Merci : — Marcus, on te demande chez toi tout de suite.

— Qui ?

— Viens toujours, tu le verras ; mais cela presse.

— Va, capitaine, dit un des joueurs : tu reviendras ; il n'est que huit heures.

Marcus se leva et suivit Samson, d'un pas lent, fatigué, le regard fixe et terne. Quand ils furent à la rue, il se mit à trembler de fièvre et de froid : Samson lui donna le bras.

— Tu es souffrant, Marcus, lui dit-il ; appuie-toi seulement bien sur moi.

— Oui, je souffre ; mais ce sera bientôt fini. — Qui est-ce qui me demande, Samson ?

— Allons toujours, tu verras bien.

Ils arrivèrent. Rose avait fait coucher tous les enfants. La servante était dans sa chambre et le domestique à l'écurie. Sur la table de la cuisine, on voyait une soupière, du pain, de la viande froide et du vin. Un bon feu dans le fourneau. Mais personne ne se trouvait là.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Marcus en regardant son beau-frère. Pourquoi es-tu venu me chercher ? personne ne m'a demandé.

— Pardonne-moi, Marcus, c'est moi qui t'ai demandé en venant ici dans la soirée. Je veux manger une assiette de soupe avec toi, boire un verre avec toi et te raconter quelque chose. Pour une fois, tu peux bien laisser le cabaret et causer une heure avec moi.

— Mange, si tu veux ; je n'ai pas faim.

— Dis-moi, Marcus, parlons bas, afin que personne ne nous entende, crois-tu que j'aie de l'amitié pour ma sœur et pour toi ?

— Pour ta sœur, oui ; pour moi, c'est une autre chose : personne ne m'en a jamais témoigné.

— Tu te trompes ; et je vais t'en donner une preuve. Il faut absolument, Marcus, que tu changes ton genre de vie actuel. Il faut que ce triste commerce finisse. Voilà donc aujourd'hui la cinquième soirée de cette semaine que tu passes au cabaret. Qu'est-ce que tes enfants doivent penser d'une conduite pareille ? Et qu'est devenue ton affection pour ma sœur ? Tu as promis, devant Dieu, de l'aimer et d'être pour elle un bon mari. Comment tiens-tu ta promesse ? Es-tu réellement malade ? Ton devoir, en ce cas, est de te soigner convenablement chez toi. Mais si tu es triste parce que tu n'as pas obtenu les places et les honneurs que tu ambitionnes, tu cèdes à un sentiment d'orgueil qui te conduira plus loin que tu ne penses. Laisse-moi toutes ces folies et reprends ta charrue. Ainsi seulement, dans la crainte et l'amour de Dieu, dans l'affection de ta femme et de tes enfants, tu retrouveras la santé et le bonheur. Marcus, j'ai été, dans un autre genre, encore plus misérable et plus stupide que toi, pendant bien des années. Grâce à Dieu, je suis sorti du borbier, et, maintenant, je viens te supplier, au nom de tout ce que tu as de plus cher au monde, de renoncer à ce qui te fait tant de mal et tue ta femme à petit feu. Souviens-toi donc de ce qu'elle est pour toi et de ce que tu dois être pour elle. Au nom de Dieu, Marcus, regarde plus haut que ce monde. Si tu mourais dans ta disposition actuelle, où irais-tu ? Et si tu continues à vivre ainsi, le jour chez toi, sans ouvrir la bouche, et

le soir au cabaret, comment veux-tu que Rose ne succombe pas à la peine et au chagrin ? Réponds-moi, Marcus, et dis-moi que tu changeras dès aujourd'hui.

— Il est possible que tu aies raison, répondit Marcus au bout d'un moment ; mais, certes, je ne m'attendais pas à cette nouvelle humiliation, dans ma propre maison. Si j'avais un pistolet chargé à ma portée, ajouta-t-il d'une voix sourde, je me casserais la tête sous tes yeux.

— Malheureux ! qu'oses-tu dire !

— Ce que je pense : tu vois donc qu'il vaut mieux me laisser tranquille. Bois, si tu veux ; mange, si tu peux ! moi, je vais dans mon lit. S'il ne faisait pas si froid d'ici à l'auberge, j'y retournerais ; car au moins, là-bas, personne ne vous fait d'observations ou ne vous regarde de travers.

Marcus, en effet, monta dans sa chambre. Rose revint à la cuisine, où Samson resta avec elle jusqu'à dix heures ; après quoi il retourna chez lui, priant Dieu d'avoir pitié de l'égarement de son beau-frère.

Six mois plus tard, Marcus Taly descendait dans la tombe, laissant derrière lui une vie manquée, une femme veuve et sept enfants orphelins. L'orgueil va devant l'écrasement, et la hauteur d'esprit devant la ruine. Trop tard pour ce monde et les siens, Marcus reconnut son erreur ; mais non trop tard, espérons-le, devant le Dieu qui pardonne et fait grâce.

Samson devint le tuteur des enfants de Rose, et Honoré le conseiller de sa sœur.

Chapitre XXIX

ÉVÉNEMENTS À VAUDRAMONT



peu près à la même époque, Adolphe Mory fut nommé secrétaire du Conseil général de Vaudramont. Le conseil général d'une commune se composait alors des chefs de famille vaudois, établis dans la localité depuis un an au moins et ayant vingt-cinq ans révolus. Aujourd'hui, tout *citoyen actif* en est membre, à vingt ans. Les deux constitutions venues après celle de 1831 ont décidément avancé l'émancipation de la jeunesse. Encore quelques pas dans le même sens, et il suffira d'avoir quinze ans pour être membre d'un conseil général. L'ai-je rêvé ? mais il me semble que quelqu'un a prédit que le monde serait un jour gouverné par des enfants.

Cependant les attributions des conseils généraux n'ont pas varié : ils ont à s'occuper essentiellement de l'examen des comptes annuels des municipalités ; ils délibèrent sur les ventes et achats d'immeubles, sur les admissions de nouveaux bourgeois, etc.

Adolphe Mory fut, en outre, chargé du rapport de la commission appelée à examiner les comptes de l'année précédente. C'était la première fois qu'il s'occupait d'un tel travail : il y mit tous ses soins. Lorsqu'il le lut dans la séance suivante, chacun fut frappé de tout ce qu'il contenait d'observations justes sur la marche de l'administration, et de la clarté avec laquelle il exposait les faits ou groupait les chiffres. Adolphe reçut avec modestie les remerciements de l'assemblée, après quoi il n'y pensa plus. Cela se passait en avril, époque ordinaire de la reddition des comptes communaux.

Lorsque vint l'automne, un renouvellement général des autorités municipales eut lieu. À Vaudramont, comme dans un très grand nombre d'autres villages, une génération de jeunes hommes se trouvait toute prête à prendre la place de ceux que 1815 avait amenés à

la direction des affaires. De nouveaux besoins se faisaient sentir pour l'instruction, les routes, les forêts, l'agriculture générale, etc. ; tout, dans la vie publique, soit des villes, soit des campagnes, se présentait avec de nouvelles et généreuses aspirations. À bien des égards, cette époque marquera parmi les beaux jours de notre petite histoire.

Dans sa commune, Adolphe Mory fut nommé syndic à une grande majorité. Il n'y eut, au sujet de cette nomination, ni brigue ni cabale. Elle fut l'expression d'un désir général, une sorte de justice publique rendue à la conduite d'Adolphe et aux capacités plus qu'ordinaires dont il était doué. Personne ne se crut obligé de verser du vin pour appuyer sa candidature. On ne vit point, à Vaudramont, les faits scandaleux qui se produisirent ailleurs, et auxquels la révolution de 1845 a mis dès lors le comble dans quelques localités. N'a-t-on pas parlé, en effet, de brantes pleines de vin que des hommes faisaient circuler jusqu'à la porte des temples, et qu'ils offraient aux électeurs au nom de tel ou tel ? Honte à quiconque y trempe ses lèvres ! Trois fois honte à qui ne craint pas d'étayer, sa popularité d'une base pareille, aussi condamnable, aussi souillée ! Ne voyez-vous pas, ô citoyens ! qu'un tel homme n'a pour vous que du mépris ? Ne comprenez-vous pas qu'il vous avilit et s'avilit lui-même ? Celui qui transgresse la loi et foule aux pieds la moralité, la religion et la conscience, vous voulez lui confier les grands intérêts de la commune et de la patrie ! Ô démocratie ! ne serais-tu qu'une belle théorie, incapable de porter dans l'application des fruits sains et moraux !

À vingt-huit ans, Adolphe Mory est donc placé à la tête d'un village d'environ quatre cents âmes. Il préside la municipalité, correspond avec le préfet pour les affaires d'administration générale, dirige avec ordre et autorité tout ce qui se rattache à ses fonctions. Il y a de grandes maisons à Vaudramont : celle d'Édouard Gétroz, qui est toute neuve ; celle de la famille Arboile ; celle du riche M. Vainety avec ses six fenêtres de face et la grille en fer devant la cour ; celle de Jean-Armand Fulgarin, qui ressemble à une grosse tour tronquée : il y a le moulin neuf de Nephtali ; la bâtisse des frères Girand, avec sa galerie à jour et ses bandes festonnées au bord du toit ! il y a aussi le Château et toutes ses dépendances : eh bien, c'est dans une petite habitation basse et rustique, sans aucune apparence, mais propre et bien placée, que la population de Vaudramont est allée chercher son premier magistrat. Elle sait qu'il y a là un homme actif, ami de l'ordre, travailleur, religieux et moral, instruit, qui fera tout ce qui dépendra de lui pour le bien de la commune et de la contrée. En ces choses, le bon sens du peuple est parfait, tant qu'il n'est pas faussé par l'ambition et la brigue d'individus dont l'influence devient parfois redoutable autant

que pernicieuse.

Le jeune syndic accepta sa nomination avec reconnaissance, mais en même temps avec une sorte de tremblement à la pensée de tous ses devoirs et des difficultés de la tâche. Presque en même temps, Lisa lui donna un fils, bel enfant aux cheveux blonds comme sa mère. On le nomma Jean, sous le patronage des amis Hermann et Samson et afin qu'il portât le même nom que le premier Mory venu en Suisse en 1685. Bien que Lisa fût maintenant aussi habile que M^{me} Juliette dans la direction de tout ce qui se rapportait à leur petit intérieur, elle fut heureuse de lui remettre le sceptre paisible du foyer, pour tout le temps où les soins de son enfant réclameraient son activité et ses forces. À la vue de tant de choses nouvelles et de si grands bienfaits du Seigneur, M^{me} Juliette rajeunit. Elle fit d'excellents bouillons, des soupes délicieuses à sa belle-fille; puis elle dorlota son petit-fils en vraie grand'mère, lui chantant mille petits bouts de chansons qu'elle inventait souvent à mesure. — Grand'mère, grand'mère! prends garde à toi! Ne fais pas trop de fantaisies à ce poupon: il a père et mère, ne l'oublie pas. Dans peu d'années, il te faudra laisser dire, laisser faire, voir prendre la verge sans prononcer un mot, sans exprimer le moindre murmure désapprobateur. Le petit garçon est à Lisa, à ta belle-fille, qui l'élèvera fort bien; et à Adolphe, qui ne lui épargnera pas les corrections. La vieille affaire des soupes trop grasses n'était rien au prix de tes futurs renoncements. Chacun son tour en ce monde: tu as bien élevé Adolphe, grand'mère, sans que personne s'en mêlât; maintenant ce sera le cas pour toi de renoncer à toute direction qui ne serait pas franchement acceptée par tes enfants. Il faut que leur activité croisse et que la tienne diminue.

Et voici encore un nouveau surcroît de prépondérance en faveur de Lisa. Fritz Andermatt écrit qu'il a reçu le remboursement des 2500 francs dus à sa sœur et qu'il va, en conséquence, adresser cette valeur à Adolphe. Que fera-t-on de cet argent? Adolphe prend l'avis de son beau-frère, qui conseille de placer la dot de Lisa sur quelque morceau de bon terrain. M^{me} Juliette est consultée sur ce point par sa belle-fille: c'est joli de la part de Lisa, et du reste bien naturel.

— Ma chère fille, lui répond M^{me} Juliette, toi et Adolphe vous ferez très bien de suivre le conseil de ton frère. Si l'on pouvait décider M. Carlin-Paginus à vous vendre sa vigne? voilà qui serait une bonne acquisition. Adolphe connaît mieux que personne ce qu'elle vaut, ce qu'elle rend en moyenne, ainsi que le terrain qui fait partie du clos de la Morse.

— Eh bien, ma mère, qui de vous ou d'Adolphe en ira parler au propriétaire?

— Ton mari, ma chère enfant : c'est son droit et son devoir.

— Il faudra lui en dire un mot à midi quand il viendra dîner. — Auriez-vous la bonté de tenir le petit Jean, pendant que j'irai m'arranger un peu ? ces malheureux cheveux s'échappent toujours de leur prison.

— Donne, donne, Lisa. — Oui, mon doux petit *Lili*, tu auras aussi de beaux cheveux blonds),

*De beaux cheveux blonds,
Comme ta mère;
De beaux cheveux blonds,
Tir-lan-laine et tir-lan-lon.*

Et M^{me} Juliette se promène par la cuisine, serre l'enfant sur son cœur, lui donne un tout petit baiser sans bruit, invente une autre chansonnette, pendant que Lisa sourit tranquillement devant son miroir et vient pourtant à bout de fixer à sa place la magnifique chevelure, toujours disposée à s'échapper.

Le lendemain, Adolphe se rendit à la ville pour parler à M. Carlin-Paginus. Mais premièrement il passa chez M. Rauthe, auquel il demanda conseil.

— Très bien, répondit le vieux négociant, très bien, vous ne sauriez mieux placer votre argent. Combien vaut le fonds de terre ?

— Quatre mille francs.

— Ainsi donc il faut quinze cents francs de plus que l'argent de votre femme. Les avez-vous ?

— Non pas : d'où les aurais-je ? J'ai ce qui nous est nécessaire pour les besoins courants : mais je pense proposer un acte de revers à M. Carlin-Paginus, avec faculté de rembourser par tiers.

— C'est très bien, Adolphe. Si cela ne lui va pas, je vous prêterai 1500 fr. au 4%.

— Merci de votre obligeance, mon cher monsieur.

— Si je vous prête cette valeur, je vous oblige, c'est clair ; mais je me rends service à moi-même, cela est tout aussi évident. Eh bien, Adolphe, — et ici M. Rauthe lui posa familièrement la main sur l'épaule, — vous voilà syndic, *un* ; — vous avez une aimable femme, *deux* (j'aurais dû mettre madame Lisa la première, mais c'est égal) ; — Dieu vous a donné un fils, *trois* ; — bonne santé et bonne réputation. *quatre* ; — sur le point d'acheter un joli clos de terre, *cinq* ; — et *six*, vous avez la joie de voir votre mère heureuse. Regrettez-vous d'être resté dans votre maisonnette, au lieu d'avoir couru le monde et cherché fortune ailleurs ?

— Ah! non, monsieur; je bénis Dieu chaque jour d'avoir placé sur ma route un ami tel que vous pour me retenir au bord du précipice.

— Allez, allez, c'est bon. Il n'est pas question de moi, mais oui bien de votre mère, Adolphe, et surtout de Celui sans lequel nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien, ajouta-t-il de sa voix grave et se découvrant avec respect. — Adieu, Adolphe. Comme syndic, soyez ferme et doux en même temps. Les syndics, en général, sont disposés à avoir la tête près du bonnet, à se considérer comme de petits rois dans leur commune, et vous êtes encore très jeune, mon cher ami. Mes compliments pour votre femme et mes amitiés à votre mère. A propos¹³, *fæhrt Frau Mory fort deutsch mit Ihnen zu sprechen?*

— *Ja, besonders des Abends wenn wir ruhig um den Heerd versammelt sind,* — répondit Adolphe.

M. Carlin-Paginus demanda quelques jours pour réfléchir à la proposition d'Adolphe, après quoi il lui écrivit la lettre suivante :

« A. M. le Syndic Adolphe Mory-Andermatt, à Vaudramont.

» Mon cher Syndic,

» Depuis le jour où vous me faites l'offre relative à la vente de ma vigne de la Morse et du champ Guillet, soit dès le 9 décembre écoulé, j'ai beaucoup pensé à la dite proposition, laquelle me paraît, en définitive, acceptable et raisonnable en ce qui concerne le prix et les conditions offertes. J'ai aussi réfléchi qu'étant âgé, sans héritiers s'occupant d'agriculture, par ce motif, il ne conviendrait pas de leur laisser du bien en fonds de terre. Cela étant, j'ai donc résolu d'accepter dite proposition, soit espèces 2500 au cours, et 1500 par acte de revers au 4%, remboursables en faveur du débiteur par tiers, de 3 en 3 ans, et en faveur du créancier au terme de 9 ans dès le jour de la création du titre. En conséquence de quoi, mon cher Syndic, je serai prêt à me rendre avec vous, en l'étude du notaire E. Molument, le jeudi 20 du courant, à 10 heures du matin, pour terminer la chose comme dessus est exprimé.

» À vous de cœur.

» N. Carlin-Paginus.

» * * * ce aujourd'hui, 15 décembre 183..»

Ce fut ainsi qu'Adolphe Mory devint acquéreur du terrain dont il n'était que le vigneron et le fermier. Il assura la dot de sa femme sur sa propriété, selon l'usage, et tout se trouva réglé à la satisfaction générale.

13 - Madame Mory continue-t-elle à parler allemand avec vous? — Oui, surtout le soir, quand nous sommes réunis autour du foyer.

Chapitre XXX

LES ANXIÉTÉS D'UN AVARE



Rouhinge, les élections communales furent tumultueuses. On cria, on vociféra, il y eut des coups donnés et reçus, après quoi la nouvelle municipalité se trouva constituée. La crise dura plusieurs jours, tant les partis mettaient d'acharnement à vouloir faire passer leurs candidats respectifs.

Samson, dès la première séance, s'abstint et resta chez lui. Il eut tort en cela, peut-être : mais le bruit, le vacarme, la violence des uns et la fourberie des autres, un tel commerce, disait-il, ne lui allait plus. Honoré tint bon jusqu'au dernier tour de vote, sans jamais élever la voix plus haut qu'à l'ordinaire. Il fut nommé l'un des premiers au Conseil municipal, en sa qualité d'homme très versé dans les affaires et sage dans les discours. — Couché maintenant dans la tombe, Marcus n'avait plus à redouter les humiliations qui n'auraient pas manqué de l'atteindre, s'il eût été parmi les vivants. — Le lendemain de la victoire, les partisans des élus se présentèrent en masse chez leurs dignes représentants, où ils furent abreuvés à discrétion, mais non pas à la fontaine. Dans le village, ils tambourinèrent fort et ferme pour humilier les vaincus, c'est-à-dire des voisins, d'anciens amis, peut-être même des parents rapprochés. Instinct de sauvages qui se traduit de cette manière, lorsque la lutte a été vive. Une semaine après, tout est oublié, et l'on est alors disposé à se rendre de mutuels services.

Lorsque les premiers jours de printemps arrivèrent, la santé, d'ailleurs si forte, de M^{me} Stéphanie s'ébranla soudainement. Elle qui, si vaillante dès le matin, pensait à tout, dirigeait tout et commandait à haute voix dans la maison, elle aurait voulu maintenant passer la moitié de la journée au lit. Quand elle était debout, le cœur lui défaillait subitement ; son estomac refusait la nourriture qu'elle avait préparée

elle-même. Il lui prenait des fantaisies bizarres, qu'une femme aussi bien élevée, ancienne cuisinière de John Wallis, esquire, ne se serait point permises si elle n'eût été réellement indisposée. Cependant elle ne sentait pas de mal grave : sauf des impatiences, une sorte de mauvaise humeur prononcée, et cette vilaine détraque d'estomac, M^{me} Stéphanie était absolument comme une personne bien portante. Elle ne disait plus « mon ami » ou « mon bijou » à Honoré, ou si elle se servait encore de cette dernière expression, c'était par vieille habitude, comme si elle l'eût appelé « choucroute, » « Malbrouck », ou le premier mot venu à la bouche. Au bout de deux semaines, le malaise continuant, M^{me} Honoré monta un matin chez sa voisine Nâban pour en causer un peu avec elle.

— Ouf ! dit la visiteuse en se laissant presque tomber dans le fauteuil vert. Ma pauvre M^{me} Nâban, je viens me reconsole un peu chez vous. Je suis toute détraquée, vraiment malade si cela continue. Depuis quelques jours je n'ai de goût pour rien de ce qui se fait chez moi, et suis à bout de mes forces.

— Pauvre voisine, que ça me fait de peine ! Avez-vous consulté ?

— Ah, bah ! consulter : je ne me soucie pas du médecin. Donnez-moi un semblant de votre eau de noix ; cela me fera peut-être du bien.

— Eh ! que vous me faites plaisir de m'en demander, pauvre voisine !

À l'instant même, la bouteille en verre clair et une assiette de pain d'anis étaient sur la table. M^{me} Stéphanie prit le petit viatique avec délices : elle en demanda encore un doigt, car cela lui faisait un bien merveilleux.

— Savez-vous une chose, M^{me} Honoré ? dit la veuve : emportez la bouteille chez vous, afin de l'avoir à votre disposition. Dans cette saison, je n'ai pas mes crampes d'estomac, en sorte que je puis m'en passer. Mais, cette année-ci, nous en ferons une bonne provision, dès que les noix seront suffisamment formées. Dites-moi donc ce que vous avez.

M^{me} Stéphanie lui raconta ses maux étranges ; après quoi la vieille femme lui prenant les mains avec amitié :

— Tranquillisez-vous, pauvre voisine, lui dit-elle. Ce n'est pas autre chose que le petit garçon dont nous avons parlé il y a quelques mois. Je m'y connais, allez ! Dormez bien ; ne vous fatiguez pas et dites à Honoré qu'il ait soin de vous. L'automne prochain il sera père.

— Par exemple, voilà qui est joliment ennuyeux si c'est vrai, dit la malade, qui parut avoir retrouvé toute son énergie de parole. Cependant il faudra bien en prendre son parti. Êtes-vous sûre que ce soit cela ?

— J'en mettrais ma main au feu. Mais faites attention, voisine, et

soignez-vous, car il y a beaucoup de précautions à prendre quand on n'est plus de la toute première jeunesse. Emportez-moi cette bouteille ; prenez-en peu à la fois ; venez, quand vous voudrez partager une tasse de café avec moi ; venez... cela me fera plaisir.

— Je viendrai aujourd'hui à quatre heures ; vous me permettez d'apporter ma *chaptal*, ma poudre de café et du lait pour deux.

— Si cela vous fait plaisir... ; cependant j'ai tout ce qu'il faut et c'est de bon cœur que je vous l'offre. Comment l'appellerez-vous ?

— Qui donc ?

— Le petit : il faudra que l'oncle Samson soit le parrain, lui qui est si bon enfant.

— Ah ! ne parlons pas encore de cela, je vous prie : si c'est vrai, c'est déjà bien assez d'en avoir la charge.

— Allons, allons, tranquillisez-vous, pauvre voisine. Je vous dis qu'Honoré sera tout glorieux d'avoir un petit garçon.

Sur de nouvelles instances de la veuve, M^{me} Stéphanie (qui d'abord avait refusé) prit la bouteille, la plaça sous son tablier et, assez troublée, rentra chez elle.

Lorsque la grossesse de sa femme ne fut plus un mystère pour personne au village, Honoré Bordaloux commença à se trouver dans l'anxiété. Ce n'était pas la pensée ni des souffrances, ni de la fatigue, ni de tout ce que Stéphanie aurait à endurer, qui l'attristait, mais bien la frayeur que l'enfant mourût en naissant et la mère ensuite, sans que celle-ci eût fait un testament en sa faveur. Voilà ce qui le tourmentait. Que personne ne trouve une telle supposition impossible : le cœur de l'homme est d'une insondable profondeur en fait d'odieuse et inique bassesse. Et quand on s'appelle Honoré Bordaloux, quand on vit pour les biens de ce monde uniquement, quand l'astuce et la fourberie sont toujours prêtes à donner leurs noirs conseils, le cœur devient une sorte de repaire malin, où prennent naissance les plus grandes monstruosités de l'égoïsme personnel.

Un soir, Honoré paraissant encore plus soucieux et plus sombre qu'à l'ordinaire, sa femme lui demanda ce qu'il avait donc pour montrer une figure aussi noire.

— On pourrait penser que vous n'avez plus que dix francs dans votre bureau, M. Bordaloux.

— Ah ! ce n'est pas une chose pareille qui m'inquiéterait, répondit-il. C'est bien plutôt ce qui peut arriver dans notre position. En me mariant, je ne pensais pas que nous aurions de la famille ; et maintenant que le moment est bientôt là, il y a des jours où je suis dans une grande angoisse.

— Je comprends, mon bijou, que l'idée de vous voir seul encore une

fois ne vous soit pas agréable. S'il plaît à Dieu, tout ira bien. Mais si vous voulez m'en croire, Honoré, vous me donnerez du courage, plutôt que de me l'ôter avec vos airs de fossoyeur.

— C'est bien sûr que j'ai tort, ma pauvre Stéphanie ; mais je suis sensible, et la pensée des souffrances, la pensée que...

Honoré s'arrêta. Il se couvrit la figure avec les mains ; on aurait pu croire qu'il pleurait, tant il faisait en ce moment comme les gens qui versent des larmes.

— Honoré, mon fils, vous êtes vraiment une poule mouillée. Maintenant, j'ai pris mon parti de la situation et je vous engage à en faire autant. Si je meurs, vous soignerez bien le petit et vous tâcherez d'en faire un homme distingué, qui me ressemble plutôt qu'à son père. Vous vous remarierez si cela vous convient ; mais ne prenez pas une jeune femme ; elle s'ennuyerait trop avec vous. D'ailleurs, voyez Rose, votre sœur. Mais si je vis, c'est moi qui me chargerai d'élever l'enfant, soyez tranquille : vous pourrez, tout à votre aise, continuer à brocanter votre bétail et à labourer vos champs.

— C'est très bien, ma chère Stéphanie ; mais si l'enfant mourait le premier et que vous le suivissiez dans la tombe ? Que deviendrais-je dans cette affreuse position ?

— Ha, ha ! mon cher toutou ! c'est ce qui vous inquiète ! Il est sûr que, pour un mari, vous êtes consolant : eh bien ! tranquillisez-vous. J'ai pensé à cela. Si je meurs la première, et l'enfant après, vous héritez du petit : c'est ainsi que la loi l'entend, quand il n'y a pas de testament de la mère. Mais si c'est la mère qui meurt après son enfant, il y a ordinairement un testament par lequel cette pauvre infortunée a disposé de ses biens. Si l'un ou l'autre cas se présente, mon cher mari, vous trouverez le papier chez votre frère Samson, qui est un brave et digne homme, meilleur que vous, et dont j'ai pris les conseils sur le point en question. Je n'ai pas de parents très rapprochés, mais j'en ai pourtant qui sont pauvres et auxquels une partie de mon bien irait à merveille. Maintenant que je vous ai fait part de mes intentions, Honoré, dites-moi un peu si vous avez pensé à votre femme, dans le cas où il vous arriverait de mourir tout à coup. Voyons, je suis curieuse aussi à mon tour.

— Ma chère Stéphanie, je vous laisserais alors tout ce que je possède, pour l'administrer selon que vous le jugeriez bon, sans rendre compte à personne.

— On ne peut pas mieux dire, mon cher ami ; mais, ce testament, est-il fait ?

— Je compte le mettre au net le premier jour de pluie.

— À merveille. Moi, j'ai écrit le mien par le beau temps, pour ne pas

m'attrister.

— Est-il écrit en entier de votre main, daté et signé ?

— Pas trop de questions, Honoré. M. Samson m'a tout expliqué ; vous pouvez dormir tranquille. M. Samson est un digne homme, que j'aime beaucoup. S'il m'avait demandé quand j'étais libre, je l'aurais accepté avec les quatre doigts et le pouce de la main droite. Au moins il parle, lui ; il sait dire un mot amical ; il a de la gaieté et du cœur. S'il avait un chez lui complet, il inviterait souvent ses amis et ses parents, tandis que vous, Honoré, sans rien ôter à vos mérites, vous ne pensez guère qu'aux moyens d'augmenter votre fortune. Vous feriez mieux d'en jouir davantage et de me rendre la vie agréable. Depuis que j'ai eu quelques conversations avec votre frère à propos de tout cela, j'ai réfléchi à bien des choses auxquelles j'avais peu pensé jusqu'à présent, et je trouve qu'il a raison. Il faut soigner notre bien, sans doute, c'est un devoir ; mais non en faire son Dieu et s'en laisser posséder. Mon cher, allez chercher un verre de vin à la cave, s'il vous plaît ; nous mangerons un morceau du *taillé* au beurre que la voisine m'a envoyé ce soir, et vous irez dormir.

Honoré s'empressa d'obéir. À dater de ce jour, il fut plus tranquille. Si seulement il avait pu connaître le contenu du testament de sa femme ! Quant à faire le sien propre, le jour de pluie ne viendrait sans doute pas de longtemps encore.

Le 30 novembre, M^{me} Stéphanie mit au monde, heureusement, une toute petite fille, assez laide et très vigoureuse. Sa mère lui donna le nom de *Flora*, qui était celui de la fille aînée de John Wallis, esquire. Honoré eut l'air bien content, mais quand il vit sa femme prendre une nourrice à la maison, acheter des dentelles, et se disposer à faire un splendide goûter de baptême, il se dépêcha de redevenir morose et soucieux, — car, pensait-il, « ça coûte cher, un enfant, quand on s'y prend de cette manière. »

Chapitre XXXI

UN PARVENU



Les jeunes gens qui, vingt ans auparavant, s'étaient rendus au temple avec Adolphe pour la cérémonie de la confirmation, devaient se trouver maintenant dans la plus grande force de la vie. Qu'étaient-ils devenus? — Jetons un regard sur quelques-uns d'entre eux, dont nous nous sommes assez peu occupés durant le cours de cette histoire.

Sur ces vingt-huit jeunes hommes, douze étaient morts. Dans la vie humaine, la première part des existences appartient au noir faucheur qui ne manque jamais de visiter ses domaines. Il prend l'enfant au berceau, l'adolescent à l'entrée de la jeunesse, le jeune homme fort tout aussi bien que le chétif, depuis longtemps en langueur. — Parmi les camarades d'Adolphe, cinq furent emportés par ces maladies héréditaires qui, paraissant tout à coup, ne quittent leur victime que lorsqu'elle a rendu le dernier soupir. Deux périrent à la suite d'accidents. Le reste des morts se composait de jeunes hommes promptement tués par l'ivrognerie, le vice et les plaisirs criminels auxquels ils se livrèrent. Abandonnés à toutes leurs passions, oubliant les pieux enseignements de leurs parents et du pasteur, étouffant leur conscience, ils récoltèrent bientôt ce qu'ils avaient semé. Des germes de mort s'établirent à leur aise dans les organes de la vie, et l'âme, tuée à son tour par le péché, s'en alla vers celui qu'elle avait choisi pour maître et seigneur.

Plusieurs de ceux dont l'existence se continuait encore à l'époque où nous sommes parvenus, se trouvaient dans de bonnes conditions terrestres. L'un, commerçant en détail, gagnait largement le nécessaire pour élever sa famille; l'autre, artisan habile et actif, avait déjà un fonds de réserve considérable; un troisième, devenu pasteur de campagne, consacrait sa vie aux soins spirituels d'un troupeau

composé en grande partie d'indifférents, si ce n'est d'incrédules déclarés. Plusieurs étaient restés de simples ouvriers : mariés de bonne heure et comptant que la vie irait au gré de leurs désirs, ils avaient bientôt vu le contraire. À peine établis, la pauvreté, la misère, la maladie, vinrent s'asseoir à leur foyer, avec de nombreux enfants mal élevés et un travail précaire. Il est vrai que ces hommes passaient les dimanches non chez eux et à l'église, mais au cabaret. — Tel autre, comme Ferdinand Lube, reviendrait un jour de l'étranger avec une petite fortune, gagnée par de longs et souvent bien humiliants services. — Deux ou trois qui voulurent se lancer dans des affaires difficiles, ou qui dépensèrent beaucoup plus qu'ils ne possédaient, firent faillite et durent quitter le pays.

Mais, parmi tous ces jeunes hommes, un fait douloureux à constater, c'est que très peu devinrent de véritables chrétiens. Avec les soucis de la vie présente, avec l'amour du monde et des biens de la terre, avec l'orgueil naturel de l'homme qui croit en savoir plus que la révélation de Dieu, disparurent les premières impressions religieuses et toutes les promesses faites au Seigneur. — Adolphe Mory, dans son humble et laborieuse carrière, fut certainement un des plus heureux ; mais nous n'avons pas oublié que lui aussi passa par une crise dont l'issue aurait pu être fatale à son bonheur temporel et éternel.

Un seul fit fortune, une grande fortune. Placé dans une maison de banque de Paris, Alix Flammint, nous l'avons dit, s'occupait essentiellement de valeurs publiques et de tripotage de Bourse. Son patron lui reconnut des talents réels pour le métier, qui, à ses yeux, consistait à endoctriner vendeurs et acheteurs sans le moindre remords de conscience. Il lui confia plusieurs fois la charge de le remplacer dans certaines opérations délicates. Alix Flammint s'en tira fort bien, à la satisfaction de son chef. Ensemble ils firent de bons rires en apprenant la déconfiture de tel ou tel, attrapé par celui-ci, exécuté par celui-là. — Une de mes connaissances à qui je laissai voir un jour mon indignation de roueries pareilles, me répondit tranquillement : — Mais, mon cher, le commerce à Paris, le commerce d'agent de change surtout, n'est pas autre chose : c'est au plus fin, au plus habile. Tant pis pour qui ne connaît pas son métier et ne sait pas s'en tirer. — Cette réponse me fit faire trois réflexions que je garde pour moi seul.

Sans en rien dire au patron, Alix Flammint fit aussi des spéculations pour son propre compte. Une fois entre autres, il joua sur des valeurs très considérables, bien qu'il ne possédât pas même cinquante mille francs de capital. *L'opération* réussit : si elle eût manqué, le joueur était ruiné, perdu à tout jamais peut-être. Il se fût, qui sait ? tué. Mais elle réussit ; puis une seconde, une troisième, et

enfin un beau matin, Alix Flammint devint le gendre du banquier en épousant sa fille unique. Cet homme d'affaires loua son employé de ce que, tout en manquant gravement à ses devoirs, il avait réussi à s'enrichir. Quelques années après il mourut ; la maison de banque fut liquidée, et M. Alix Flammint se retira avec cent cinquante mille francs de rente et un hôtel à Paris. De là, selon les occurrences, il se livrerait de temps en temps à quelque affaire sûre, qui lui permit de gagner en vingt-quatre heures dix ou quinze mille francs. Noble et belle existence, n'est-ce pas ? Rien sur la terre peut-il donner de plus douces journées, de plus vrais amis, de bonheur plus parfait ! Rien n'ennoblit plus le caractère ! L'influence de l'argent est une puissance devant laquelle tout cède, tout doit céder ! Le millionnaire n'a qu'à dire « je veux, » il est obéi ! Vous le pensez, peut-être, monsieur ? Eh bien, je dis : non.

Dix ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Lisa à Vaudramont. Le bonheur habitait toujours la maisonnette, avec deux charmants enfants, garçon et fille. Mais l'habitation a bien changé de physiologie extérieure, comme elle a aussi en réalité beaucoup gagné. Il y a quatre ans, Adolphe, ayant quelques petites économies en réserve, se décida à les employer en réparations nécessaires à sa maison. Le toit était vieux, en pente trop peu sensible ; la place manquait aussi pour les récoltes de foin. Comme les murs étaient solides, il les éleva de sept pieds, fit une toiture neuve et lui donna une meilleure direction. Cela procura à la grange presque un étage au-dessus de l'appartement. À côté de l'ancienne petite chambre d'Adolphe, on en fit deux nouvelles, ayant leur entrée sur une galerie, établie dans toute la longueur du bâtiment. Cette galerie reposait sur des colonnes en sapin verni, dont les bases étaient en pierres taillées. La vigne y grimpa déjà partout et y courait en vertes guirlandes chargées de grappes exquises, qu'on laissait mûrir fort tard. — M^{me} Juliette avait repris son ancienne chambre au rez-de-chaussée, plus commode pour elle et où la famille se réunissait le soir. Adolphe et sa femme, avec leur petite fille, occupaient la pièce principale de la galerie ; Jean, l'ancienne que nous connaissons, et dans la troisième se trouvait le bureau du syndic, ainsi que les armoires du linge et des provisions sèches. Tout cela, propre et bien entretenu, formait un ensemble agréable à l'œil. On y devinait un air sain au physique et au moral.

— À qui appartient cette jolie demeure ?

— Aux Mory, de bien braves gens, famille respectable.

— Reçoivent-ils des pensionnaires en été ?

— Non, madame.

— C'est dommage : on serait si bien sur cette galerie le matin, et sous ces beaux arbres au milieu du jour ! Croyez-vous qu'ils vendraient cette petite propriété ?

— Oh ! non. Du reste, madame n'a qu'à s'en informer elle-même.

De tels propos s'échangeaient souvent entre les étrangers qui passaient à Vaudramont, et les gens qu'ils rencontraient dans le voisinage.

Aujourd'hui Lisa est à la ville pour des emplettes ; M^{me} Juliette fait réciter une fable à Charlotte, jolie enfant de cinq ans, aux yeux noirs comme son père, pendant que le frère Jean étudie dans un livre allemand. Adolphe Mory est à la vigne avec un ouvrier : c'est le moment des grands travaux.

Or voici qu'un bel équipage à deux chevaux, cocher en livrée, arrive près de la maison. Un étranger de haute taille, le dos voûté, en descend et se rend vers la porte de la cuisine, sous la galerie.

— C'est bien ici, demande-t-il, chez le syndic Mory : est-il chez lui ?

— Monsieur, répond M^{me} Juliette, avec sa dignité habituelle, mon fils est à sa vigne, à deux pas d'ici ; désirez-vous lui parler ?

— Oui, s'il vous plaît .

— Jean, va dire à ton père qu'un étranger le demande. — Monsieur, prenez la peine d'entrer.

L'enfant part en courant et revient avec son père, auquel il donne la main : ils ont l'air de s'aimer beaucoup et s'entretiennent en allemand.

— Bonjour, Mory, dit l'étranger, en offrant deux doigts de sa main gantée, les autres étant occupés à tenir la poignée d'une canne.

— Bonjour, monsieur, reprend Adolphe, qui sort un mouchoir de sa poche et s'essuie le front. Veuillez vous rasseoir : vous demandez le syndic ?

— Oui ; mais vous ne me reconnaissez donc pas, Mory ? Il est vrai que j'ai bien changé depuis que nous allions ensemble au collège. J'ai perdu mes cheveux blonds, et le rhumatisme s'est logé dans mes épaules. Je suis *monsieur* Flammint. Nous avons été condisciples, il y a quelque vingt ans.

— Ah ! vraiment, fit Adolphe : je ne t'aurais pas reconnu.

— C'est bien possible. On change beaucoup dans le monde, et avec les années les positions changent aussi. Tel a fait fortune en se donnant, il est vrai, beaucoup de peine ; tel autre est demeuré à sa place comme une borne. Je vous disais bien, Mory, que vous ne trouveriez aucun avenir en restant au pays... Ici, Adolphe dit à son fils de reprendre son livre et d'aller vers sa grand'mère, dans la chambre voisine. M. Flammint continua :

— Je viens vous demander un service, Mory, tout en vous proposant

une bonne affaire. Le domaine du château de Vaudramont est à vendre ; il m'a été offert dernièrement à Paris, où réside le propriétaire, et c'est ce qui m'a décidé à faire le voyage de Suisse. C'est un beau domaine. Je suis sur le point de l'acheter, comme placement solide, quoique d'un faible revenu. Si je me décide, je voudrais donc savoir s'il vous conviendrait d'être mon régisseur, et d'exercer une surveillance sur la propriété en question, pendant que nous ne l'habiterions pas. Vous tiendriez les comptes. On m'a dit que vous êtes un brave homme et que je puis compter sur vous. Puis, j'ai lieu de croire qu'un traitement annuel de 300 fr. de France sera pour vous une bonne aubaine. Il faut donner bien des coups de pioche dans une vigne, pour gagner cela. Vous correspondrez directement avec moi et me tiendrez au courant de tout. Ça vous va, hein ?

— Je vous remercie de votre confiance, monsieur Flammint ; mes propres affaires et celles de la commune me prennent tout mon temps. Je ne puis ni ne veux — il appuya sur ce dernier mot — accepter d'autres occupations.

— Ah ! diable ! c'est dommage. Votre refus dérange mes plans, Mory. J'avais d'avance compté sur vous.

— J'en suis fâché, Flammint.

Il y eut un moment de silence, après lequel M. Flammint reprit :

— Ces deux enfants qui étaient là tout à l'heure sont à vous, je pense. Vous leur parlez allemand ; où avez-vous appris cette langue ?

— Chez moi. Avec un peu de peine on finit par apprendre quelque chose. En ce monde, il est des compensations, surtout quand on reste fiché au sol comme une borne, dit-il en le regardant fixement. Avez-vous aussi des enfants ?

— Marc ! cria M. Flammint à son cocher, tournez la voiture. — Oui, j'ai une petite fille de trois ans, dont la santé est délicate. Votre serviteur, Mory. Je regrette que vous refusiez mes offres. On m'a aussi parlé d'un nommé *Gétrop* ou *Gétrosse*, mais on dit qu'il boit quelquefois. Est-ce vrai ? où demeure-t-il ?

— Édouard Gétroz est un de nos anciens camarades de volée ; il demeure dans cette grande maison que vous voyez là-bas.

Adolphe Mory ne crut pas devoir donner une autre réponse à la double question qui lui était faite ; mais au moment où M. Flammint allait partir, Lisa arriva tout heureuse, son panier au bras.

— Ma chère Lisa, reprit Adolphe, monsieur est un de mes anciens condisciples : il revient de l'étranger avec l'intention d'acheter le château.

— Oui, mais votre mari ne se soucie pas d'être mon régisseur, et cela me contrarie. J'avais pourtant compté sur lui, vu que c'est un

brave homme. Voyons, madame Mory, engagez-le donc à revenir de sa décision. Que diable ! il faut gagner quelque chose quand l'occasion est aussi bonne.

À l'ouïe de ces paroles, Lisa regarda son mari, dont l'expression, habituellement grave, laissait percer un léger sourire.

— Monsieur, dit-elle, mon mari et moi nous sommes toujours d'accord ; et comme il s'agit ici d'une affaire de terres, je sais d'avance qu'il n'a pas besoin de mon avis pour prendre une décision convenable.

Puis elle demanda à Adolphe si les enfants avaient été sages.

— Allons, allons ! je vois que vous ne vous souciez pas non plus de mes offres, madame Mory. Je voudrais seulement savoir où vous avez appris l'allemand, car vous parlez aussi cette langue. Ma femme cherche une bonne allemande.

— Je suis Bâloise, monsieur.

— Voulez-vous accepter un verre de vin, du crû, bouché ou nouveau ? dit Adolphe.

— Non, merci : mon estomac ne supporte absolument que le très vieux Bordeaux.

— Prenez au moins un de ces *biscotins* que je rapporte de la ville, dit Lisa (c'était une attention pour sa belle-mère), ils sont tout frais.

— Va pour un macaron, reprit M. Flammint, qui en avala deux ou trois de suite. Ils sont excellents. Avec votre permission, je vais en mettre un dans ma poche pour Nelly : elle les aime tant, la pauvre petite.

— Prenez-les tous, monsieur ; voici le cornet, prenez-les, vous les donnerez de ma part.

— Merci, madame Mory : pour ma petite Nelly, je ne refuse pas. La chère enfant est si frêle ! — Votre serviteur ! Adieu Mory. Est-ce donc tout dit ?

— Oui, Flammint, répondit Adolphe, mais d'une voix plus amicale qu'au début de l'entretien.

M. Flammint se leva. Avant de quitter cette demeure, il examinait l'homme fort qui répondait si peu à ses avances et ne ressemblait guère à ce qu'il s'était représenté. Il voyait ici des esprits cultivés, intelligents, un ménage heureux, de beaux enfants, des santés robustes, des cœurs droits et francs, trésors supérieurs à ceux qu'il avait trouvés dans les couloirs de la Bourse. Il voyait surtout cette chose qui lui paraissait incompréhensible, le bonheur sans la fortune, le contentement d'esprit dans une médiocrité qui, pour lui millionnaire, eût été la limite de l'extrême indigence. Et cette vieille mère au regard ferme et doux, comme elle pouvait être fière d'un tel fils ! On le

comprenait bien à l'accent de ces simples paroles dans sa bouche : « Monsieur, mon fils est à sa vigne. » Tout cela intriguait le financier, mais il n'y comprenait rien.

— J'allais vous quitter, dit-il tout à coup à Adolphe, sans vous demander une explication au sujet de laquelle j'ai été plusieurs fois sur le point de vous écrire : je suis très curieux de savoir ce qu'il en est véritablement. Il y a quelques années, mon beau-père acheta, pour assez peu de chose, un excellent domaine situé en Normandie. Le propriétaire, vieux marquis ruiné et d'assez mauvaise vie (soit dit entre nous), le lui céda pour quelque argent en sus de celui qu'il lui devait déjà. C'est une ferme avec de beaux pâturages, des champs, et une manière de vieux château très agréable à habiter pendant les grandes chaleurs. Les terrains, loués à long bail, rapportent 12 000 livres par an. Mais le pays, quoique riche et verdoyant, n'a pas les sites admirables du vôtre. Bref, en examinant un jour les archives du manoir de Val-des-Aulnes, j'ai trouvé d'anciens papiers desquels il résulte que les *de Mory* ont été autrefois propriétaires de ce domaine, et je me suis souvenu qu'au collège, nous vous appelions parfois en riant le comte Adolphe. Savez-vous si réellement votre famille est sortie de France, et à quelle époque ? Il est clair que les descendants de ce Jean, comte de Mory, quels qu'ils soient aujourd'hui, n'ont plus rien à voir là bas : c'est fait et fini depuis des siècles, et surtout depuis les édits du roi Louis XIV relatifs aux émigrés protestants. Mais je suis curieux de savoir s'il y avait quelque chose de fondé dans le sobriquet que nous vous donnions.

— Pour le sobriquet, répondit Adolphe, c'était bien un vrai surnom de collègue. Quant au manoir de Val-des-Aulnes, je sais qu'il appartenait encore à mes ancêtres en octobre 1685. Le fait est constaté dans un mémoire dicté par le comte Jean de Mory et signé par lui en 1700, quinze ans après son arrivée en ce pays. Ce document de famille est ma propriété.

— Voilà qui est bien singulier, reprit M. Flammint en se rasseyant. Vous seriez donc, Mory, vous seriez donc vraiment de cette famille des anciens comtes de Mory ?

— Et oui ; pourquoi pas ? Cette famille en vaut bien une autre.

— Très certainement, mon cher, mieux que beaucoup d'autres. Mais ce qui est déplorable, c'est qu'avec un nom pareil, vous n'avez pas su gagner quelques cent mille francs. Rien ne vous serait alors plus facile que de revendiquer vos titres de noblesse en devenant Français. Notre roi Louis-Philippe est bon ; il aime à rendre justice à tous, aux protestants comme aux catholiques et aux juifs. Est-il possible que vous soyez resté là, Mory, à piocher la terre, au lieu de vous lancer un peu

dans les affaires ? Vous seriez noble aujourd'hui, riche ; vous auriez une position dans le monde et relèveriez ainsi le nom que vous portez.

— Monsieur, répondit Adolphe de sa voix grave, vos regrets viennent trop tard, et j'en bénis Dieu. Il y a quinze ans, vous n'auriez peut-être pas en vain remué de telles cendres. Aujourd'hui, elles sont trop froides pour qu'une seule étincelle s'en échappe à mes yeux. Je sais qui je suis, et je veux, avec l'aide de Dieu, remplir ma tâche ici-bas. La fièvre de l'argent et des distinctions extérieures ne brûle pas mes entrailles, comme elle le fait dans le monde auquel vous appartenez par votre position financière. Mon trésor est plus haut placé. Pardonnez si je me redresse en ce moment devant vous ; mais vous paraissez méconnaître que la force de la vie est dans ce qui ennoblit vraiment l'homme, et non dans les biens passagers qu'il peut posséder. Comme propriétaire de cette pauvre maisonnette, tenez ! je suis plus fier de mon lot, et plus heureux que si j'avais pu retrouver la grande ferme enlevée autrefois à ma famille par le roi de France, et dont vous êtes aujourd'hui le légitime possesseur. — À mon tour, je veux aussi vous prier de me donner quelques renseignements qui m'intéressent, sur vos voisins actuels de Normandie. Le village du Val-des-Aulnes comptait une vingtaine de protestants à l'époque de la Révocation. Est-ce qu'il en existe encore aujourd'hui parmi leurs descendants ?

— Non, pas que je sache. Au reste, nous nous occupons assez peu de la religion de ces braves gens. Le curé est un homme respectable, très évangélique, et bon pour les pauvres de sa paroisse. Je suis au mieux avec lui. De temps en temps il va à la chasse et me donne ses perdreaux, en échange d'une poignée d'écus que j'ai soin de laisser à la cure pour les malheureux quand nous partons. Pour tout le reste, je ne suis au courant de rien. Mais je pourrai m'informer, et vous renseigner plus tard, si j'achète ici. En religion, voyez-vous, Mory, j'ai pour principe de suivre le précepte de St. Paul, qui conseille de se faire *tout à tous*. De cette façon on ne choque personne. Mais adieu, mon brave. Au fond, comme vous manquiez d'ambition, il vaut peut-être beaucoup mieux que vous soyez resté ici, tout simplement.

— Eh ! je crois bien, monsieur, dit soudain Lisa avec une vive animation. Tout le monde, dans la contrée, aime et respecte mon mari, et nous sommes très heureux.

— Je n'en doute pas, madame, je n'en doute pas. Puisque vous tenez si peu à vos titres de noblesse, Mory, je regrette vraiment qu'ils ne soient pas transmissibles : je vous en donnerais bien vingt mille francs.

— Vingt mille francs ! ce serait beaucoup d'argent pour moi ; mais si j'étais libre de vous passer mon nom en son entier, M. Flammint,

j'espère bien que vingt fois plus ne me tenterait pas davantage. La foi de mes aïeux, leur désintéressement, leur noble conduite, de tels trésors ne se vendent pas ; et quant à moi, je l'avoue simplement, j'en suis très fier.

— Parfaitement, M. Mory, parfaitement. Si j'achète Vaudramont, je vous demanderai la permission de feuilleter le mémoire du comte Jean de Mory, et d'examiner un peu à loisir vos parchemins. Au revoir !

Lorsque le Parisien fut remonté en voiture, Adolphe Mory se repentait presque de lui avoir parlé avec ce ton froid, sec, et un peu dur. Mais pourquoi son ancien camarade affichait-il avec lui de si grands airs de protection ? Parce que M. Flammint avait réussi dans les jeux de Bourse et épousé une héritière, fallait-il donc aborder un ancien condisciple avec hauteur, dans la propre maison de ce dernier ? Les parvenus, les cœurs étroits et les esprits plats, sont seuls capables de petites choses pareilles. Une situation financière comme celle de M. Flammint valait-elle mieux qu'une vie de travaux humbles, énergiques, persévérants, et finalement que la position du premier magistrat d'une commune, dans un pays libre ? Au fait, Adolphe Mory, — toute science financière à part, — était plus instruit que le millionnaire. Et quant à ce qui faisait du syndic de Vaudramont *un homme*, dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire un chrétien selon l'Évangile, un véritable enfant de paix, M. Flammint était table rase. Mais laissons ce dernier poursuivre ses placements d'argent et ses acquisitions de domaines.

Chapitre XXXII

DERNIERS APERÇUS



our tous les années s'écoulent avec une effrayante rapidité. Où est l'homme qui, jetant un regard sur le passé, ne s'écrie en lui-même : la vie est un songe ! hier, on célébrait le retour du premier janvier, aujourd'hui la cloche du soir annonce le 31 décembre. Le soleil se lèvera-t-il encore une fois, demain ?

Pendant la forte jeunesse, il semble à l'homme qu'il n'arrivera jamais à trente ans. Dans son impatience de la vie, il voudrait hâter le moment où sa place sera marquée, où son nom ne sera plus inconnu comme il l'est d'ordinaire à vingt ans. Et puis, l'heure venue, ce même homme se dit peut-être intérieurement : la vie est derrière moi ; j'ai vécu : si la montée fut si vite faite, que sera-ce de la descente !

Nous consumons nos années comme une pensée, a dit le grand législateur des Hébreux ; et le roi Salomon, comblé de gloire, d'honneurs, de richesses, termine le recueil de ses réflexions tardives par cette parole universelle : *Tout est vanité. Crains Dieu et garde ses commandements, c'est là le tout de l'homme.*

J'ai raconté au lecteur, en me bornant aux traits généraux, ce qu'a été la vie des personnages de cette histoire, jusqu'au moment où nous les voyons toucher au milieu de leurs carrières diverses. Quelques détails de plus sont nécessaires pour rendre moins incomplet ce léger tableau.

Commençons par nos anciens amis du martinet de la Daille.

Hermann Fleutt, dès le grand matin, met l'eau sur sa roue et fait mouvoir ses marteaux. Leur bruit précipité s'entend dans toute la contrée environnante, lorsque l'atmosphère est humide et que le vent ne souffle pas. Avant de se rendre à l'école, l'aîné de ses fils vient

travailler à la forge pendant une heure. La petite usine fabrique des haches qui ont de la réputation, et, en général, les outils aratoires. Quand on a quatre garçons à élever (qui tous ont bon appétit et vont bien, du reste), les affaires d'argent ne peuvent être brillantes ; toutefois, il y a progrès dans la situation. Avec l'aide de Dieu et un travail soutenu, tout ira bien. Hermann et sa femme ont choisi la bonne part : ils seront heureux.

Ferdinand Lube, revenu de Paris dernièrement, coule ses jours dans une douce oisiveté. Il possède en propre quinze mille francs, et sa femme a fait aussi des économies par-devers elle. Ils n'ont pas d'enfants. Outre ces biens matériels, Ferdinand garde encore sa grande livrée du vicomte Armand de la Mercerie et se donne la satisfaction de paraître en culotte courte, quand il y a une fête au village. Les enfants le regardent alors avec de grands yeux étonnés. Ferdinand remplissait ses devoirs de laquais en bonne conscience : c'est une vertu rare parmi les gens de sa profession. Il lit, pour se désennuyer, les almanachs qui ont paru au pays pendant son absence. Il prend aussi un permis de chasse au fusil, sans chien, et va le soir à l'affût du lièvre, autour des vignes.

M. Rauthe est mort. Il n'a été malade que peu de jours, mais il a bien vite compris que l'heure du départ était arrivée. — Oublié du grand nombre, son souvenir ne s'efface point du cœur d'Adolphe Mory. Peu d'instantes avant de quitter ce monde, M. Rauthe fit demander Adolphe. — « Adieu, mon ami, lui dit-il, je pars pour le pays du repos et de la paix. Je vais chez notre Père. C'est maintenant que la réalité de la vie commence. N'oubliez jamais, Adolphe, que la force de la vie est en haut. Tout ce qui vient d'en bas est périssable. Retenez ferme la profession de votre foi. Aimer le Sauveur, mon cher ami, aimer le prochain, tout est là. Au revoir dans le rendez-vous éternel ! Mes amitiés à votre mère, à votre femme, à vos enfants. Je vous laisse quelques livres en souvenir. »

Le bon vieux notaire est aussi mort.

Fritz Andermatt, Charlotte et leur fils Ludwig, se promènent au bord du Rhin, chaque soir après leur journée finie. Eux aussi sont sur la bonne route de la piété et du devoir. Leur vie est très uniforme, comme celle de tout artisan, mais ils se suffisent à eux-mêmes. L'ouvrage continue à être abondant. Outre son ménage à soigner, Charlotte fait un petit commerce de laines à tricoter, qu'elle vend aux pratiques de son mari lorsque celles-ci viennent ourdir leur toile. Le grand désir de ces braves gens est de venir passer une semaine à Vaudramont pendant l'automne prochain, pour voir leurs parents et manger du raisin dans les vignes.

Toute ridée, la veuve Nâban continue à faire de l'eau de noix pour ses crampes d'estomac. Elle tient M^{me} Stéphanie au courant des nouvelles du village, qu'elle sait toujours des premières. Mais c'est une bonne femme, prêtant volontiers un pain ou une pièce de deux francs à des pauvres, quand elle sait parfaitement qu'ils n'ont, ni le pouvoir, ni même l'intention de les lui rendre. Pour quitter ce monde en paix avec Dieu, il faudra qu'elle s'appuie sur autre chose : elle le sait bien, Samson lui en parle souvent. Espérons donc qu'elle ira puiser à la source des eaux vives, et se tiendra ferme au rocher de notre salut.

Édouard Gétroz ne s'est point développé, si ce n'est en corpulence. C'est un gros homme à figure rouge, qui boit beaucoup et travaille peu. Il a une femme criarde et des enfants ordinairement sales : famille riche, où la vie matérielle est tout. Ceux-là suivent un chemin qui ne fait envie à personne.

M^{me} Stéphanie élève assez bien sa fille, sauf pourtant qu'on trouve ridicule, à Rouhinge, qu'elle lui fasse porter des robes courtes, des bas rouges et de fines chaussures à lacets, comme elle en a vu mettre aux enfants de M. John Wallis, esquire. Flora Bordaloux n'est point destinée au travail de la campagne. Sa mère verra, plus tard, à quoi il faudra penser pour elle. Quand le moment sera venu, M^{me} Stéphanie prendra l'avis de Samson, en qui elle a confiance et qu'elle aime toujours beaucoup.

Honoré n'a pas dévié de ses principes : il semble vraiment qu'aucun progrès, ni moral, ni religieux, ne puisse avoir lieu dans l'âme de cet homme. Le désir d'augmenter son bien le possède tout entier. Du reste, il laisse sa femme agir à sa guise, soit avec Flora, soit dans le ménage, et certes il le faut bien :

— Honoré, mon cher ami ! remettez-moi cent francs, s'il vous plaît.

— Pourquoi faire, Stéphanie ? répond-il d'une voix creuse et d'un ton plaintif.

— Je vous le dirai à mon retour de * *, mon chéri. Il me semble que vous pouvez avoir confiance en votre femme.

Honoré soupire une fois, deux fois : à la troisième, il ouvre son bureau.

— Allons, allons ! dépêchons-nous, mon fils. Vous voyez que j'attends ; et j'ai encore plusieurs choses à arranger, pendant que vous irez atteler Mani au char à ressorts.

Honoré passe la main sur la place de son ancienne moustache jaune, et donne les vingt écus.

En char, M^{me} Stéphanie tient le fouet et donne de temps en temps les guides à Flora, qui l'accompagne ordinairement à la ville.

La vie est toujours pénible pour Rose Taly ; et pourtant son frère Samson lui est bien utile. Sans lui, la pauvre femme n'y tiendrait pas. Deux de ses fils ont des caractères difficiles. On craint qu'ils ne soient fiers, hautains d'esprit comme leur père. Pauvre Rose ! si elle avait eu encore sa mère à vingt ans, sa position serait peut-être aujourd'hui bien différente.

Nous avons vu dernièrement ce qui se passe à Vaudramont, chez Adolphe Mory. Si les châteaux en Normandie ont disparu pour toujours, si les comtes de Mory n'ont pour dernier représentant qu'un syndic de village, tenons pour certain qu'il ne fait point honte à ses nobles aïeux. Ici, il y a des principes solides, la vraie piété, une ambition plus élevée que celle d'arriver à la fortune ou de reconquérir une ancienne position sociale. Heureux quiconque aspire à une vie pareille ! C'est une humble carrière, sans doute, mais le chemin du bonheur, le sentier de la sagesse.

Quand il fait beau le soir, M^{me} Juliette se rend, seule et pensive, sous le grand noyer. — « Oui, oui, se dit-elle : il luira un jour pour tous, le soleil éternel. Je te bénis, Père saint ! Sauveur plein d'amour ! Garde-les, ceux que tu m'as donnés. » — En revenant à la maison, elle passe sous les pruniers et y trouve, dans l'herbe encore tiède, quelques fruits colorés qu'elle apporte à Lisa pour les enfants.

Et toi, mon vieil ami, je viens frapper à ta porte. Ouvre-moi. La bise secoue les arbres et fait résonner les chêneaux des toits. Autour des fontaines la glace s'amoncelle, car l'eau des goulots s'éparpille sur le pavé, à chaque rafale qui s'engouffre dans les rues. La nuit est noire, le lac furieux. Mais un beau feu brille dans ton poêle ; il fait bon chez toi. — Parle-moi de ta *Commission des écoles*, puis de cette *Bibliothèque populaire* dont tu as eu le premier l'idée, et que tu diriges de concert avec le pasteur. Parle-moi de ce vieux malade auquel tu portais, aujourd'hui même, des secours. Tu lui as lu la Parole de vie : commence-t-il à comprendre ce que Jésus a fait pour le pécheur, en mourant sur la croix ? — Ami Samson, tu donnes un bel exemple, hélas ! trop rare au milieu de nous. Mais pour toi les choses vieilles sont passées : toutes choses sont devenues nouvelles. Quand l'énergie de la volonté a pour mobile une sainte frayeur du mal, le cœur s'est retourné vers Dieu. Maintenant, ton âme est tranquille. Bonsoir, mon vieux compagnon de route. Paix à ton solitaire foyer !

Fin.



